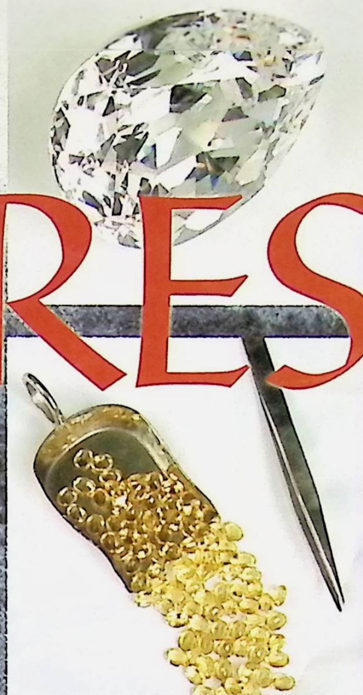
LAPIDAIRES

Ces villages où les meules chantaient

Martial Barbe
Propos recueillis par Brigitte Alglave







Aréopage



LAPIDAIRES

Martial Barbe

LAPIDAIRES

Ces villages où les meules chantaient

Propos recueillis par Brigitte Alglave

Lons-le-Saunier
MMV

Les villages où les meules chantaient :
Au cours de la préparation des meules à polir, souvent en bronze à une certaine période (1880-1930) le lapidaire effectuait à l'aide d'une lame d'acier des stries appelées hachures sur la meule en mouvement. Le principe était de maintenir la poudre ou pâte à polir. Le tripoli est employé (substance minérale jaune ou rouge composée de débris de diatomés fossiles). Cette opération sur le métal donne un bruit caractéristique ou un son différent suivant l'épaisseur de la meule, d'oû l'expression évoquée par l'auteur. Actuellement, le lapidaire en pierres précieuses utilise des meules en cuivre ou en étain avec alliage. Les poudres à polir sont des poudres de diamant très fines.

L'auteur tient à remercier :
À la suite de leurs nombreux encouragements, les groupements et les personnes désignées ci-dessous sont à remercier vivement :
La société Nationale des Meilleurs Ouvriers de France (Paris) ;
Madame Olga Saurat, Présidente nationale des MOF ;
Monsieur Giai Brueri, Secrétaire Général des MOF, ainsi que mes amis MOF ;
L'association des Francs-Comtois de Marseille et son Président, Maître Serge Pautot, avocat ;
Rémy Barbe, ex vice-président de l'Association ci-dessus et qui aurait bien voulu voir l'édition de ce livre, car né dans le Haut-Jura à Les Molunes ;
Monsieur Gérard Bailly, sénateur et Président du Conseil Général du Jura ;
Monsieur Voilquin, retraité de l'éducation nationale ;
Françoise Barbe ;
Martine Barbe, gemmologue ;
Pierre Peuget ;
On m'excusera pour les personnes et les lapidaires que j'aurai omis de citer.

L'éditeur tient à remercier :
Jean-Louis Philippi pour ses photos et sa patience ;
Elie Mandrillon pour ses photos sur le phalanstère familiale ;
Jean-Yves Guillaumin pour ses relectures pertinantes.

Aréopage

23, rue de la Comédie
F-39000 Lons-le-Saunier
www.areopage.info

Mise en page : Aréopage Création.

ISBN 2-908340-49-6

Là où je me suis arrêté, tu poursuivras,
Ce que je n'ai pu faire, tu le feras,
Où je n'ai pas su arriver, tu arriveras,
Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras

Poète inconnu,
cité par Burdet dans son ouvrage
comme une incitation à poursuivre…

Sommaire

Préface

Le métier de lapidaire dans le Haut Jura est indissociable du mode de vie des habitants de cette belle et unique région, qui indiscutablement a forgé des êtres d'exception.

Sans aucun doute la rigueur du climat, l'isolement imposé durant des mois, mais aussi, par la force des choses, un sens aigu de l'observation, voire de la contemplation, ont contribué à les doter de qualités remarquables de précision.

Grâce à l'implantation du métier de lapidaire, puis à son expansion, l'essor imprévisible qu'il a connu, les conditions de vie, plus que modestes se sont sensiblement, puis considérablement améliorées.

Aujourd'hui, il est très difficile d'imaginer comment certaines personnes, nées dans les fermes « du bout du monde », parfois dans l'isolement le plus total, ont su, de manière surprenante, non seulement pratiquer mais innover, inventer, créer, imaginer.

C'est pourquoi, en plus de tous les détails fournis par Martial Barbe sur ce singulier métier, le lecteur trouvera une multitude de renseignements sur les petits détails de la vie quotidienne, la vie de famille, l'habitat... qui ne peuvent être isolés du contexte.

C'est ce mode de vie précisément qui a fait que le métier de lapidaire a pu trouver dans cette région une place particulièrement adaptée.

Un bref passage autobiographique en début d'ouvrage est inévitable, car né dans ce milieu (même si son destin aurait pu être différent) Martial Barbe était tout désigné pour présenter ce beau métier.

Volontiers prêt à transmettre aux futures générations un capital de savoir-faire et de connaissances de techniques, qui tendent à perdre ou évoluent plus ou moins, Martial Barbe a voulu rassembler tout ce qui aurait pu ne rester qu'à l'état d'archives, en décidant de réaliser ce livre.

C'est bien grâce à des hommes comme Martial Barbe, Meilleur Ouvrier de France, qui sont les héritiers spirituels des grands bâtisseurs du passé, des Artisans scrupuleux, des Compagnons du Moyen Age, les tenants d'une conception du travail de qualité avec une réelle volonté de transmettre leurs connaissances, leur identité, d'être en quelque sorte la mémoire pour les générations futures, que se perpétuent nos métiers.

Ces métiers, qui ont gagné leurs lettres de noblesses à travers les siècles passés, constituent aujourd'hui une référence.

Conscient d'être l'un des garants de ce patrimoine culturel et technique, Martial Barbe pérennise par ses écrits, l'activité du métier de lapidaire, de son évolution vers la gemmologie, la bijouterie, le sertissage, permettant ainsi à tous les talents de se révéler, de s'affirmer avec passion et une foi inébranlable.

Ce livre représente un précieux capital pour l'avenir, il est un hommage à ses pairs, et démontre ce que l'on peut obtenir avec la passion, la volonté d'exercer un métier et de le faire connaître.

Quel bonheur de pouvoir évoquer les hommes qui ont contribué au rayonnement de ces métiers issus de la tradition, afin que ne se perdent pas des savoir-faire exceptionnels, et les valeurs culturelles qu'ils représentent.

Olga Saurat
Présidente Nationale de la société
des Meilleurs ouvriers de France

Avant-propos

En 1936-1937, après une longue période de crise, l'activité lapidaire renaît.

Un jour, ma mère décide de descendre le vieil établi de lapidaire qui sommeillait depuis longtemps déjà dans les combles du grenier. Mon père étant absent ce jour-là, elle s'adresse à moi pour mettre son projet à exécution.

Que de poussière !

L'établi est en pièces détachées, ce qui ne fait qu'aviver mon impatience et mon plaisir à découvrir cet objet si mystérieux à qui je donne forme, sous les conseils précis de ma mère qui s'étonne et s'amuse de mon enthousiasme et de ma facilité à comprendre le montage de l'établi pourtant déjà d'un autre âge, c'est-à-dire pourvu d'un système qu'il fallait actionner à la main, à l'aide d'une manivelle. L'objet allait enfin retrouver sa place dans la salle de séjour. Quelle ne fut pas la surprise de mon père à son retour, qui finalement trouva l'idée plutôt satisfaisante.

J'avais treize ans, je venais de quitter l'école primaire qui ne m'avait pas laissé de souvenirs inoubliables en matière de récompenses !

Mon père avait aussi gardé son tour de diamantaire et effectuait encore de temps à autre quelques pierres, en fonction des rares demandes de son négociant.

C'est ainsi que mon sort se joua !

Découvrant mon sens pratique et manuel, ma mère me posa très vite la question : *quelle est la partie qui t'intéresse, lapidaire ou diamantaire ?*

La réponse ne se fit pas attendre, j'étais d'emblée beaucoup plus attiré par le métier de lapidaire. La gamme de gemmes y est beaucoup plus importante et les formes bien plus variées. Certaines pierres précieuses sont plus délicates à exécuter que le diamant, comme l'émeraude par exemple. Le diamant est une pierre très estimée mais très dure qui ne peut se tailler que par lui-même et qui nécessite un outillage différent. J'allais, en me consacrant au métier de lapidaire, pouvoir satisfaire ma curiosité et mon désir d'apprendre. Assez vite, je pratiquai les premières passes.

Mon père décida de se joindre à nous. Il équipa le banc d'un moteur électrique, et c'est ainsi que la petite entreprise familiale fut créée.

Arrive alors 1939 et son cortège de mauvais présages.

Le facteur auxiliaire est mobilisé et le facteur receveur, Monsieur Musard, cherche un remplaçant : *toi qui es un bon skieur, tu rendrais bien service, malgré ton jeune âge, tu pourrais remplacer le Louis!* Et me voilà facteur ! Il me fallut l'autorisation du Directeur des PTT car je n'avais que quinze ans. La tournée n'était pas de tout repos, il me faut parcourir vingt-huit kilomètres, et les hivers sont particulièrement rigoureux. Issu d'une famille sportive, j'arrive à cumuler les deux fonctions.

La guerre, les remplacements de facteurs de plus en plus fréquents, auraient pu influencer ma carrière, mais le sort en a voulu autrement, et c'est bel et bien le métier de lapidaire qui m'était destiné.

Pourquoi ce livre ?

Depuis une dizaine d'années, partant du constat que rien de très approfondi ni de très récent n'a été fait à ce sujet, j'effectue des recherches sur l'origine et la singularité du métier de lapidaire dans le Haut Jura.

Ma curiosité, mais aussi ma passion pour ce métier que j'ai exercé toute ma vie et que je pratique encore à mes heures, m'ont tout naturellement mené à enquêter, lire, classer, archiver tout ce qui a trait à ce métier. Aussi mon intention était de réunir dans un même ouvrage le fruit de mes recherches, issues de multiples sources, et mon expérience professionnelle.

Je tiens à préciser qu'une interrogation me concernant plus personnellement a orienté mes recherches : l'origine du nom du café dans lequel j'ai vu le jour, le *Café du Pavillon*. Tout autre nom *classique* n'aurait en effet sans doute pas suscité autant ma curiosité. Pourquoi ce terme de *Pavillon* ? J'ai dû interroger mon ancienne institutrice, Albertine Bavoux née Benoit-Gonin, aujourd'hui à la retraite à Lamoura. Au cours d'une veillée elle me fournit les premières réponses : l'hôtel était autrefois équipé non pas d'un mais de deux pavillons. J'avais bien le pressentiment qu'à l'origine ce café n'était pas une ferme...

Ce livre est aussi pour moi l'occasion de rendre hommage à tous ceux qui ont marqué le métier afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli.

Au fil des années, beaucoup de jeunes sont venus me voir, parfois de très loin, pour me demander des conseils. Si je les encourage fortement à exercer ce beau métier, je leur recommande en même temps d'évoluer également vers la gemmologie, la bijouterie et le sertissage, afin d'avoir une formation la plus complète possible. Car il n'est guère possible aujourd'hui de ne compter que sur la taille des pierres.

En aucun cas je n'ai la prétention d'avoir tout dit sur ce métier, j'espère simplement en avoir fait un tour d'horizon assez complet. Puisse cet ouvrage contribuer à inscrire le métier de lapidaire dans la mémoire des Jurassiens, mais aussi de tous ceux qui sont, de près ou de loin, concernés par la profession.

Encouragé par la Société des MOF (Meilleur Ouvrier de France), qui tient à compléter sa bibliothèque en proposant un panel le plus large possible sur les différents métiers de France, j'ai enfin rassemblé tout ce qui aurait pu ne rester qu'à l'état d'archives, et j'ai décidé de prendre la plume...

Les prémices

Brève synthèse historique

Le port de parure remonte à la plus haute antiquité. Est-ce par coquetterie, par superstition ou encore pour une quelconque vertu bénéfique ? Toujours est-il que de tout temps, les hommes ont trouvé dans les gemmes un signe distinctif, une marque de puissance, un pont d'accès vers la richesse et la gloire.

À ses débuts, le verre est beaucoup utilisé en tant que perle. On attribue l'invention du verre aux Phéniciens, mais il semble que ceux-ci la tenaient des Égyptiens passés maîtres depuis des millénaires dans l'art du feu. Ils étaient très habiles dans le maniement des couleurs et la fabrication de pâte de verre.

En France, selon la revue de la SEMA[1], l'Art du verre en France, certaines perles ont été trouvées dans un milieu bien scellé, ce qui donne donc toute garantie d'authenticité. C'est le cas de la perle de l'hypogée de Roaix près de Vaison-la-Romaine dans le Vaucluse, découverte en 1966 par Jean Courtin. Son ancienneté (2150 avant J.-C.) a même eu la bonne fortune d'être confirmée par le carbone 14. De même, les chercheurs s'accordent pour dater de 1800-1500 avant J.-C. deux perles en verre provenant du Tumulus 5 de Deiehberg (forêt de Haguenau, Bas-Rhin).

Le verre artificiel a l'avantage d'être un objet facile à travailler. Il est d'une faible dureté. Après fusion, il devient transparent et limpide. Mélangé à des oxydes métalliques, il imite bien les pierres véritables. Son utilisation traverse les siècles, et continue malgré l'apparition de la pierre synthétique et d'autres pierres reconstituées. Actuellement, il est beaucoup utilisé par les couturiers dans les défilés de mode, sous forme de strass. Beaucoup de bijouteries fantaisie installées dans les grandes villes vendent ce type d'articles qui bénéficient d'un vif succès, malgré leur peu de valeur.

L'Égypte

À l'époque prédynastique (environ 5 000-3 000 ans avant J.-C.), l'Égypte fit grand usage de divers minéraux et roches comme éléments décoratifs :

1. Société d'Encouragement aux Métiers d'Art.

or, cuivre, quartz, lapis-lazuli, agate, jaspe. Certains minéraux ont depuis toujours été recherchés dans un but utilitaire comme, par exemple, le silex pour façonner des outils durs et tranchants. On s'intéresse aussi à ces pierres bleutées, trouvées à même le sol, les turquoises. Au quatrième millénaire avant notre ère, la turquoise était considérée comme une pierre de joaillerie. Les Égyptiens l'exploitaient dans les mines du Sinaï et la nommaient *Mafkat*, nom gravé sur les stèles pharaoniques situées à proximité des ruines (Larousse des pierres précieuses, p. 242). Beaucoup de ces tombeaux renferment des parures ou autres objets ornés de cette pierre, de même que le Lapis-Lazuli. La célèbre tombe de Toutankhamon (1333-1323 avant J.-C.), pharaon de la XVIIIe dynastie (vers 1754-1345 avant J.-C.) découvert en 1922 par Howard Carter contenait un magnifique mobilier funéraire. Le masque de Toutankhamon donne une idée précise de l'art raffiné de cette époque, où l'or et les émaux bleus représentent les symboles de la royauté sur le front où se mêlent lapis-lazuli, turquoise et cornaline. On y remarque aussi le travail de ces pierres calibrées en rectangles et trapèzes sur le revêtement des parures. Ce sont des gemmes dont le polissage pouvait être exécuté sur des disques de bois[2] et de peau de buffle séchée à l'aide de poudres abrasives et en suivant les aspérités de ces pierres.

Camées et intailles

Aux hasards de leurs recherches, les hommes découvrirent sur certains sols, en surface d'abord puis ensuite en creusant, de nouveaux cailloux plus beaux, plus lumineux, plus éblouissants. Ils apprirent à connaître les particularités de ces pierres. C'est ainsi que le diamant fut qualifié d'indomptable (*Adamas*) ou d'invincible. Grâce à sa dureté, il permit de graver les autres pierres.

Si l'on doit aux Égyptiens quelques curieuses intailles sur des pâtes de verre et même sur des pierres véritables, ce sont les Grecs qui portèrent à un haut degré de perfection cette forme d'art appelée aujourd'hui *glyptique*[3]. Ils furent suivis un peu plus tard par les Romains. Parmi les intailles antiques, certaines pierres étaient gravées sur le pourtour et servaient de sceaux ou de cachets.

Dans la *glyptique*, il faut distinguer deux techniques :
- celle qui consiste à graver les pierres en creux et qui donne les intailles ou pierres gravées ;
- l'autre qui consiste à les graver en relief et qui donne les camées.

Les camées sont le plus souvent gravés sur des agates à plusieurs teintes superposées. L'artiste tient compte de la polychromie naturelle de la pierre pour exécuter le sujet désiré.

Le scarabée égyptien représente la forme primitive et embryonnaire du camée proprement dit. Ce sont les Égyptiens et les Orientaux qui ont appris aux Grecs l'art de graver en relief des gemmes de cristal, de cornaline et de jaspe. Mais si le procédé technique du camée est issu de la glyptique pharaonique, c'est aux Grecs qu'il

2. Disque fixé sur touret actionné au pied.
3. Art de graver les pierres fines.

Dans le Jura les fouilles du Mont Rivel près de Champagnole [1] et surtout celles de la place de la Comédie[2] à Lons-le-Saunier ont mis au jour de très nombreuses et très belles intailles. S'il est certain qu'elles ne furent pas réalisées dans la région par de lointains ancêtres des lapidaires jurassiens, elles témoignent du dynamisme des échanges commerciaux entre les centres de production du Bassin Méditerranéen et la riche clientèle des thermes de *Ledo Salinarius*.



La réalisation de ces intailles nécessitait une grande maîtrise technique. En effet si les pâtes de verre peuvent se graver facilement, les pierres gemmes, cornaline, jaspe, prase, sont des variétés de quartz extrêmement dur, et seuls des outils élaborés et des abrasifs tels que poudre de diamant peuvent les attaquer.

1. François Leng, « Mont Rivel, site Gallo-Romain en Franche-Comté ».

2. Hélène Giraud « Intailles de la Comédie à Lons-le-Saunier ».

appartiendra, en s'affranchissant des modèles égyptiens, de devenir des novateurs dans l'art de graver les pierres fines.

Les Romains connurent ce genre de pierres gravées au Iᵉʳ siècle avant notre ère. La beauté des camées, l'émerveillement qu'ils éprouvèrent devant ces pierres fines de plusieurs couleurs, les incitèrent à faire venir des agates à plusieurs couches d'Égypte, de Grèce, d'Arabie, d'Inde, ainsi que des artistes capables de les graver. En effet, le travail d'un camée demande à la fois une parfaite adresse et un sens artistique de la part du graveur, le tout conjugué à un temps très long pour sa réalisation. Actuellement certains lapidaires pratiquent encore cet art, mais on remarque souvent des imitations ou des gravures sur coquillages.

Une autre forme de gemme dite *en cabochon*, c'est-à-dire bombée à sa surface, était pratiquée par des artisans. Sans doute, l'observation des galets, mais aussi celle de quelques pierres fines et précieuses roulées et polies dans un cours d'eau, en ont influencé la forme.

Moyen Âge

Au XIIIᵉ siècle, existe déjà à Paris une corporation riche et puissante composée surtout de compagnons orfèvres, de cristalliers ou pierriers

qui devaient plus tard s'appeler lapidaires. Ils étaient principalement tailleurs de cristaux pour lustres. La matière première était le verre et le cristal de roche. Il est bon de rappeler que l'imitation de pierres naturelles par le verre d'abord puis par le cristal de roche est très ancienne.

Les premiers statuts de cette corporation sont donnés par saint Louis et confirmés par Philippe Le Bel en 1290. Les artisans sont appelés cristalliers-pierriers de pierres naturelles. L'apprentissage dure sept ans. Deux années supplémentaires sont nécessaires pour le compagnonnage et l'exécution du chef-d'œuvre indispensable pour parvenir à la maîtrise. Chaque maître ne peut avoir qu'un seul apprenti. On compte alors soixante-douze maîtres lapidaires-pierriers à Paris. Saint Louis fut choisi comme patron de la corporation. C'est pour cette raison que les patrons lapidaires de Septmoncel offrent le pain béni le jour de la fête de saint Louis, actuellement le dernier dimanche du mois d'août.

Pourquoi le Massif Jurassien ?

Des Séquanes aux Pères du Jura

Les Séquanes peuplaient l'actuel Jura. Puis les Gallo-romains occupèrent progressivement la région, les découvertes effectuées à Champagnole, Lons-le-Saunier ou Villars d'Héria en sont le témoignage. Par contre, le massif du Haut Jura, adossé à la Suisse, particulièrement boisé, resta longtemps impénétrable et seulement peuplé d'animaux sauvages.



Le Manon, hameau de Septmoncel.

Pourtant, à partir du Vᵉ siècle, des moines, attirés par le silence des lieux, propice à la prière et à la méditation, viennent s'établir au pied de ces montagnes, au confluent de la Bienne et du Tacon, à Condat[4]. Les premiers arrivants sont saint Romain suivi de son frère saint Lupicin et plus tard saint Oyend, puis saint Claude entre le VIIᵉ et le VIIIᵉ siècle. De nombreux moines les rejoindront, créant un centre monastique important. Au IXᵉ siècle, quelques-uns plus aventuriers, plus hardis, décident, sous la direction de Manon le Vénérable, de défricher ces lieux hostiles. Un chemin est ouvert sur les flancs de la montagne, en partie creusé à même le rocher. Il est connu sous le nom de *Chemin des grès*, ou *Chemin des moines*.

4. Mot celtique qui signifie confluent.

Ils sont suivis par des pèlerins qui se joignirent à eux et occupèrent les terrains pour les exploiter. Manon fut le grand animateur du défrichement. Il aurait été également à l'origine de la fondation de celliers et de granges. Son nom est resté, lié à plusieurs lieux-dits ou villages : Prémanon [5], le Four Manon (la Mouille), le Manon (hameau de Septmoncel), lieux de passage très fréquentés sur l'axe Saint-Claude–Genève. Berthaud, un de ses compagnons, aurait aussi laissé des traces sur les noms de nos communes.

Lorsque la forêt n'est pas exploitée, elle devient impénétrable, à la fois par la quantité d'arbres et de buissons, mais aussi à cause des tempêtes, assez courantes à cette altitude, qui couchent les arbres les uns sur les autres. Le défrichement s'effectue donc en premier lieu dans les zones les plus faciles, le long des cours d'eau qui suivent les légères combes dont la plus importante est la *Combe du Lac.* Les feuillus sont plus importants sur les versants sud et les jeunes repousses y croissent rapidement. Aussi les premiers *défricheurs* élevaient-ils des chèvres, animaux résistants, particulièrement bien adaptés à cette région, friands d'arbrisseaux et autres épineux. De plus, leur lait très riche permettait la fabrication d'un excellent fromage, le *Chevret.* Ce n'est que plus tard, lorsque les prairies ont occupé des surfaces plus importantes, que quelques vaches ont pu être introduites. Malgré tout, la chèvre a gardé sa place longtemps sur le Haut Jura, où les habitants la salaient pour l'hiver. La coutume était d'aller déguster la chèvre salée dans les restaurants du plateau jurassien, une tradition qui tend à se perdre.

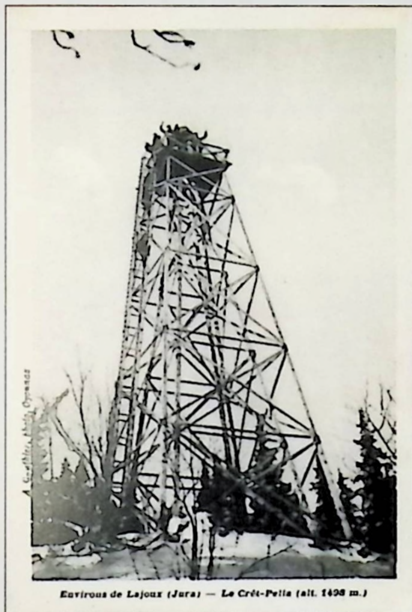
Vers 1160, on découvre que le corps de saint Claude enseveli, depuis cinq siècles et non embaumé, est *entier et sans corruption* [6]. Une atmosphère de miracle se dégage, des guérisons se produisent à son toucher. D'année en année, les pèlerins se font de plus en plus nombreux. Les commerçants et artisans bénéficient évidemment de cette affluence, et une nouvelle activité se développe chez les sculpteurs et artistes : les objets de piété en buis, os, corne, etc., incontournables souvenirs de voyage. Ces pèlerinages s'étendront jusqu'à la Révolution française.

La réalisation de ces objets de piété et la sculpture sur bois sont certainement à l'origine de la vocation artisanale de cette région. Pour le plateau du Haut Jura, nous citerons un passage d'archives personnelles : « Nous avons vu nos ancêtres s'établir dans une forêt déserte et défricher péniblement un sol ingrat pour y trouver une maigre subsistance. Ils ont vécu longtemps dans un état misérable courbés sous le joug du servage, mais d'autant plus attachés à ce sol qu'ils ne pouvaient l'abandonner ». Ainsi les colons mirent longtemps à s'y établir, la température étant probablement trop inclémente pour y séjourner pendant la mauvaise saison, comme le souligne H. Boullier dans son ouvrage [7].

« Septem Monticelli »

Il faudra attendre le XIIIe siècle pour trouver Septmoncel mentionnée dans les diplômes impériaux et les bulles papales. Ainsi la bulle promulguée

5. A Prémanon, une rue est dénommée rue du moine Manon.
6. Dom Benoît.
7. H. Boullier, Docteur en droit, Les Tailleurs de pierres fines jurassiens.



Le crêt Pela ou « crêt Pelé » est le sommet le plus élevé du département du Jura. En 1839 ce sommet se trouvait sur l'immense territoire de Septmoncel, avant que Lamoura et Lajoux soient érigées en communes indépendantes[1].

Ce Crêt Pela fait face à la chaîne des Monts Jura ; cette chaîne fait partie du Jura géographique et du département de l'Ain.

L'Armée a élevé[2] un édifice en bois de plus de 30 mètres de haut : il dépassait la cîme des épicéas, ceci vers les années 1930 à 1935 environ. À cette altitude, il n'a pas résisté aux vents et aux tempêtes.



1. Le crêt Pela fait certainement partie des sept monts de l'immense commune de Septmoncel décrite par H. Bouillier, en 1908.

2. Certainement pour service topographique et orientation.

par le pape Innocent IV en l'année 1245 évoque pour la première fois la paroisse de Septmoncel qu'elle désigne sous le nom de *Ecclesia de Septem Acervis*[8]. Son existence en tant que paroisse distincte nous prouve qu'en 1245 s'y trouvaient déjà des colons sédentaires et des demeures permanentes[9]. Septmoncel comprend un vaste territoire s'étendant sur environ trente kilomètres de longueur et quinze kilomètres de largeur entre les gorges du Flumen et le Bief de la Chaille, limité à l'Est par la Suisse, au Nord par Les Rousses et au Sud par le département de l'Ain. Elle est entourée de sommets de différentes hauteurs d'où dénomination de Septmoncel : *Septem Monticelli*.

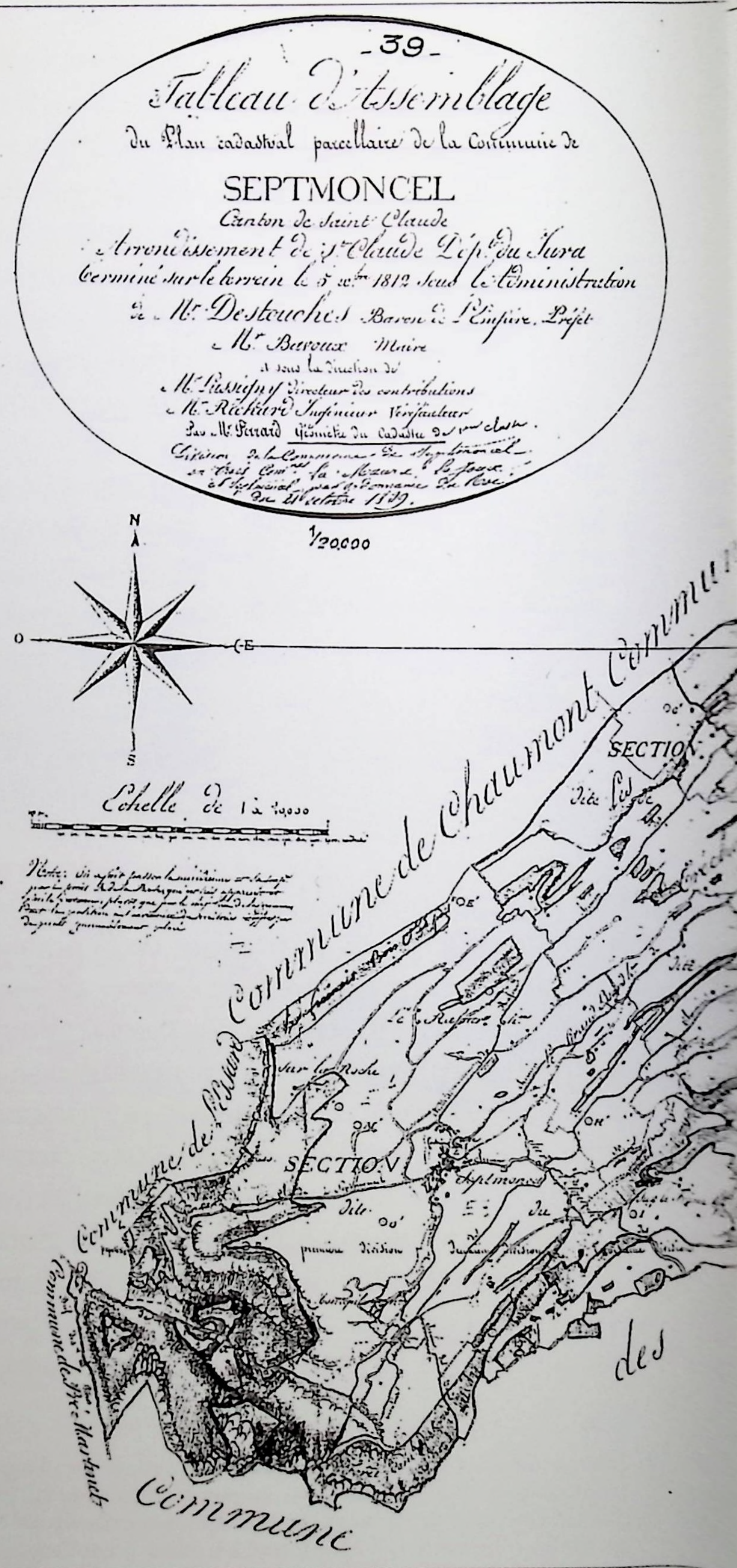
L'ancien sceau municipal figure sept monts placés d'une façon régulière autour d'un sapin surmonté d'un aigle. On peut y lire l'exergue suivante : *Septimuntium*[10]. L'altitude varie de trois ou quatre cents mètres, dans les gorges du Flumen, aux 1 498 mètres du plus haut sommet du Jura, le Crêt Pela ou Crêt Pelé.

Mais l'ensemble représente un plateau dont l'altitude moyenne est de mille mètres. À l'origine, l'accès n'y est guère facile. En plus du Chemin des

8. Dans un petit ouvrage, Bernard Gros indique un territoire plus grand pour la paroisse de Septmoncel, avec, en plus des communes déjà citées, Mijoux, une partie de Prémanon, Les Rousses, Bois d'Amont, ainsi que des territoires appartenant maintenant à la Suisse (Saint Cergue).

9. H. Boullier, op. cit. p.. 8 et 9.

10. *Idem.*



Plan cadastral de la commune de Septmoncel, 1812.

moines, indiqué sur le plan cadastral de 1812, il est fait mention d'une route passant par Chaumont, Haut Crêt, La Chaux Berthod. Puis de là, elle se divise en plusieurs tronçons, dont une route sur l'Eterpet, Septmoncel, une sur Lamoura, Lajoux, Genève et une sur Le Sauget, Le Boulu — Combe du Lac —, Saint-Cergue, Nyon.

Plusieurs agglomérations se détacheront de cette immense commune : le hameau de la Darbella en 1788 pour être rattaché à la commune de Prémanon[11], Les Molunes en 1789, ainsi que Lajoux et Lamoura qui sont érigées en communes particulières le 21 octobre 1839.

C'est à Désiré Dalloz, député du Jura, que l'on doit la construction de la route par les lacets de Septmoncel, en 1841. Le nouveau tracé, plus direct, facilitera le développement et les échanges avec le Haut Jura.

L'influence de Genève

Genève, depuis déjà longtemps nœud de voies de communication à l'orée du monde alpin, carrefour économique et ville de foires, ne peut qu'être attirante pour ce secteur du Haut Jura. Par la Combe du lac, Saint Cergue, ou Septmoncel, Mijoux, La Faucille, c'est la descente sur le pays de Gex en direction de Genève au bord du Lac Léman.

Ancienne cité des Allobroges, puis fief d'Empire, Genève au XVe siècle est duché au profit des Comtes de Savoie. La ville, qui regroupe plus de dix mille habitants, est une place d'échanges entre marchands et artisans venus d'Italie du Nord, de la France rhodanienne et méridionale, de la Suisse Alémanique, de l'Allemagne du Sud et aussi des Flandres, de Venise et de la Catalogne. Aussi des horlogers et des joailliers viennent-ils s'y fixer alors que d'autres s'installent en Allemagne, en Flandres ou en Angleterre. Des autochtones formés à ces activités deviennent par la suite leurs dignes successeurs.

Tandis que la France est ravagée par la Guerre de cent ans, Genève, aidée de Fribourg et de Berne, finit par se débarrasser de la tutelle savoisienne.

Une immigration très spécialisée

Au XVIe siècle, du fait des guerres de religion en France et en Europe, Genève devient un véritable centre d'accueil pour les protestants. Calvin en fait la Rome de l'Église réformée. Mais sa rigueur et son austérité obligent certains Genevois à quitter leur ville pour les régions voisines. C'est ainsi que de nombreux catholiques gagnent le Haut Jura, terre monastique de Saint-Claude.

Les familles émigrantes apportent de précieuses industries, dont l'horlogerie, la fabrication d'étoffes grossières, les cuillères, les caissettes en bois et la clouterie[12]. Citons entre autres : « Une famille Gruet, venue à Lamoura, apporta son savoir en horlogerie. Les descendants furent des

11. Les sources se contredisent : Burdet, p. 43, indique 1825 tandis que Rousset, p. 313, donne le 11 novembre 1823.

12. Burdet p. 22, Étude Historique sur la pénétration et le développement de l'Industrie Lapidaire sur le plateau de Septmoncel.



Portrait d'Antide Janvier
à 23 ans (1773)
Col. ville de Saint-Claude

Antide Janvier
1751-1835

Fils d'un paysan devenu horloger qui avait dû « tout créer pour l'exercice d'un art qu'il avait développé dans sa tête avant de quitter la charrue... », Antide Janvier a pour premier maître l'Abbé Tournier, avec qui il apprend le latin, ce qui lui permet de traduire Huygens, célèbre mathématicien et astronome hollandais du XVIIe siècle, inventeur du balancier... Son goût pour la poésie se retrouvera sur les cadrans de ses horloges sur lesquels il imprime des vers d'Horace, de Virgile, et d'autres maximes.

Il n'a que quinze ans et demi quand il présente sa sphère astronomique à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon.

Il écrit quantité de livres de sciences, de descriptions de ses machines, de ses inventions où son goût à la fois pour les sciences et la poésie se retrouve parfois jusque dans les titres de ses ouvrages, comme « Du pouvoir des sciences sur le bonheur des hommes ».

En 1823, à l'Exposition des produits de l'Industrie, il obtient la médaille d'or.

On peut voir à Paris, au Musée des Arts et Techniques, une très belle horloge de parquet de style Empire, signée « A. Janvier au Louvre 1800-1802 ».



Le génie de cet homme, originaire de Lavans-les-Saint-Claude, lui a valu d'être un temps horloger du roi. Une rue de Saint-Claude porte son nom.

D'après *Les Amis du Vieux Saint-Claude* N° 14, 1991, Saint-Claude.

ouvriers très intelligents »[13]. Les frères Mayet, horlogers de talent, fuyant à leur tour les persécutions genevoises, viennent se réfugier à Morez.

Avec l'arrivée de ces pionniers, l'horlogerie prend une rapide extension dans la région.

Entre 1550 et 1650, à la suite d'immigrations successives, la vaste communauté de Septmoncel qui s'étendait, on l'a vu, des Gorges du Flumen au Bief de la Chaille et de la vallée de Mijoux à la Combe Sambine, voit sa population doubler.

Sur les cantons de Bouchoux et de Septmoncel, en plus des travaux dans les fermes, on s'adonne à la fabrication de montres de poche, tandis que sur le secteur de Morez, l'horlogerie se maintient.

Si certains lapidaires sont passés des rubis de montre à la lapidairerie pour bijoux, d'autres, par passion, ont persisté dans l'horlogerie. C'est le cas d'Antide Janvier. Morez et Morbier se sont spécialisées dans cette industrie.

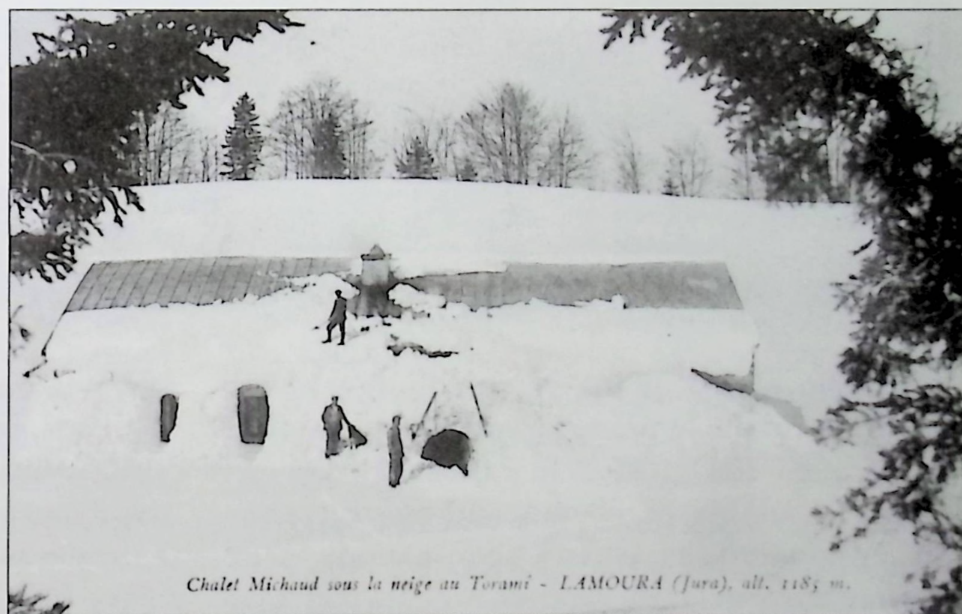
13. Archives privées, témoignage écrit.

Les XVIIe et XVIIIe siècles

Le Pays de Gex

L'ART du lapidaire nous est venu du pays de Gex, où l'avait importé, dit-on, le célèbre joaillier Tavernier, qui nous a laissé le récit intéressant des six voyages qu'il effectua en Perse et aux Indes entre 1631 et 1668.

Il franchit les Monts Jura au milieu du dix-huitième siècle. Michaud, du lieu-dit *Les Thoramys* au-dessus de la Combe du Lac, est cité comme un des premiers lapidaires jurassiens en 1735. Étant donné le nombre d'auteurs qui le mentionnent — Burdet, Boullier, Rousset, etc. —, il s'agissait sans aucun doute d'un artiste. Depuis de nombreuses années, il façonnait des rubis de montre.



La ferme Michaud, du lieu-dit *Les Thoramys*.

Au XVIIe siècle, les pivots des axes de montre tournaient dans des pièces de métal dont l'usure compromettait la précision et le bon fonctionnement de la montre. Le mathématicien Nicolas Fatio, né à Bâle en 1664 puis demeurant à Genève, résout ce problème en ayant l'idée d'utiliser les pierres précieuses les plus dures pour éviter cet inconvénient. Vers 1700, il s'emploie à la mise au point de l'outillage nécessaire. C'est le 1er mai 1704 qu'il fait breveter son invention à Londres (*Montres anciennes*, Ed. Massin). Dès lors, de nombreux artisans se livrent à cette



Les Thoramys : trapues et ramassées, les maisons offrent peu de prise aux intempéries.

fabrication. En Suisse, Joseph Guignard est nommé comme le premier lapidaire de la vallée de Joux en 1712. Selon le pasteur Agassiz, en 1749, on comptera cent cinquante pierristes dans la commune de Chenit. À cette période, il ne semble pas y avoir de rapport avec les pierristes jurassiens.

Bien avant de s'implanter dans le Haut Jura, le travail de lapidaire a déjà de sérieuses assises de par le monde et même à Paris.

Burdet indique dans son ouvrage que Louis De Bercken, anversois, aurait déjà exécuté une taille sur le diamant au XV[e] siècle, mais cette thèse est contredite par l'historien Mab Wilson qui pense que Vincenzo Perruzi, vénitien, aurait été le premier à tailler les cinquante-huit facettes d'un diamant, et qu'avant lui, le cardinal Mazarin (1606-1661) s'intéressait à la *taille en rose*. Il s'agissait d'une pierre à fond plat, taillée en couronne à facettes partant d'un point central. Cette technique était probablement originaire des Indes.

Les lapidaires jurassiens, quant à eux, prirent exemple sur Michaud des Thoramys. Ces montagnards, on l'a vu, ont eu très tôt l'occasion d'acquérir une grande habileté manuelle. D'abord en façonnant les objets de piété et autres souvenirs pour les pèlerins venus à Saint-Claude, ensuite par l'intermédiaire des catholiques suisses qui, en apportant leur savoir en horlogerie, ont ainsi amené le travail de la taille des rubis de montre. Ce sont les fameux pierristes.

De longs hivers

Dans un livre ancien sur le Jura [14] on peut lire que : *l'hiver est long à cette altitude, huit mois de neige, deux mois de grand vent, mais tout le reste, un beau temps dont on n'a pas idée.* Ainsi ces rigoureux hivers immobilisent les habitants pendant une très longue période. La réalisation d'une taille de qualité nécessite une grande patience et une grande concentration. Enfin, la proximité de Genève est favorable pour écouler la marchandise. Toutes ces raisons font que dès son implantation dans le Haut Jura, le travail de lapidaire s'avère particulièrement bien adapté à la forme d'habitat et aux conditions de vie des gens.

Trapues et ramassées, les maisons offrent peu de prise aux intempéries. En hiver, seul le toit émerge de l'épais tapis de neige. Marc Forestier [15] nous décrit remarquablement ces fermes du Haut Jura : les toits de tavaillons recouverts de neige, le foin entassé dans la grange, la façade ouest appelée *bataillage* revêtue elle aussi de tavaillons, trois ou quatre vaches à l'écurie, tels étaient les moyens pour parer aux grands froids, capables d'apporter une température satisfaisante, bien supérieure à celle du dehors.

La partie inférieure occupée par les habitants du foyer au rez-de-chaussée comprend une première pièce, l'*Outa*, où s'effectuent les travaux de la ferme, comme par exemple la fabrication des fromages locaux, les *Chevrets*. C'est dans une deuxième pièce, le *Poële*, dans laquelle se trouvent les alcôves et quelques meubles très rustiques, que sera installé tout le matériel nécessaire au travail du lapidaire, notamment le ou les bancs que l'on appelle aussi les établis. Ainsi le lapidaire peut se concentrer sur son travail, bien à l'abri du regards des visiteurs, avec la sensation d'éviter les courants d'air néfastes à sa position quasi immobile. L'outillage du moment, relativement simple, qui n'a recours à aucune force motrice particulière, ne présente pas d'exigence particulière pour son installation.



Un grenier fort.

Malheureusement, la grande cheminée de bois, les façades recouvertes de tavaillons, le foin entassé dans la grange, rendent le risque d'incendie très important. Aussi, pour limiter les dégâts en cas de sinistre, les Haut Jurassiens ont eu l'idée de fabriquer ce que l'on appelle ici les greniers forts.

Construites de manière assez typique, faites de plateaux de bois très épais, recouvertes de tavaillons, sans fenêtres, dotées d'une double porte très épaisse à la serrure et à la clé très imposantes, ces petites bâtisses situées à environ

14. Marguerite Bourcet, *Le Jura*, Éd. J. de Gigord, Paris, 1937.

15. *La trace au Louis.*

Tavernier [1]

— né à Paris en 1605, mort à Moscou en 1689 —



Tavernier se plaisait à dire qu'il était venu au monde avec le désir de voyager. Très jeune, il écoutait avec beaucoup d'intérêt les entretiens que plusieurs savants avaient tous les jours avec son père, géographe anversois, installé à Paris. Cela eut tôt fait de l'inspirer, et la tentation d'aller voir une partie des pays représentés sur les cartes ne fit que s'accroître.

À 22 ans, il avait vu les plus belles régions d'Europe : la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Hongrie, l'Italie, et parlait de manière tout à fait convenable les langues les plus courantes.

Jean-Baptiste Tavernier devint ainsi un grand voyageur, commerçant dans l'âme, et connaisseur en pierres précieuses. C'est avec de grandes quantités de bijoux émaillés et de joaillerie européenne, surtout italienne — les souverains orientaux en raffolaient et les payaient fort cher —, qu'il partait vers les Indes. Il en revenait avec des pierres précieuses, des diamants principalement, qu'il revendait aux princes européens. Il pouvait alors repartir avec un capital plus important.

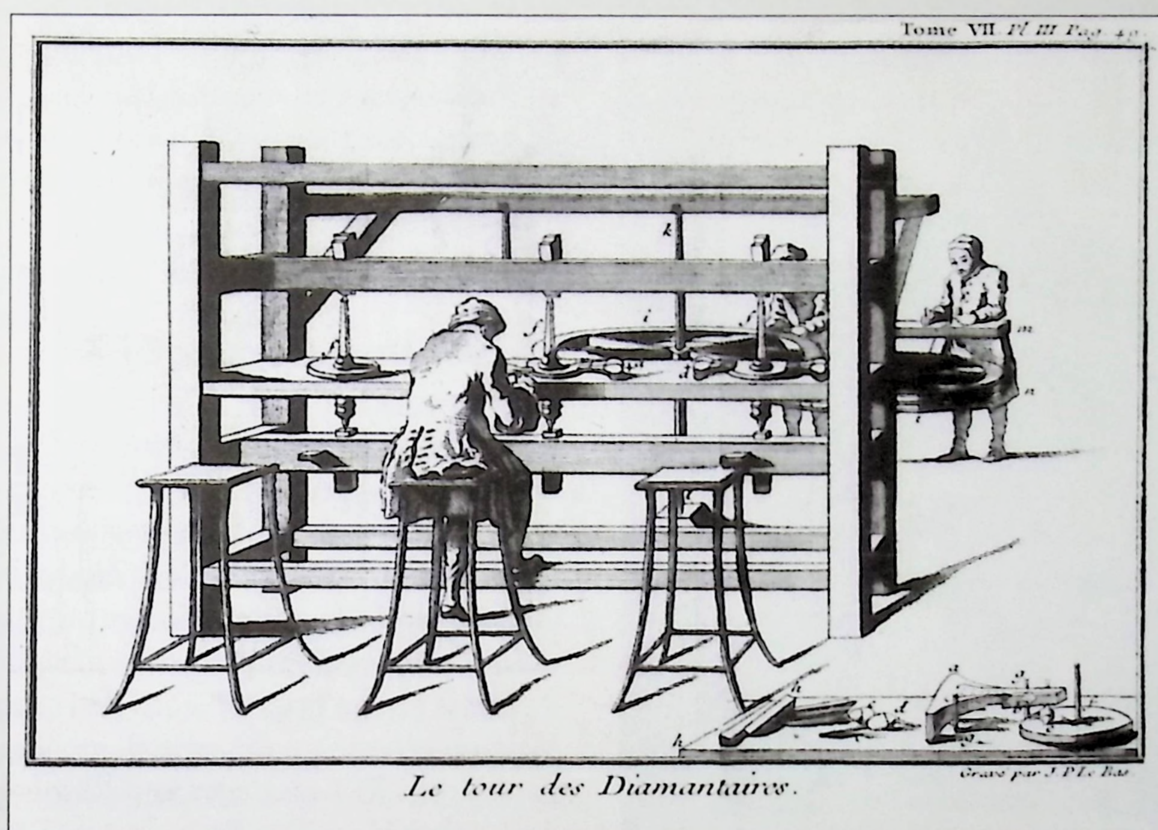
Malgré l'abondance de détails donnés dans son ouvrage, Tavernier ne s'est jamais beaucoup étendu sur les diverses tractations à l'origine de ses achats de grandes pierres aux Indes. Il ne désirait certes pas dévoiler certains secrets, ni les prix versés en regard des sommes qu'il avait demandées en Europe. C'est pourquoi il a gardé un silence total sur la façon dont il a acquis la plus belle des pierres qu'il ramena des Indes : le Diamant Bleu, destiné à Louis XIV. Cette pierre fut confiée au Sieur Piteau, diamantaire du roi. Il est évident que la taille indienne typique d'origine ne donnait pas à la pierre tout l'éclat qu'elle méritait.



LES SIX
VOYAGES
DE JEAN BAPTISTE
TAVERNIER,
ECUYER BARON D'AUBONNE,
QU'IL A FAIT
EN TURQUIE, EN PERSE,
ET AUX INDES,
Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir ; accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque païs ; avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.
PREMIERE PARTIE,
Où il n'est parlé que de la Turquie & de la Perse.
A PARIS,
Chez GERVAIS CLOUZIER, sur les degrez en montant pour aller à la Ste Chapelle, à l'Enseigne du Voyageur. ET CLAUDE BARBIN, sur le second Perron de la sainte Chapelle. au Palais.
M. D. C. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Tavernier a dû apporter des quantités importantes de pierres précieuses brutes et taillées, sur Genève. À Aubonne, entre Genève et Lausanne, il avait installé un atelier de lapidaire. Grâce à ses

1. Une partie des renseignements est issue de l'ouvrage de Bernard Morel, « Les joyaux de la couronne de France ».



Le tour des Diamantaires.

courses lointaines, il fit fortune, et de nombreux ouvriers vinrent des régions environnantes, et même de Paris. L'exemple d'un homme qui fait fortune en attire beaucoup d'autres.

Pris par le démon des voyages, il en entreprend un septième vers l'Orient par la « Moscovie », et n'en reviendra pas. Plusieurs hypothèses sur les circonstances de sa mort seront répandues. La plus probable est qu'il serait mort à Moscou en 1689, des suites d'un banal refroidissement, à 84 ans, âge avancé pour l'époque.

Plus tard, une colonie de lapidaires du pays de Gex fut conduite en Perse par le comte de Tréville, ambassadeur du roi Louis XV, sous la direction de Rousseau de Genève.

Si Tavernier est cité comme un grand voyageur, il n'est cependant pas le seul. D'autres aventuriers ont parcouru ces pays d'Orient et d'Extrême Orient, notamment les Portugais.

C'est ainsi que des gemmes naturelles échangées avec d'autres produits commerciaux parviennent sur les grandes places européennes de l'époque. Les rubis employés en contre pivot — sans doute des pierres brutes —, dont l'origine ne peut être qu'orientale, sont la preuve de ces échanges. En effet, pour les contres pivots, quelques auteurs ont évoqué le grenat d'origine européenne, mais cette gemme n'a ni une dureté ni une résistance suffisantes pour cette fonction.



quarante mètres de la maison permettent d'abriter les biens les plus précieux.

Sous le grenier fort, une curieuse cave est creusée, à laquelle on accède de l'intérieur par une petite échelle portative. C'est là que sont stockés les légumes. Au-dessus, sur la partie gauche, une séparation permet de ranger le grain, orge ou céréales — le blé ne poussant pas à cette altitude —, grains précieux une fois moulus pour faire le pain cuit au four. C'est également là que l'on rangera dans de petits meubles prévus à cet effet les vêtements de cérémonie, les bijoux, le linge fin, et tout ce qui constitue la richesse du logis.

Voltaire et la guerre franco-suisse

En 1759, Voltaire (1694-1778) acquiert le domaine de Ferney.

La lutte menée par Genève contre les entreprises horlogères du Pays de Gex et du Jura français devient violente, car elles créent une concurrence redoutable pour l'industrie genevoise.

Cette lutte a pour objectif de ruiner Genève et Voltaire en est l'un des principaux acteurs. Il l'organise en 1764 avec son ami Choiseul, ministre de Louis XV, qu'il sollicite particulièrement afin d'obtenir des aides pour la création d'ateliers. Sur l'un de ces ateliers, on peut lire l'enseigne : *Manufacture Royale des montres de Ferney.*

L'atelier de Versoix, un hameau à 6 km de Ferney, devient rapidement si prospère que l'on ne peut loger tous les arrivants. Beaucoup demandent l'hospitalité à Voltaire. Le seigneur de Ferney rédige en leur faveur à son ami Choiseul un mémoire dans lequel il est dit : *Vingt familles demandent journellement asile ; il faut les loger; leur accorder protection et secours et, à la prochaine foire de Beaucaire, le pays de Gex pourra envoyer 2 000 montres d'or.*

Voltaire écrit également au duc de Richelieu[16], Maréchal de France : *Les artistes de ma colonie, qui*

16. Et non au cardinal de Richelieu (1585-1642) comme l'indique Burdet…

ont fourni selon vos ordres, une montre garnie de diamants pour les noces de Madame la Comtesse d'Artois se jettent à vos pieds. On fabrique ici des montres beaucoup mieux qu'à Genève et le Sieur Lépine, horloger du roi, l'un des plus habiles de l'Europe, y a son comptoir et ses ouvriers... Vous aurez pour dix-huit louis d'excellentes montres à répétition garnies de marcassites, aussi brillantes que les diamants... [17].

Voltaire attire dans son entreprise des paysans gessiens pour en faire des horlogers, mais aussi des lapidaires pour tailler ses contre pivots en rubis ainsi que les pierres marcassites pour l'ornementation des boîtiers de montre.

Bien que le philosophe sache mettre à profit ses hautes relations et ses puissantes amitiés, l'année 1781 voit la ruine de son établissement. L'industrie genevoise sort victorieuse de cette lutte inégale. Le travail de la montre dans le Jura français va disparaître progressivement. L'industrie lapidaire prend la relève. Voltaire la fait se développer jusqu'au pied de la Faucille. C'est ainsi que cette nouvelle industrie gagne le Haut Jura, en complément d'une activité existante, et l'on peut supposer que l'amitié que Voltaire porte à Christin, avocat à Saint-Claude, n'est pas étrangère à ce fait.

La guerre économique que Choiseul livre à Genève est une véritable entrave aux importations helvétiques, cette politique entraînant des représailles, chez les Suisses, à l'encontre de nos exportations.

Limités à un marché devenu trop restreint avec Genève, les lapidaires Gauthier-Clerc et Dalloz-Furet entreprennent, à partir de 1770, d'aller proposer leurs produits à Paris. De la capitale, ils reviennent avec de précieux renseignements, notamment sur l'outillage, sur les différentes matières à employer pour un travail de qualité, ainsi que sur les modes les plus intéressantes de l'époque pour se ravitailler en pierres brutes.

Si l'industrie lapidaire a trouvé un terrain propice à son développement dans le Haut Jura, c'est sans doute grâce à cette double activité, celle de paysan associée à celle de lapidaire, les revenus de l'une permettant de seconder l'autre.

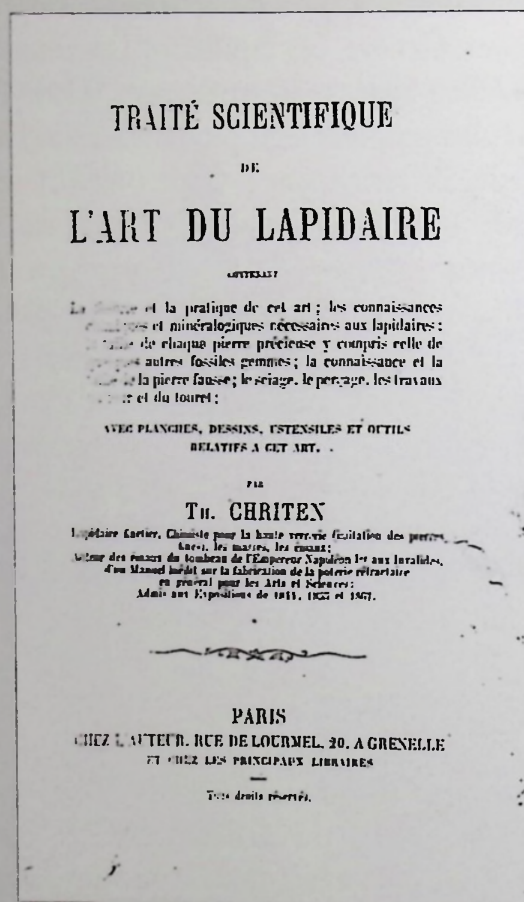
Le déclin du Pays de Gex

À la suite de la fermeture des ateliers de Tavernier à Aubonne puis de ceux de Voltaire à Ferney un siècle plus tard, de nombreux lapidaires s'expatrient vers Saint-Claude [18]. La plupart de ces lapidaires sont originaires du Pays de Gex et pour certains, l'aventure n'est pas une réussite car le passage entre le travail salarié et celui de travailleur indépendant demande une adaptation qui n'est pas aisée pour tous [19].

17. Voltaire connaissait bien le Maréchal de Richelieu pour ses nombreuses aventures galantes et pour le rôle brillant qu'il tenait à la cour de Louis XIV sous la Régence et sous le règne de Louis XV.

18. C'est ce que démontre l'article paru dans « Les amis du vieux Saint-Claude » sous la signature de Pierre et Lili Romanet.

19. Voir encadré page suivante.


TRAITÉ SCIENTIFIQUE

DE

L'ART DU LAPIDAIRE

CONTENANT

La [illegible] et la pratique de cet art ; les connaissances [illegible] et minéralogiques nécessaires aux lapidaires : [illegible] de chaque pierre précieuse y compris celle de [illegible] autres fossiles gemmes ; la connaissance et la [illegible] la pierre fausse ; le sciage, le perçage, les travaux [illegible] et du touret ;

AVEC PLANCHES, DESSINS, USTENSILES ET OUTILS RELATIFS A CET ART.

PAR

TH. CHRITEN

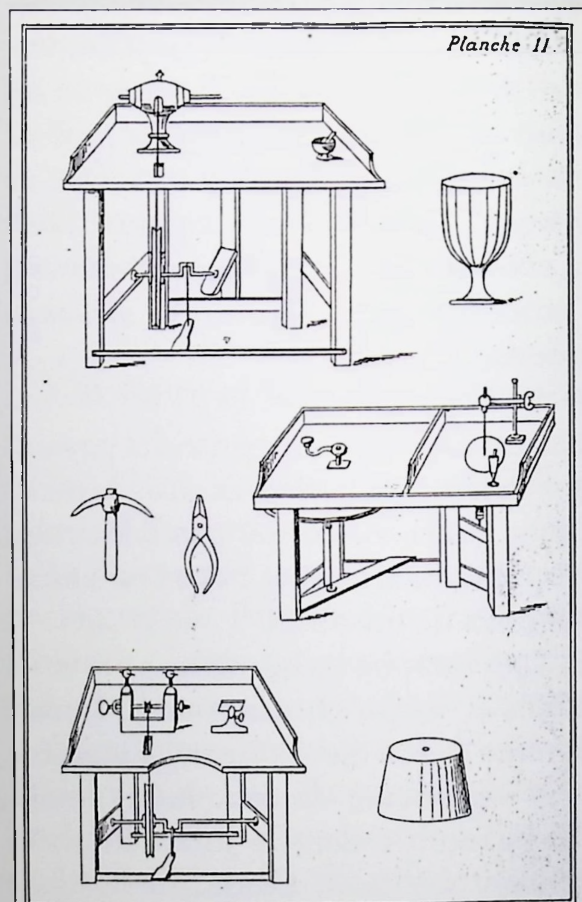
[illegible]

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LOURMEL, 20, A GRENELLE

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

Tous droits réservés.

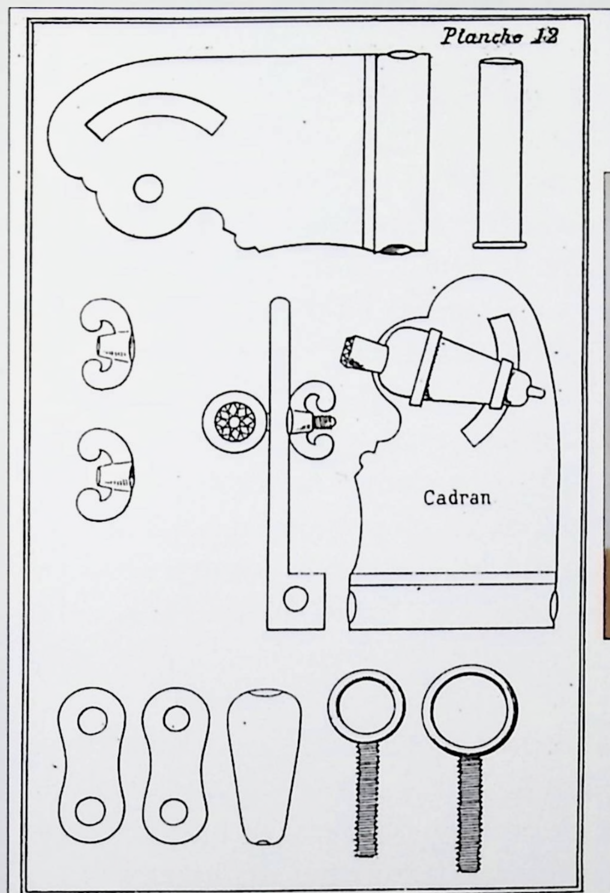


On trouve dans *l'Encyclopédie de Diderot* parue en 1751 une bonne description de l'établi de l'époque. Si l'on s'en tient à ce texte, on peut aisément imaginer son ancêtre (à défaut de gravures, on reproduit celui décrit par Chriten Planche II, meuble central).

Cet établi comprend :

- Un plateau de bois épais aux rebords sur quatre pieds solidement assemblés, afin d'éviter toute vibration,
- Un volant d'entraînement horizontal (ou roue de chasse) sous le plateau, mis en mouvement de rotation à l'aide d'une manivelle sur le plateau, actionnée de la main gauche,
- Une meule disposée sur le plateau, entraînée sous ce dernier par le disque d'entraînement grâce à une lanière de cuir, située à droite de l'ouvrier, un « cadran », dispositif contre lequel est appliqué un bâtonnet à l'extrémité duquel on fixe une pierre fine à l'aide d'un ciment spécial (matière à base de gomme-laque), le tout chauffant à la flamme.

Chriten, comme l'explique Burdet dans son ouvrage, n'a pas compris le fonctionnement du





Cette meule primitive fut ensuite remplacée par la meule en cuivre, disque de vingt à vingt deux centimètres de diamètre environ et trois centimètres d'épaisseur, que l'on recouvrait de poudre de diamant que l'on incrustait à l'aide d'un marteau à la base bombée. Celui-ci est frappé de façon régulière, sans trop de pression. Cette meule est destinée à donner forme à la pierre et à réaliser les facettes. Ces dernières restant ternes et grises, il faut repasser les faces sur une meule à polir pour obtenir transparence et limpidité. Selon la dureté et la composition chimique des pierres, les meules à polir diffèrent : elles peuvent être en bronze, en cuivre ou en étain, et même parfois en bois. Elles sont enduites de *tripoli* ou de différentes poudres abrasives, selon les pierres. Il est donc nécessaire d'avoir deux établis, ou de changer fréquemment les meules.

À partir de l'établi présenté, il nous est plus aisé de comprendre sa mise en œuvre. Le lapidaire est assis sur un tabouret, face à l'établi ; la main gauche actionne la manivelle de la roue de chasse ou volant. La main droite tient le cadran avec un bâton portant la pierre qu'il frotte sur la meule qui tourne. Le lapidaire relève de temps en temps la pierre pour juger du travail effectué. Dès qu'une facette est terminée, il change la position de son bâtonnet pour tailler ou polir la facette suivante.

cadran. Mais il donne la description des pièces séparées. Un lapidaire peut en reconstituer le montage et en comprendre le fonctionnement. S'il est vrai que cet appareil n'a pas donné satisfaction à l'ensemble de la profession, il a été le départ de nouvelles recherches sur l'amélioration de cet outillage.

Pour les meules, il faut distinguer les meules à tailler et les meules à polir. Sur les premières meules à tailler, en plomb, on étendait de la poudre d'émeri, à l'aide d'un pinceau humidifié ou d'une patte de lapin !

Contrat d'apprentissage établi en 1763, au profit du jeune Pierre Joseph Collon

[...] le document le plus intéressant pour cette année 1763 est le contrat d'apprentissage de Pierre Collon auprès du maître-lapidaire Jos-Cotton de Coyrière. Ce dernier devra nourrir, blanchir, chauffer, coucher son apprenti et lui enseigner le métier durant 3 ans tout en l'envoyant aux offices religieux. En contrepartie, il reçoit, payée d'avance, une somme de 13 livres 10 sols et bénéficiera du travail du postulant. L'accord des parties fait l'objet d'un écrit notarié sur lequel le Roi ne manque pas de percevoir ses droits. Voici le texte de ce contrat :

- Au Lieu de Saint-Claude, le jourdhuy dixième septembre, après midy, de l'année mil sept cent soixante trois

- Etude et pardevant mois François Henry Nicolas Barbier, dudit lieu, notaire,

- Et en présence des témoins en bas nommés, s'est en sa personne constitué Michel Jos-Cotton, de Coyrière, maître-lapidaire, d'une part,

- Et Marie Joseph Willermoz, veuve de Claude Joseph Collon du Villard Saint-Sauveur, d'autre part ;

- Lesquels ont fait et font par les présentes les marché et conditions que s'ensuivent ;

- Scavoir que ledit Jos-Cotton promet et s'oblige d'enseigner et apprendre sa profession de lapidaire pendant le tems et espace de trois ans qui ont commencés au premier du courant,

- A Pierre Joseph Collon, fils de laditte Willermoz, à charge par ledit Joz-Cotton de le nourrir, blanchir, chauffer et coucher pendant ledit tems.

- En récompense de quoy, laditte Marie Joseph Willermoz à donné & payé comptent, réellement et d'effect, en présence desdits notaire & témoins, audit Jos-Cotton, la somme de treize livres dix sols, monoye du Royaume, à laquelle lesdites parties sont convenues pour les dits trois ans ;

- Pendant lequel espace de trois ans ledit Pierre Joseph Collon fils, sera tenu de travailler au désir dudit Jos-Cotton et de réparer le tems et les jours qu'il ne travaillera pas, soit par dérangement ;

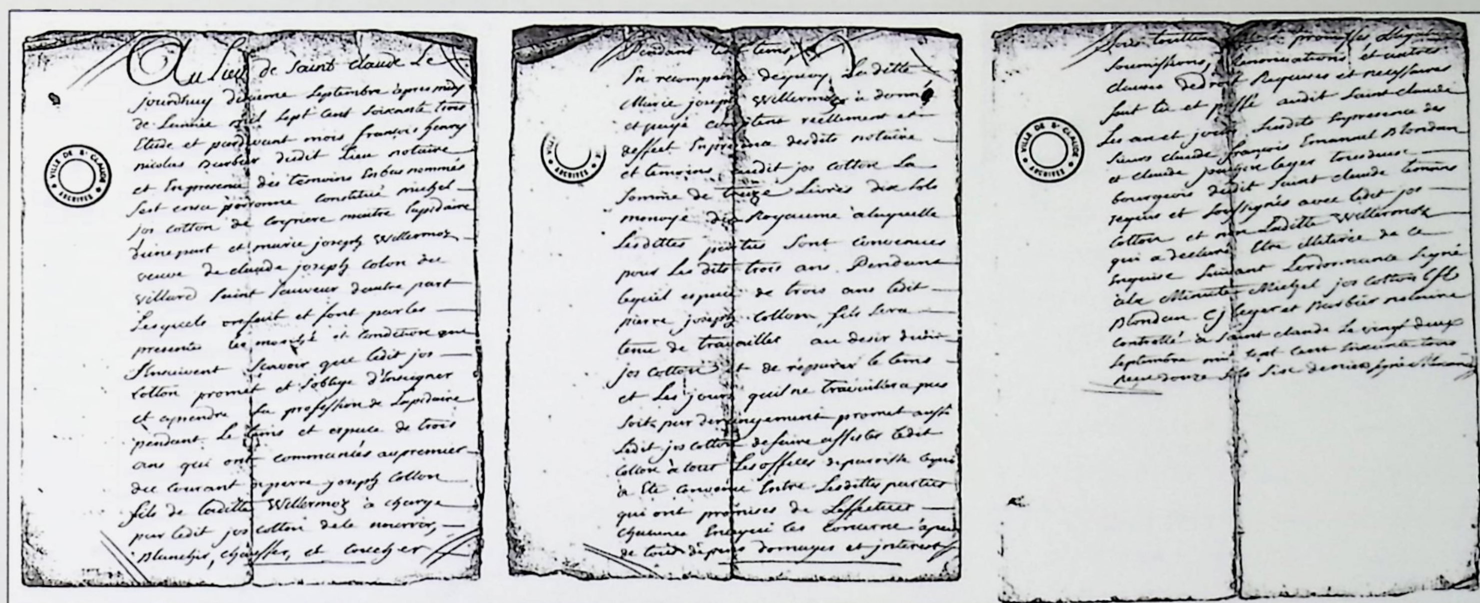
- Promet aussi ledit Jos-Cotton de faire assister ledit Collon à tous les offices de paroisse ;

- Ce qui a été convenu entre lesdittes parties qui ont promises de l'effectuer chacunes en ce qui concerne à peine de tous dépens, dommages et intérest ;

Les alchimistes tentent de copier les pierres

Au XVIII[e], les pierres naturelles sont, comme de tout temps, chères. Seules les familles très fortunées ont les moyens de se les procurer montées en bijoux. Pourtant ces bijoux sont plus que jamais à la mode et la demande en est importante. Aussi les alchimistes du moment, sous la pression d'orfèvres et de joailliers, sont mis à contribution pour réaliser des pierres fausses.

Les lapidaires du plateau de Septmoncel sont assez nombreux jusqu'à la Révolution, et beaucoup se livrent à la taille de pierres fausses. Le matériel est alors assez simple. L'artisan travaille le soir à la pâle



Ce contrat n'est probablement pas représentatif des pratiques de l'époque. On peut supposer que Michel Jos Cotton de Coyrière, maître lapidaire, était un grand spécialiste de la pierre fine et précieuse, et un véritable expert dans son métier. Cela expliquerait ces exigences, tant sur la qualité de son travail que sur l'entretien de son outillage.

- Sous touttes autres promesses, obligations, soumissions, renonciations et autres clauses de droit requises et nécessaires.

- Fait, lû et passé audit Saint-Claude, les an et jours susdits, en présence des sieurs Claude François Emmanuel Blondan, Claude Joachin Leger, tous deux bourgeois et soussignés avec ledit Joz-Cotton et non laditte Willermoz qui a déclaré être illiterée, de ce enquise, suivant l'ordonnance.

- Controllé à Saint-Claude le 22 septembre 1763. Reçu douze sols, 6 deniers.

- Signé Alexandre

Pierre et Lili Romanet
Amis du Vieux Saint-Claude,
bulletin annuel n° 10, 1987

lueur de son *crige* ou *crigen* (en patois du Haut Jura). Il s'agit d'une lampe à huile plus autrement nommée *croésu* ou *crézu*. Cette lampe est suspendue à une crémaillère en bois fixée au plafond. Les pierres sont *cimentées*[20] sur des bâtonnets à l'aide d'une chaufferette contenant de la braise sur laquelle on souffle régulièrement pour l'entretenir allumée. On pouvait encore voir ces chaufferettes pendant la seconde guerre mondiale, bien quelles soient depuis longtemps archaïques.

20. Fait de fixer la pierre sur un bâtonnet à l'aide d'un enduit constitué d'une résine chauffée.

Les premiers lapidaires

[...] *des « Amis » ont cherché aux archives communales s'il subsistait des traces de ces professionnels de la nouvelle industrie. Le premier trouvé se nomme Jean Jacques Jacquemin ; marié, père de famille, habitant la rue Neuve, il refuse de payer au magistrat le droit d'habitantage. Ce genre de redevance, pouvant se comparer à notre moderne taxe d'habitation, était dû chaque année par les habitants n'ayant pas encore obtenu la qualité de bourgeois de la ville. Le temps s'écoule peu à peu mais le Magistrat, très vigilant & même féroce en la matière, assigne Jacquemin devant la juridiction de police à l'audience du 17 décembre 1750. Le juge, Humbert Joseph Regaud, avocat en Parlement et Maire de la ville, cumulant ainsi bien des pouvoirs, le condamne à verser sans délai les 4 livres impayées plus les dépens de l'instance liquidés à 4 livres, 18 sols, 7 deniers. Plus de 4 livres de frais pour 4 livres de redevance, la justice coûtait cher ! Mais Jacquemin résiste, ayant sans doute la tête aussi dure que ses pierres. Bien mal lui en prend car, le 24 décembre 1751, alors que chacun se prépare à fêter Noël, Claude Antoine Mermet, l'implacable huissier de justice, se présente chez lui et le somme de remettre 8 livres, 18 sols, 7 deniers, ou des meubles à due concurrence de sa dette. Je n'ai ni or, ni argent, ni meubles pour vous satisfaire, rétorque Jacquemin ! Et l'huissier de mentionner dans son procès-verbal : « Après une exacte recherche dans tous les coins et recoins de la maison, je n'y ai trouvé aucun meuble ni effets à saisir, sauf ceux de son métier de lapidaire et deux ou trois mauvaises chaises et une table en sapin. Ce que voyant, je me suis retiré et ai dressé le présent procès-verbal d'insolvance ».*

Si jacquemin n'avait préalablement déménagé aucun meuble pour tromper l'huissier, on peut dire que le métier de lapidaire ne nourrissait pas son homme à l'époque. En cas de déménagement, les lapidaires venus d'ailleurs formaient-ils un clan réfractaire à ce genre d'impôt ? En effet, voici que le 6 novembre 1761, Jean Quinat, lapidaire au Faubourg, originaire du pays de Gex, comparaît lui aussi en simple police pour n'avoir pas versé sa taxe d'habitantage des années 1760 et 1761. Il devra payer les 8 livres de retard et les dépens de l'instance réglés à 3 livres, 3 sous, 1 denier par Pierre Hubert Joly , avocat en Parlement, échevin et juge de police, & par Charles Antoine Christin, aussi avonat en Parlement, échevin & assesseur, père du grand Christin que nous connaissons bien.

En mars 1763, le Magistrat, en matière de prévention contre l'incendie, décide de faire visiter tous les appartements pour connaître le mode d'éclairage des habitants. La Commission visite au Faubourg le foyer de Jean Quinat, cité ci-dessus et s'éclairant aux chandelles ; celui d'André Gomard, lapidaire originaire de Gex, qu'il occupe avec sa femme et ses 6 enfants dans la maison Reverchon située rue du Château. La même commission se rend aussi chez Jean Rebat, lapidaire, originaire de Vesancy, pays de Gex, qui, avec sa femme, tailleuse, et ses deux enfants, occupe les chambres hautes de la maison Brody, rue du Château.

Pierre et Lili Romanet

Amis du Vieux Saint-Claude, bulletin annuel n° 10, 1987,

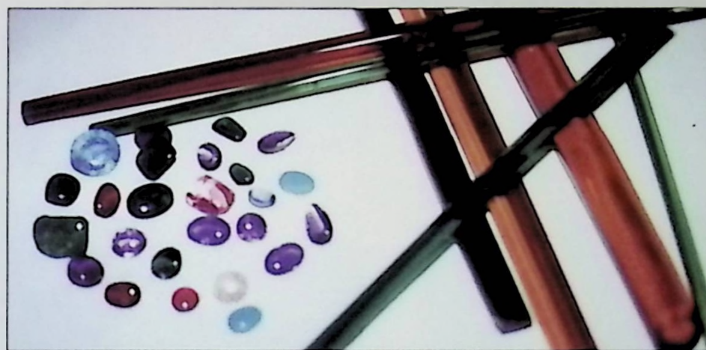
Martin Lançon ajoute un « s » au nom de monsieur Stras

Parmi les rares lapidaires de Saint-Claude, Martin Lançon est un artisan très entreprenant. En 1760, il taille la pierre fausse et cherche toujours à améliorer son travail. Il fabrique lui-même son brut et se tient informé de toutes les évolutions.

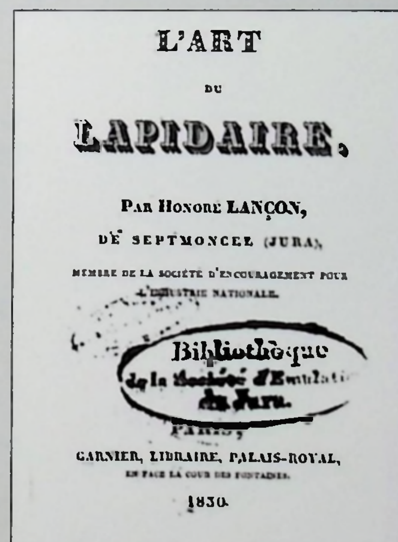
C'est ainsi qu'il apprend que les dénommés Stras et Chéron, qui se sont associés à Paris en 1762, ont créé un verre spécial. En ajoutant un oxyde métallique à la matière en fusion et au plomb, ils obtiennent un stras de teinte diversement coloré et avec des teintes originales.

En 1766, Martin Lançon décide de s'établir à Paris et obtient de précieux renseignements des deux associés sur la composition de leur production. Resté en contact avec des amis chimistes de Genève, il arrive à fabriquer un stras parfait, plus dur, plus éclatant, baptisé *éclatante* pendant un certain nombre d'années. Plus tard il reprit le nom de stras en ajoutant un « s », ce qui donne « strass ». Cette matière nouvelle est considérée comme très intéressante par les lapidaires. Martin Lançon fournit ceux de Paris et ceux du Jura. Il continue jusqu'en 1827. Entretemps, il a eu l'occasion d'obtenir une médaille d'or à l'Exposition de Paris de 1819.

L'aîné de ses deux fils s'est établi comme lapidaire mais, faute de ressources, renonce très vite à son industrie. Le plus jeune n'obtint guère plus de résultats. Les deux frères cédèrent leur procédé à quiconque voulait le connaître.



Parmi les nombreux intéressés, l'un d'entre eux se nomme Honoré Lançon. Rien cependant n'indique son lien de parenté avec les détenteurs du procédé. Il est pourtant l'auteur de l'ouvrage, L'art du lapidaire par Honoré Lançon [1] de Septmoncel Jura, Paris Garnier, 1830.



L'ART
DU
LAPIDAIRE,
PAR HONORÉ LANÇON,
DE SEPTMONCEL (JURA),
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'INDUSTRIE NATIONALE.

PARIS,
GARNIER, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
EN FACE LA COUR DES FONTAINES.
1830.

En avant-propos, il indique que « les anciens ont écrit sur les pierres précieuses ou pierres gemmes, mais ils se sont plutôt attachés à décrire avec emphase leurs prétendues propriétés merveilleuses, qu'à décrire leurs caractères réels ». Ainsi le Traité des pierres de Théophraste et les descriptions qu'en donne Pline dans son Histoire naturelle font connaître les différentes contrées d'où les anciens tiraient leurs pierres précieuses mais ne sont guère utiles au lapidaire.

1. Et non Martin Lançon comme l'indique Burdet.

Les grandes années

le XIXe et le début XXe

Évolution des conditions de vie

Au cours des vingt premières années du XIXe siècle le Haut Jura a connu de grandes mutations. Si Septmoncel[21] fut, dès le XIIIe siècle, l'un des premiers villages constitués de la région, le reste est surtout constitué des fermes isolées, semblant occuper les lieux des premiers défrichements. Mais avec le développement et l'évolution de nouvelles activités, les villages se concentrent, comme Lamoura autour de son église — bâtie entre 1808 et 1810. Cette commune devient indépendante en 1839.


LAJOUX (Jura) (alt. 1182 m.) — Les Forêts-Monts — Sports d'hiver

Lajoux.

On peut aussi citer Prémanon mais aussi Lajoux qui a pris forme autour de la *Grande Fabrique*. Un autre village, Mijoux, se situe au fond de la vallée de la Valserine. Depuis longtemps, cette commune est un lieu de passage pour les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient de Saint-Claude à Genève, ou inversement. Un hospice y avait été créé pour recevoir les personnes victimes d'accidents ou de malaises dus à la fatigue, surtout l'hiver. Aujourd'hui ce village a la particularité d'être construit sur deux

21. Septmoncel a connu beaucoup d'évolutions avant de devenir cette immense commune.

La Grotte des Sarrasins



Si l'on en juge par le nombre considérable de lapidaires et de négociants inscrits lors de recensements ou sur divers actes, dès le XIXᵉ siècle, l'activité semble prendre une extension importante. N'oublions cependant pas les dures crises qu'a connues le Haut Jura, notamment entre 1808 et 1818 (selon M. Berthet dans Les Rousses, Lamoura, 1963). Les années 1808 à 1811 sont des années particulièrement pluvieuses avec quelques chutes de neige, et ce, chaque mois de l'année, privant ainsi les gens quasiment de toutes leurs récoltes. Ajoutons à cela les deux invasions étrangères au moment de l'effondrement de l'Empire napoléonien. En juillet 1815, une troupe Austro-Hongroise commandée par le Général Bubna, arrivant de Suisse, franchit le col de la Faucille et se heurte à une certaine résistance aux Rousses. Des détachements arrivent aux abords de Lajoux et de Septmoncel. Bien des années après, on parle encore des coups de hache donnés contre les portes des greniers forts par les Autrichiens. Selon le dictionnaire Rousset (1857), « une grande partie des habitants de Septmoncel se réfugièrent dans la Grotte des Sarrasins [1] avec leurs meubles les plus précieux ».

1. La Baume ou Grotte des Sarrasins est cette cavité creusée par érosion naturelle située côté Sud des gorges du Flumen, et dont l'accès est possible par le hameau de Montepile à Septmoncel.

départements, séparés par la Valserine. Ainsi Mijoux compte trois quarts de ses habitations sur l'Ain et un quart sur le Jura, dont l'église et le cimetière sont situés sur la commune de Lajoux, à cinq kilomètres du centre du village.

Les maisons se transforment

Restaurées, plus imposantes, plus spacieuses, elles permettent un aménagement d'autant plus confortable. Elles comprennent un premier étage. Des chambres y sont installées sur le devant de la maison, au niveau de la grange à foin, où l'on accède par un escalier situé derrière la porte d'entrée principale. Autrefois déjà, une chambre était située du côté du mur de faîtage opposé à la porte de la grange. Les fenêtres et les portes, plus grandes, sont bordées de pierres de taille. Sur le linteau de la porte d'entrée, la date de construction et les initiales du premier propriétaire occupant sont gravées.

Les lapidaires connaissent une certaine aisance dont ils n'avaient jamais bénéficié, et leurs conditions de vie et de travail s'en trouvent nettement améliorées.

L'activité gagne de nouveaux villages

Deux communes proches de Lajoux, les plus hautes du département, à environ 1 300 mètres d'altitude, Les Molunes et Bellecombes, sont composées de fermes isolées. Quelques habitants y ont appris le métier, par relation ou en famille, et profitent ainsi de l'opportunité. C'est ainsi que petit à petit, l'activité s'étend sur les communes voisines. Les Moussières, mais aussi La Pesse, qui au recensement de 1860 ne comptait que quatre lapidaires, se laissent gagner par cette industrie. Les hommes de ces villages, qui, pour combler les périodes chiches de l'année, avaient l'habitude d'aller peigner le chanvre[22] en Alsace, dans le Haut Doubs ou la Haute Saône chaque automne, peuvent se consacrer à cette activité locale en plein essor. Dans son ouvrage, *La randonnée d'un Pignard*[23], Alphonse Gaillard nous fait revivre ces images du temps passé. Des communes comme Longchaumois, Morez, et une vingtaine de villages du Haut Jura, pour qui le métier de lapidaire était pratiquement inconnu, s'y intéressent de près.

Certains douaniers, affectés un moment sur la région de Lajoux ou Lamoura, profitent de leurs moments de loisirs pour apprendre la lapidairerie. À leur retour dans leurs départements d'origine, l'Ain et le Doubs, ils importent leur savoir et étendent ainsi la zone lapidaire de Franche Comté.

Dans les familles nombreuses, ce qui est fréquent, l'un des enfants reprend la ferme parentale, tandis que les autres, après leur mariage la plupart du temps, et après avoir suivi une bonne formation, s'installent dans les villages, où les logements sont plus confortables. Ils deviennent lapidaires à domicile ou « lapidaires en chambre ». Certains restent encore lapidaires à la ferme.

Dans cette région montagneuse, isolée de tout, la solidarité est de mise. Les gens s'entraident, des liens se nouent. Les vacances n'existent pas, on va à la saison voulue apporter son aide pour les travaux des champs, plus particulièrement au moment de la récolte des foins qui peut durer six semaines. On est encore loin du temps de la mécanisation !

La veillée du samedi ou du dimanche soir offre une occasion de se retrouver, entre voisins. Les anciens jouent aux cartes, à la *bête ombrée*, jeu local sans enjeu important mais non dépourvu d'intérêt. Les jeunes, quant à eux, se réunissent dans une autre pièce pour bavarder ou pour danser. Souvent un invité sort son harmonica ou son accordéon et met ses talents de musicien à l'œuvre, talent ramené d'un séjour à l'armée ou tout simplement hérité d'une tradition familiale.

---

22. Les homme de ces villages émigraient chaque année, pendant trois mois à l'automne, pour aller peigner le chanvre dans les départements du Doubs et de la Haute-Saône, en Alsace et en Lorraine.
Pour ne pas être compris des gens qui les employaient, ils avaient créé une sorte d'argot, le bèlau..

23. Alphonse Gaillard, *La randonnée d'un pignard*, Éditions Sésame, Paris, 1957.

Visite d'une maison de lapidaire



Paire d'établis de lapidaire. Le meuble lui-même est du XIXe.

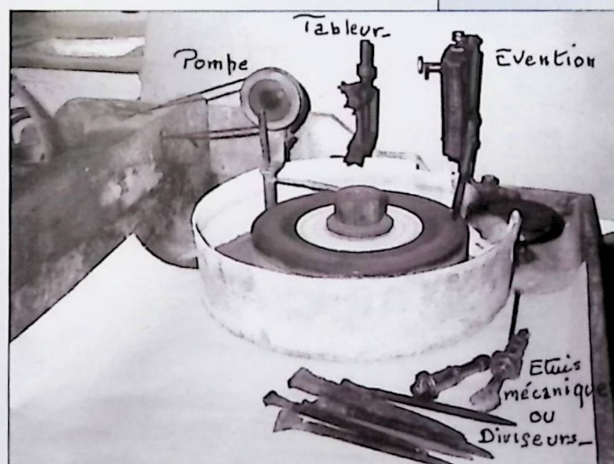
En entrant dans la maison, tout de suite à droite, on peut découvrir une première pièce où l'on remarque l'ancienne hotte de cheminée. À gauche de cette pièce, on peut voir le four à pain, fermé par un portillon, sous lequel sont stockées les bûches. À côté de la cheminée, une cavité dans le mur permet de recueillir les cendres de bois destinées à la préparation du *Léssu*[1], détergent utilisé pour les lessives du linge de maison mais aussi pour le dégraissage des pierres fausses ou fines. Encore beaucoup de lapidaires ont utilisé ce produit entre 1937 et 1950.

Une porte donne sur une petite étable dans laquelle les animaux jouissent d'une température plutôt douce pendant la période d'hiver. Trois ou quatre vaches, quelques poules alignées sur un perchoir, des lapins toujours prêts à guetter la moindre douceur qu'on pourrait leur offrir, tels

1. Cendres qui auront auparavant été mises à tremper dans un récipient d'eau.



Évolution de l'*évention*.
De gauche à droite :
- *Cadran* (1750) ;
- *Cône tronqué* (1800) ;
- Deux modèles d'*éventions* (environ 1920) ;
- Entre les deux un *bâton* avec son *étui mécanique* diviseur.



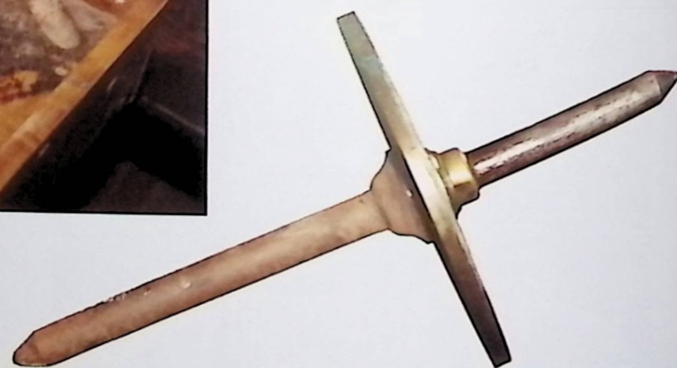
Meule à tailler avec son *bassin* ou *cuvette* et sa pompe à eau.



Même paire d'établis qu'en haut à gauche. On distingue les deux meules sur leur potence : en haut une meule carborandum et en bas une meule de bronze.
On reconnaît sur la meule de bronze un *tableur* à gauche et une *évention* à droite.
On remarque également les manivelles avec lesquelles on actionnait les meules, et la lampe pigeon grâce à laquelle on fixait les pierres sur les bâtons.



Même meule de bronze que précédemment, avec un tableur à gauche et une évention à droite. Le *bâton* avec son *étui mécanique* diviseur est en place sur l'*évention*. Il ne manque plus que la main du lapidaire.





Avant l'arrivée de l'électricité la lumière était précieuse et la paire d'établis avait la meilleur place près de la fenêtre !

sont les occupants de ce lieu.

Par une autre porte, on pénètre dans une vaste pièce, éclairée par deux fenêtres, appelée aujourd'hui communément la salle de séjour. Un poêle en fonte, haut sur pieds, chauffe la pièce et permet à la maîtresse de maison de préparer le repas. De courtes bûches de hêtres, préparées et exposées au soleil durant tout l'été, alimentent le feu.

Le mobilier est constitué de quelques meubles, vaisselier ou armoires dressés contre les murs. L'horloge comtoise égrène son tic-tac et ses sonneries toutes les demi-heures. Dans les espaces libres, quelques gravures, tableaux brodés encadrés sous vitres, dessins d'un illustre personnage ou d'un aïeul…

Pour profiter de la lumière du jour, les établis sont disposés devant les fenêtres. Au fil du temps, ceux-ci se sont transformés en doubles postes, *la paire d'établis*, comme disent les lapidaires. Ils sont composés d'un plateau épais en épicéa la plupart du temps, mais quelquefois en bois dur comme le frêne ou le chêne, de six ou sept centimètres d'épaisseur, et d'environ un mètre sur un mètre dix. Ils sont bordés d'un rebord de bois de huit centimètres, et séparés par une cloison qui délimite les deux postes de travail. Des petits tiroirs y sont encastrés, permettant le rangement du petit matériel (outils, bâtonnets…). Quatre







En haut : meule carborandum avec un système à barillet.

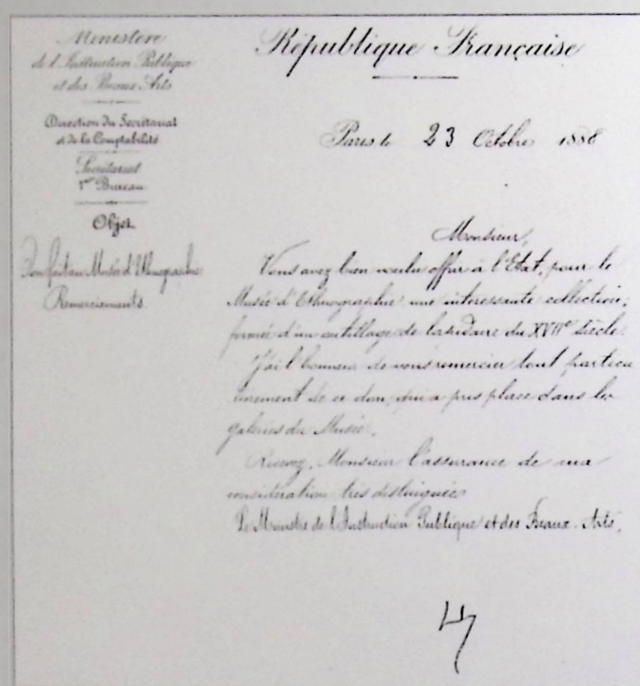
Au centre un crige, direct descendant de la lampe à huile romaine et qui n'a disparu qu'avec l'électrification des villages.

À droite la lampe *Pigeon* avec laquelle on faisait fondre la résine servant à coller la pierre.

pieds entrecroisés supportent le tout. Les meules à taille font entre quinze et dix-sept centimètres de diamètre, tandis que les meules à polir, plus grandes, ont un diamètre qui varie entre vingt et vingt-trois centimètres. Ces meules horizontales sont traversées en leur centre par un axe métallique de trente à trente-cinq millimètres de circonférence et long de cinquante-cinq centimètres environ. À la base, il repose sur une des entrecroises tandis que sur le banc, ce sont des potences métalliques qui tiennent lieu de support. Les axes des meules sont de forme pointue ou conique à chaque extrémité.

L'usage du quadrant a été abandonné. On utilise à présent un *cône tronqué* sur lequel sont incrustées de petites entailles qui recevront l'extrémité des bâtons. Une tige métallique, fixée sur le banc à côté de la meule, transperce ce cône.

Utiliser ce système nécessitait une adresse toute particulière pour tailler les pierres *à main levée*, comme disaient ceux que l'on qualifiait d'artistes. Beaucoup les ont gardées religieusement car taillées par leurs ancêtres, elles suscitent encore l'admiration de tous. Certains lapidaires n'ont pas l'adresse nécessaire à ces travaux, ayant souvent une double activité ils ne taillent que de petites pierres fausses pour lesquelles le réglage des facettes est peu important. D'après Burdet, les uns gagnaient un franc cinquante par jour alors que d'autres gagnaient dix francs de l'époque.



Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Direction du Secrétariat et de la Comptabilité

Secrétariat 1er Bureau

Objet

Don fait au Musée d'Ethnographie

Remerciements

République Française

Paris le 23 Octobre 1888

Monsieur,

Vous avez bien voulu offrir à l'État, pour le Musée d'Ethnographie une intéressante collection, formée d'un outillage de lapidaire du XVIIe siècle.

J'ai l'honneur de vous remercier tout particulièrement de ce don, qui a pris place dans les galeries du Musée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,

Par un courrier du 23 octobre 1888, l'État Français remercie Monsieur Eugène Grosgogeat, conseiller général et maire de Lamoura, concernant un certain matériel de lapidaire dont il a fait don. Sans doute pour faire mieux connaître cette activité typique du Haut Jura, et surtout pour en montrer le dynamisme.

Don de Monsieur le Maire de Lamoura



Il s'agit d'un ensemble comprenant un établi avec tabouret et diverses pièces. Le tout est actuellement entreposé dans les combles du Musée des Arts et Traditions Populaires, en attendant une éventuelle exposition…

D'après les photos, on remarque que cet outillage, témoignage émouvant d'un travail assidu conséquent, est vétuste et usagé. Son mode de fabrication et l'usage des potences en équerre indiquent qu'il date du milieu du XVIIIe siècle.

Évolution du paysage économique

Après plusieurs années néfastes — la révolution, le blocus continental — la France est à nouveau en paix avec l'Angleterre. Les échanges reprennent : la voie maritime est libre. À partir de 1815, l'activité des pierres fines reprend de manière florissante, sans toutefois faire disparaître la taille des pierres fausses.

Non seulement les Jurassiens s'adaptent particulièrement bien à l'évolution du travail de lapidaire, mais il est indéniable qu'ils enrichissent d'une note artistique la taille à facettes des pierres de couleur.

On retrouve cet esprit dans l'Exposition Publique de l'Industrie Française de 1823 à laquelle ils ont participé et où ils se sont comportés de manière tout à fait remarquable.



Lapidaire : Atelier familial de la fin du XIXe.

Cependant, chaque artisan a ses tours de main, ses trucs et astuces, et parfois ses secrets, qu'il ne tient pas à divulguer. Le goût du travail bien fait se transmet de père en fils.

La lapidairerie jurassienne est à nouveau présente à l'Exposition universelle de 1855, c'est la douzième depuis la création de cette institution en 1798. Elle a lieu tous les cinq ans à Paris. Messieurs Joseph Vuillerme de Septmoncel, Chevassus-Cadet de Saint-Claude, et Victor Benoit-Gonin aux Molunes s'y distinguent honorablement.

Michel Pinier, né à Gex en 1859, débute son apprentissage à quinze ans. Quatre ans plus tard, ses qualités exceptionnelles lui donnent déjà une excellente réputation. C'est un jeune homme brillant qui, tout au long de sa formation professionnelle, n'a jamais négligé l'enseignement général. Il reprend l'entreprise familiale de son oncle et devient quelques années plus tard le propriétaire de la maison lapidaire la plus importante sur la place de Paris. Au cours de l'Exposition Internationale de 1900, il organise un atelier dont le fonctionnement suscite l'admiration de tous les visiteurs. Il obtient une médaille d'or.





La petite fabrique aujourd'hui. À droite, les boutons de manchettes fabriqués par Benoît-Jeannin.

La Petite Fabrique

À la recherche d'un gain toujours plus intéressant, et pour être assurés d'une production constante et sûre, certains marchands lapidaires profitent de l'évolution et de l'ambiance du moment pour créer des ateliers.

Si le chiffre indiqué par Billerey de 285 ateliers en 1835 dans l'arrondissement de Saint-Claude peut paraître excessif, il n'en demeure pas moins que c'est à partir de cette époque que l'on voit des ateliers s'implanter dans les villages environnants. Ce sont de petits ateliers plutôt familiaux, équipés d'établis traditionnels.

Certains d'entre eux, de par leur production, présentent quelques originalités, tel celui de Benoît-Jeannin à Lajoux, qui se destine à la fabrication de boutons de manchettes. La monture, en alliage de cuivre, est fabriquée sur place. Des ébauches de ces boutons, et surtout des bandes de métal dans lesquelles étaient estampées les collerettes à griffes supportant une pierre fausse taillée en cabochon ou à facette, ont été retrouvées dans un grenier fort tout proche. L'activité de cet atelier ne semble pas avoir été de longue durée. Il est appelé La *Petite Fabrique*, par opposition à *La Grande Fabrique*. Il était semblable aux maisons traditionnelles, isolées du village et sans étages. Madame Yvonne Gauthier-Clerc, née Burdin, a vécu dans cette maison après la fermeture de l'établissement. D'après elle, l'outillage avait déjà subi quelques progrès grâce aux moteurs à vapeur, au tour de précision…



Profitant d'une aisance toujours croissante, les lapidaires n'hésitent pas à s'offrir quelques moments de détente, comme l'heure de l'apéritif, où l'absinthe connaît un vif succès. Sur la photo ci-dessus, prise devant la terrasse du *Café du Pavillon* vers 1900, on remarque que certains artisans n'ont pas pris la peine d'ôter leur tablier de travail. Ce dernier était coupé dans de la grosse toile renforcée d'un carré de velours sur lequel les lapidaires, d'un geste machinal, essuyaient leurs pierres. Des cuillères spéciales, réservées à cet usage, dans lesquelles on avait déposé un morceau de sucre, étaient disposées sur les verres. Le buveur d'absinthe tenait alors le pot d'eau fraîche suffisamment haut au-dessus de son verre pour que le mince filet d'eau ainsi projeté puisse faire fondre le sucre. On peut supposer que les lapidaires, à cette époque, se contentaient de déguster un seul verre, *profession oblige*, car il fallait ensuite retourner à l'atelier et la taille des pierres nécessitait une grande concentration.

L'usage excessif de ce breuvage, alors si populaire et communément appelée *La Fée Verte*, a été interdit en 1915.



Il faut y être né pour rester dans un lieu pareil, dit-on.
La ferme *en Bandy* et, à gauche, une rue des Rousses.
En dessous, *le doublé.*

L'activité ne cesse de gagner du terrain

En 1870, le métier de lapidaire subit le contre-coup de la situation politique tant intérieure qu'extérieure et connaît un ralentissement momentané. Mais au cours de la décennie 1874-1884, l'essor de la profession est exceptionnel. Les affaires reprenant, les lapidaires se passionnent à nouveau pour la recherche, aussi bien pour l'amélioration des pierres que pour celle de l'outillage. C'est ainsi qu'est créé *le doublé* qui permet de valoriser les pierres fines trop plates. Le principe est de fixer au feu, dans un four, une plaque de pierres fines sur du strass. Beaucoup de plaques de grenat sont ainsi transformées. Cette nouvelle technique contribuera largement à la prospérité de l'industrie lapidaire. Le Haut Jura totalise alors six mille lapidaires et ce chiffre va toujours en augmentant pour atteindre près de huit mille lapidaires entre 1920 et 1923.

Au-delà de Lajoux, à 1 182 mètres d'altitude, le métier s'étend sur le plateau des Molunes pour rejoindre Bellecombe puis les Moussières et La Pesse.

Ces communes du Haut Jura ont des superficies assez importantes. Tandis que les nouvelles constructions se sont regroupées pour former des hameaux, deux communes du Haut Jura sont encore constituées d'anciennes fermes

isolées, à environ cent à deux cents mètres de distance les unes des autres. Ce sont les Molunes et Bellecombe, perchées entre 1 300 et 1 350 mètres d'altitude. Aux Molunes, chaque ferme ou maison isolée porte un nom de lieu-dit : *La Simard*, *En Cariche*, *En Croibi*, *Le Collège*... Les hivers y sont particulièrement longs, froids et enneigés, *il faut y être né pour rester dans un lieu pareil,* dit-on.

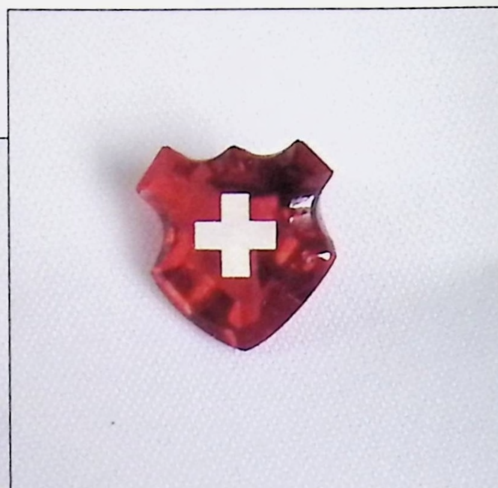


Le Jules à la Victoire

À la fin de ce dix-neuvième siècle, c'est un autre lapidaire, Monsieur Jules Michaud-Bonnet, surnommé *le Jules à la Victoire*, du prénom de sa mère, qui se fait remarquer. C'était







Convention.

Entre:

TIMBRE 60 CENT.

Jules à la Victoire, la *Lucentia* et la convention avec Monsieur Édouard Junod.

l'usage dans le Haut Jura de rappeler le prénom de l'ascendant, et en l'occurrence, de l'ascendante, à condition bien sûr que la personne bénéficie d'une nature remarquable et d'une bonne renommée.

Jules Michaud-Bonnet est un très bon lapidaire, mais il est aussi curieux et passionné par tout ce qui se fait de nouveau dans la taille des pierres. Il met au point une fabrication de pierres doublées perfectionnées. Il est aussi l'auteur de plusieurs créations, dont *l'étincelle*, issue de la soudure par fusion d'une simple pointe de strass rouge à la culasse d'une pierre blanche de

MINISTÈRE
DU
COMMERCE, DE L'INDUSTRIE,
DES POSTES
ET DES TÉLÉGRAPHES.

Durée : quinze ans.
N° 267.053.

LOI DU 5 JUILLET 1844.

EXTRAIT.

Art. 32.

Sera déchu de tous ses droits :

1° Le breveté qui n'aura pas acquitté son annuité avant le commencement de chacune des années de la durée de son brevet (1);

2° Le breveté qui n'aura pas mis en exploitation sa découverte ou invention en France dans le délai de deux ans à dater du jour de la signature du brevet, ou qui aura cessé de l'exploiter pendant deux années consécutives, à moins que, dans l'un ou l'autre cas, il ne justifie des causes de son inaction;

3° Le breveté qui aura introduit en France des objets fabriqués en pays étranger et semblables à ceux qui sont garantis par son brevet.....

Art. 33.

Quiconque, dans des enseignes, annonces, prospectus, affiches, marques et estampilles, prendra la qualité de breveté sans posséder un brevet délivré conformément aux lois, ou après l'expiration d'un brevet antérieur, ou qui, étant breveté, mentionnera sa qualité de breveté ou son brevet sans y ajouter ces mots : *sans garantie du Gouvernement*, sera puni d'une amende de 50 à 1,000 francs. En cas de récidive, l'amende pourra être portée au double.

(1) La durée du brevet court du jour du dépôt de la demande à la Préfecture, aux termes de l'article 8 de la loi du 5 juillet 1844.

La loi n'a point réservé à l'Administration le droit d'accorder des délais pour le payement des annuités ou pour la mise en exploitation des inventions ou découvertes.

Les questions de déchéance sont exclusivement de la compétence des tribunaux civils.

Le Ministre ne peut donc accueillir aucune demande tendant, soit à obtenir des délais pour le payement de la taxe ou la mise en exploitation des inventions ou découvertes, soit à être relevé d'une déchéance encourue.

Le payement des annuités doit être effectué à la Caisse d'un Receveur particulier des finances ou à celle d'un Trésorier-payeur général.

M. C., I., P. et T. — Série G, n° 45.
222-16-97. [*]

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Brevet d'Invention

sans garantie du Gouvernement.

Le Ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes,

Vu la loi du 5 juillet 1844;

Vu le procès-verbal dressé le 18 mai *1897, à* 3 *heures* 10 *minutes, au Secrétariat général de la Préfecture du département de* la Seine

Arrête :

Article premier.

Il est délivré à Monsieur Michaud (Jules), rep. par M. Armengaud jeune, 23. B^d de Strasbourg, à Paris.

sans examen préalable, à ses *risques et périls, et sans garantie, soit de la réalité, de la nouveauté ou du mérite de l'invention, soit de la fidélité ou de l'exactitude de la description, un brevet d'invention de* quinze *années, qui ont commencé à courir le* 18 mai *1897, pour* fabrication de pierres doublées perfectionnées.

Article second.

Le présent arrêté, qui constitue le brevet d'invention, est délivré à M. Michaud.

pour lui servir de titre.

A cet arrêté demeureront joints un des doubles de la description et un des doubles du dessin. *déposés à l'appui de la demande de brevet d'invention.*

Paris, le quinze septembre *mil huit cent quatre-vingt-dix*-sept.

Pour le Ministre et par délégation :
Le Chef du Bureau de la Propriété industrielle,
Signé : Ch. Destrem.

Pour expédition certifiée conforme :
Le Sous-Chef de bureau délégué,
Noblesse

Brevet d'invention pour la fabrication des pierres doublées, déposé par le *Jules à la Victoire.*

Deux histoires vécues et racontées dans le Haut-Jura

L'Aristide et l'Eugénie

Aristide, qui approche la cinquantaine, est toujours célibataire. C'est un excellent lapidaire, sympathique, qui aime la causerie et la plaisanterie. Aussi, souvent les copains, ceux qu'il avait fréquentés sur les bancs de l'école, mais aussi des amis, des voisins, aiment à lui rendre visite. Les échanges vont bon train, on cause du pays, de la région, comme cela se fait beaucoup dans la montagne, on prend le temps de discuter devant un bon verre de vin ou de *gnole*, suivant l'heure de la journée.

L'Eugénie, une voisine, a de bonnes relations et vient de temps à autre faire un peu de ménage chez l'Aristide, ce qu'il ne dédaigne pas, bien au contraire. Un peu d'argent, la récompense d'une jolie pierre fine rendent l'Eugénie toute heureuse.

Un jour qu'elle astique la belle horloge comtoise en noyer, elle s'attarde à la contempler. L'Aristide s'en aperçoit et se met à lui raconter l'histoire de ce chef-d'œuvre, hérité de sa mère, et fabriqué par un célèbre artisan de la région.

L'Eugénie se prend d'un désir fou d'obtenir ce bien en cadeau. Elle réfléchit.

- Et que deviendra cette horloge après toi ?

Aristide se frotte le front. C'est qu'il n'a pas bien envie de se séparer de son bien.

Alors l'Eugénie se fait un peu plus attendrissante, et la soirée se termine un peu plus tard que d'habitude...

Dehors, le chemin est enneigé. Il fait nuit. Aristide sort sa *béquelle*[1]. Il a enveloppé la belle horloge dans une couverture et profite de la lueur d'un croissant de lune pour la transporter jusque chez l'Eugénie...

Les voisins et amis, qui continuent de venir, se sont bien rendu compte de la grande absente, mais constatent aussi le vide que représentent ces sonneries qui marquaient le temps de manière inéluctable. Discrets, ils n'osent pas poser trop de questions.

Malgré le poste de TSF et sa vieille montre datant de sa période au régiment, Aristide n'a plus d'horaires précis. Il décide alors de s'acheter un réveil qu'il dépose sur son établi de lapidaire.

Les journées passent, les mois et les années aussi.

L'Eugénie n'est plus aussi vaillante, ses visites se font de plus en plus rares.

Un jour Aristide ne se sent pas très bien. Le médecin ne donne pas de nouvelles bien rassurantes. Un de ses fidèles copains vient prendre des nouvelles chaque jour. Puis le malaise s'amplifie, Aristide donne ses dernières volontés. Il informe son ami que son réveil a été son dernier confident, et qu'il aimerait l'emporter avec lui dans son cercueil.

À la fin de la semaine, Aristide rend son dernier soupir, en présence de son ami, qui informe tous les copains d'enfance pour préparer l'enterrement.

Parmi eux, un farceur est au courant des dernières volontés d'Aristide. Il remonte le réveil, mais programme aussi la sonnerie.

Le jour de la cérémonie, tout le monde est là. Au moment où le prêtre proclame l'élévation du Christ, la sonnerie retentit. Les plus pieux se signent, puis, après l'effet de surprise générale, c'est finalement dans un rire général que s'en est allé Aristide !

1. Traineau

Mystère...

Vers la fin du XIXe siècle, l'aisance liée à l'industrie lapidaire, on l'a vu, a permis à beaucoup de gens d'aménager ou de construire des maisons plus spacieuses et plus confortables. Notre histoire se situe dans l'une d'entre elles, occupée par deux familles, sur la commune des Molunes.

Le côté sud est réservé à la ferme avec la tradition lapidaire pendant l'hiver.

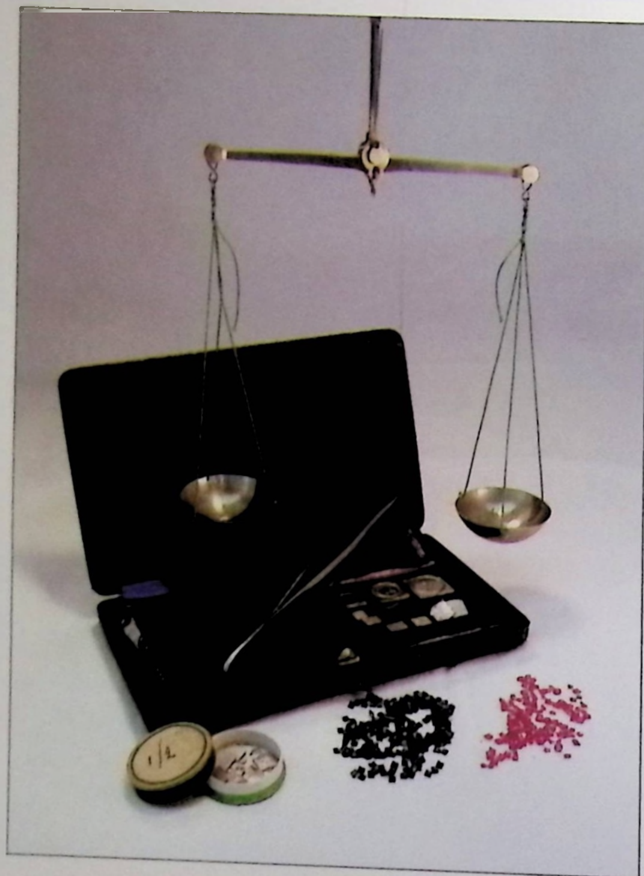
Dans la partie nord, Madame veuve Élie Grospellier emploie quelques ouvriers dans son petit atelier lapidaire, installé au premier étage afin de profiter au mieux de la lumière du nord.

Nous sommes en 1921, la pierre précieuse est la principale activité de l'établissement. Cette semaine-là, c'est un superbe lot d'émeraudes que l'on vient de terminer de tailler. Une dernière passe est nécessaire, il faut nettoyer les gemmes qui ont gardé des traces de ciment, cette espèce de cire qui permet la fixation des pierres sur les bâtonnets. Cette dernière opération s'effectue à l'aide de Lessu ou d'alcool à brûler. Depuis le début de la taille, le nombre de pierres est assuré. La maîtresse des lieux descend donc au rez-de-chaussée pour effectuer le dernier rinçage et la mise en plis. Les pierres disposées sur un linge fin étendu sur la table font merveille et ravissent notre personnage. Constatant qu'elle a oublié une paire de *pinces de brucelle*, indispensable pour la manipulation des pierres pour éviter de laisser des traces de doigts, elle remonte au premier étage, à l'atelier. Jamais ne lui serait venue à l'esprit de fermer la porte, les passages autour de ces fermes isolées étant si rares! Et puis, l'aller-retour n'est l'affaire que de quelques secondes. À son retour, pourtant, c'est la stupéfaction. Le comptage est fait plusieurs fois, de plus en plus nerveusement on l'imagine, et il faut bien se rendre à l'évidence, il manque bel et bien une pierre. Comment savoir, et comment accuser telle ou telle personne?

Dans les jours qui suivent, dans la maison d'à côté, on s'apprête à fêter la première communion d'une jeune fille. Voisins et amis sont conviés afin de partager un bon moment. Pour l'occasion, une cuisinière est spécialement retenue, et le coq de la basse-cour tout désigné pour honorer le festin. La fermière effectue donc le nécessaire, tue, déplume puis vide le malheureux sacrifié. Le gésier est délicatement enlevé, car à la campagne il fait partie des mets les plus prisés. Il faut ôter tous les petits graviers que le gourmand a ingurgités, mélange de cailloux, de grains, et quoi d'autre encore. L'un d'entre eux brille de manière tout à fait inhabituelle, impossible de ne pas le remarquer, et pour cause! La fermière n'en croit pas ses yeux. Une émeraude!

Dans ces fermes isolées, la volaille jouit d'une entière liberté, et gambade tranquillement tout autour de la ferme, sans se soucier d 'empiéter sur le territoire de quiconque. Profitant de la porte voisine restée ouverte et de l'absence de notre lapidaire, le coq, pour qui rien n'est finalement trop bon, d'un saut sur la table se rendit le plus riche et le plus célèbre gallinacé de la planète.

(Volontairement, les noms de certains protagonistes ont été changés).



même nature. C'est encore lui qui le premier introduit un sujet, en or ou en argent, entre deux plaques de strass en fusion. La pierre ainsi constituée laisse parfaitement voir le sujet métallique après polissage. C'est ainsi qu'en 1897 à l'exposition de Lucerne en Suisse, une de ses créations, la *Lucentia* — pierre rouge avec incrustation de la croix fédérale en argent — connaît un vif succès. Ces inventions font l'objet de brevets déposés au Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphe, le 15 septembre 1897.

Suite à ces nombreux succès, en particulier la *lucentia*, mais aussi d'autres pierres de motifs différents, il est sollicité par une entreprise suisse, dont l'objectif est de s'associer avec lui afin d'exploiter ensemble ces créations. Il en résultera une convention avec Monsieur Édouard Junod, fabricant de joaillerie à Lucens, valable pour une période de huit ans.

Les finetiers

Tout près de là, on trouve encore une suite de fermes isolées et dispersées face à la chaîne des Monts du Jura dont elles sont séparées par la vallée de la Valserine. C'est là, à Bellecombe, que Luc Duraffourg ne tarde pas à se distinguer, et on peut penser que la manière de vivre dans ces lieux calmes y est pour quelque chose.

À cette période, comme nous le rappelle Armand Blanc — lapidaire et personnalité du pays —, on ne compte pas moins de cinq commerçants lapidaires aux Moussières, qui embauchent des ouvriers sédentaires des plus qualifiés, mais aussi beaucoup de familles de cultivateurs, disponibles à partir de la Toussaint et pendant la longue période hivernale jusqu'au printemps. Certains cultivateurs, plus habiles et plus enclins à se spécialiser, continuent pendant la belle saison. Ils sont facilement remplacés à la ferme, les familles sont nombreuses et la main-d'œuvre ne manque pas.

Il se taille beaucoup de pierres fausses, du verre fondu pour le chaton ainsi que du strass simili car il y avait aussi les fondeurs de verre blanc ou coloré. On nommait les tailleurs de pierres précieuses telles que les saphirs, rubis, émeraudes, etc., les *finetiers*. Les villages du Haut Jura étaient alors beaucoup plus peuplés que maintenant, le métier de lapidaire contribuant à améliorer le mode de vie de nombreuses familles.



Luc Duraffour et son épouse au travail.

En bas, les Moussières

Tous les samedis après midi et les dimanches matin, une grande animation agite les villages. C'est le moment de la livraison du travail de la semaine aux marchands lapidaires. Il peut y avoir quatre ou cinq négociants par localité. Quelques-uns, sans doute les plus dynamiques, les plus entreprenants et les plus commerçants, se sont installés à leur compte, certains même ont créé un atelier à leur domicile et ils y emploient ouvriers et artisans. Le marchand lapidaire examine les pierres qui lui sont livrées, vérifie la qualité de la taille, fait quelques commentaires si besoin, et pèse ensuite chaque lot de pierres sur une petite balance extrêmement précise. Il utilise des lamelles de métal qui donnent le poids en carats, un, deux, voire cinq carats[24], ou un dixième de carat, un centième de carat, et ainsi de suite. Un carat correspond à deux dixièmes de gramme.

Le négociant peut ainsi remettre son gain à l'ouvrier, en même temps qu'un nouveau lot de pierres brutes à tailler. Beaucoup de lapidaires, pour marquer l'événement, ne manquent pas de faire une petite halte au café avant de rentrer chez eux. Armand Blanc, lapidaire aux Moussières, se souvient que dans ce petit village, pas moins de cinq cabarets *faisaient leurs affaires.*

La proserpine et la diamantine

Les lapidaires se livrent à divers essais, et l'un d'entre eux ne tarde pas à se distinguer : Samuel Grossiord, qui suit de grandes études à Paris, perfectionne sa méthode et obtient de merveilleux résultats. Par fusion, grâce à un travail compliqué, il réussit à allier diverses variétés de couleurs et à obtenir des pierres multicolores et des pierres noires de deuil. Il baptise sa création *la proserpine.* De nombreux brevets font état de cette fabrication et de la façon de la tailler. Entre 1883 et 1899 il dépose quinze à vingt brevets, répartis entre la France, les États-Unis, la Suisse, la Bulgarie et l'Autriche. Ces brevets concernent le perfectionnement de la taille des strass de couleur, comme le doublet, ou encore une nouvelle méthode de taille de pierre fausse appelée *diamantine,* saphir ou rubis selon les nuances.

La famille Grossiord est renommée tant à Paris qu'aux Moussières. À partir de 1867, Samuel et ses frères fondent un commerce de lapidaires et emploient bon nombre d'ouvriers du pays et des environs. Ils pratiquent le négoce de manière conséquente. Dans leur village, ils sont surnommés « les Parisiens », surnom toujours employé puisqu'il désigne, aujourd'hui encore, un lieu-dit constitué de trois maisons contiguës à proximité du village. Tony Grossiord, l'un de leurs descendants, y demeure toujours.

La *diamantine* que nous évoquions plus haut donnera, vers 1900, son nom à la fête locale qui a lieu le premier dimanche de juillet.

24. Le carat tire son nom de la graine du caroubier. Les Hindous l'utilisaient comme contrepoids dans leurs balances pour peser les diamants et les pierres précieuses. Ces graines présentaient l'avantage de ne pas subir de modification de poids liée à une atmosphère sèche ou humide. Un carat correspond à un cinquième de gramme.

UNITED STATES PATENT O

SAMUEL GROSSIORD, OF MOUSSIERES, FRANC

PROCESS OF OBTAINING ARTIFICIAL PRECIOUS

CONFÉDÉRATION SUISSE



BREVET DÉFINITIF N°



To all to whom these presents shall

Whereas Samuel Grossiord,

has presented to the Commissioner of Patents

for the grant of Letters Patent for an alleged new and us

Process Obtaining Artificial Precio

Ministère du Commerce.

Brevet d'Inventi

sans garantie du Gouvernement

Le Ministre du Commerce,

Grossiord

Arrête ce qui suit :

Article premier

Article deuxième



To all to whom these presents shall come:

Whereas

has presented to the Commissioner of Patents a petition praying for the grant of Letters Patent for an alleged new and useful improvement in

Imitation Precious Stones

a description of which invention is contained in the Specification of which a copy is hereunto annexed and made a part hereof, and ha complied with the various requirements of Law in such cases made and provided, and

Whereas upon due examination made the said Claimant adjudged to be justly entitled to a Patent under the Law.

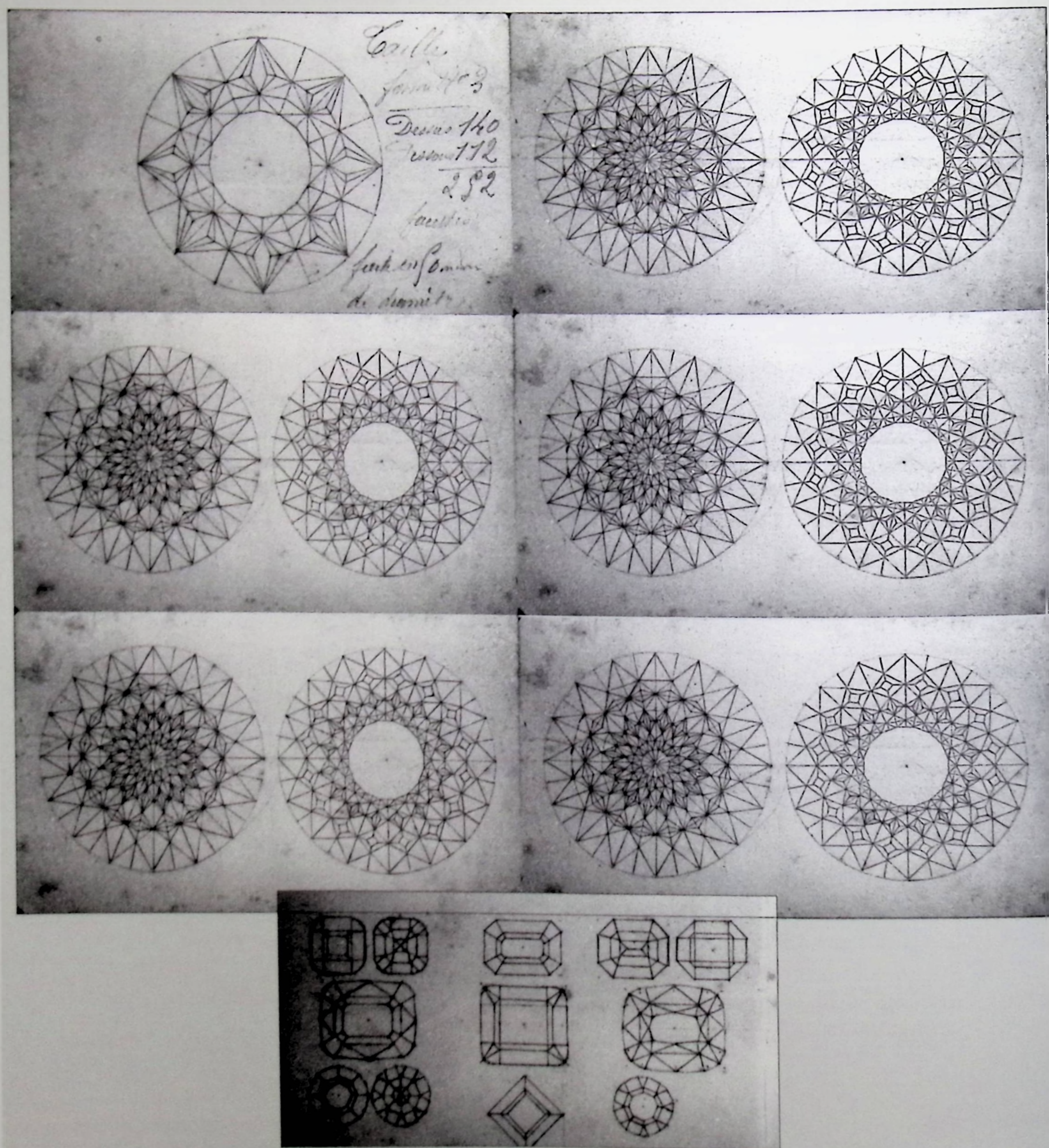
Now therefore these **Letters Patent** are to grant unto the said heirs or assigns for the term of years from the day of one thousand eight hundred and eighty the exclusive right to make, use and vend the said invention throughout the United States and the Territories thereof.

In testimony whereof I have hereunto set my hand and caused the seal of the Patent Office to be affixed at the City of Washington this day of in the year of our Lord one thousand eight hundred and eighty and of the Independence of the United States of America the one hundred and eighth.

Countersigned. Secretary of the Interior.

Commissioner of Patents.

Quelques uns parmi la vingtaine de brevets internationaux déposés par Samuel Grossiord.


Taille
Dessus 140
112
252

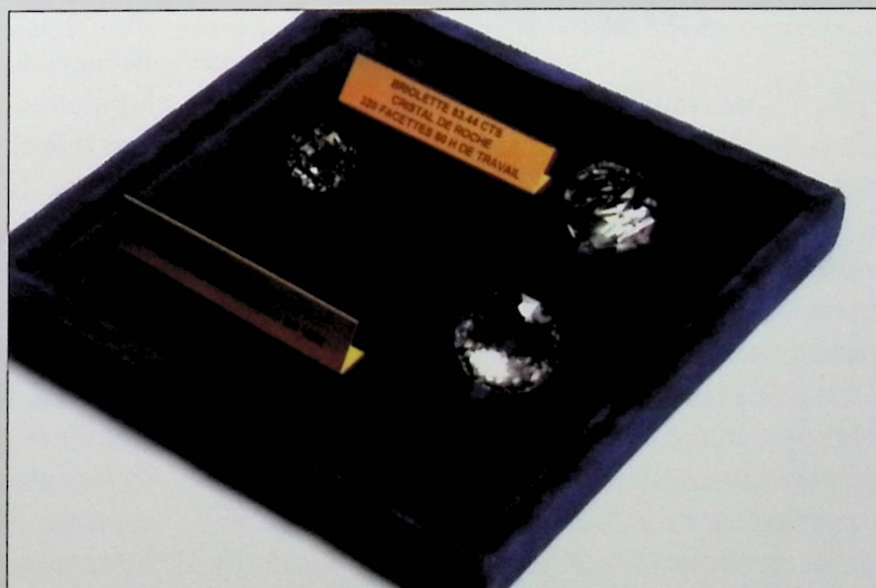
Léon Mermet-Grandfille fut un véritable artiste.

Avant de tailler une pierre de collection, il crée et dessine les formes géométriques désirées sur un plan.

Ensuite il les exécute à l'aide d'un matériel de fabrication locale : du grand art !

L'une de ses pierres comprenant 656 facettes fut exposée à San Francisco en 1902.

On peut toujours admirer ses travaux au *Musée de la Pipe et des Diamants* de Saint-Claude.





La Haute Molune

Alors que depuis le XVII[e] siècle les deux tiers de la population ont pratiqué, sur l'immense territoire de la commune de Septmoncel, la taille des rubis de montres puis celle des pierres à facette, dans les communes environnantes cette activité ne se développe que beaucoup plus lentement.

Le 25 avril 1831, Monsieur Emmanuel Rolandez, maire des Bouchoux, propose de partager son immense commune en deux : l'une garderait son nom initial et l'autre, à huit kilomètres de là, deviendrait *La Haute Molune*. Sa proposition est approuvée et il devient le premier maire de cette nouvelle commune. Henri Rolandez, un de ses proches, est l'un des rares lapidaires à y exercer — en 1860 on n'y recense que quatre lapidaires. Les autres villageois poursuivent la tradition locale : aller peigner le chanvre (voir p. 47).

Pendant soixante-quinze ans le nom de *Haute Molune* restera. Puis, sans doute à cause d'appellations prêtant à confusion — *Basses Molunes*, *Grandes Molunes*, *Les Molunes* — l'ensemble est rebaptisé *La Pesse* par décret en 1907.

Le futur village de La Pesse ne comptait encore, on l'a vu, que quatre lapidaires vers 1860. Pourtant, cela n'empêche pas certains de se distinguer.



L'école des Molunes aux environs de 1910. À cette époque, il n'y avait pas de transport scolaire, et les écoliers devaient parcourir à pied des distances de plus d'un kilomètre, été comme hiver. Ces longs parcours ont peut-être favorisé l'apparition d'un grand nombre de champions de ski, les Perrier, les Millet, etc. Et surtout, cette vie isolée et tranquille a donné d'excellents lapidaires !

Lucien Mermet-Grandfille ouvre un atelier à son domicile, au centre du village. Il s'intéresse aux activités économiques, sociales et politiques et devient maire de sa commune le 15 mai 1904. Il est réélu le 17 mai 1908. Soucieux du bien public, il favorise l'essor de l'industrie lapidaire de son village et emploie plusieurs ouvriers. C'est son fils Charles qui assure l'organisation de l'entreprise. Il prendra la relève de son père à la tête de la commune le 12 mai 1929, entamant une longue carrière de maire de quatre mandats.

Son oncle Léon (1868-1949) se révèle un véritable artiste et lui apporte des conseils éclairés. Avant de tailler une pierre de collection, il crée et dessine les formes géométriques désirées sur un plan. Ensuite il les exécute à l'aide d'un matériel de fabrication locale : du grand art ! L'une de ses pierres comprenant 656 facettes fut exposée à San Francisco en 1902. On peut toujours admirer ses travaux au *Musée de la Pipe et des Diamants* de Saint-Claude.

Une invention qu'ils portent, non sans une certaine fierté…





Comme nous avons pu le voir, les lapidaires ne sont pas uniquement des artistes, ce sont aussi des passionnés, sans cesse à la recherche de nouveautés dans la taille, mais aussi dans l'utilisation de ces pierres. Avant le XXe siècle, les hommes portaient toujours, sous leurs vestes ou leurs blouses, un gilet. À cette époque, la montre de gousset connaissait un vif succès. Elle était retenue par une chaîne qui partait d'une boutonnière du gilet et rejoignait la montre par un fermoir, dans une petite poche du gilet. Les lapidaires avaient eu l'idée de mettre en pendentif le long de cette chaîne, une pierre fine bien visible sur le gilet. Et c'est non sans une grande fierté qu'ils arboraient cette pierre qu'ils avaient eux-mêmes taillée naturellement. Elle portait le nom de *cachet*, était taillée avec trois tables pourvues de facettes sur les angles, qui mettaient bien en valeur les pierres. Avec l'apparition des montres bracelets, cette tradition a disparu.

Un autre pionnier s'y fait remarquer dans la création d'outillage pour les lapidaires. Il s'agit de Léandre Vuillermoz, né le 10 décembre 1853. Il mit au point un bâton mécanique que deux de ses fils, Georges et Marc, ont perfectionné par la suite. Léandre Vuillermoz a quatre fils, l'un d'eux Fernand est le père de notre cher chanoine André Vuillermoz. Chacun a sa spécialité : Fernand et Georges construisent un petit bâtiment contigu à la ferme de la famille et y montent un atelier où ils réussissent avec la fabrication en série d'outillage pour lapidaire. L'aîné Léon tient une ferme à l'Embouteilleux ; lorsque les travaux des champs lui laissent quelques loisirs, il fabrique les fameux bâtons de lapidaire ; à cette période, leurs créations sont les outillages les plus précis et les plus réputés qui existent.

Deux grands destins

La Grande Fabrique

Tout au long de son histoire, en fonction des modes du moment ou des crises économiques, le lapidaire a subi de graves crises. Durant la période révolutionnaire, cette profession fut pratiquement anéantie, et elle aurait sombré dans la tourmente si elle n'avait eu d'ardents défenseurs qui allèrent se fixer à Paris.

Les premiers s'y rendirent en diligence avec de la marchandise à écouler. Par mesure de sécurité, d'autres partaient en groupe, à pied. Certains s'installèrent sur place, à l'instar des frères David-Missillier, originaires de Lajoux[1]. Cette famille, d'origine modeste habitait une petite ferme située au lieudit *La Baumette*[2], sur la route des *Forêts Monts*[3]. Pourtant c'est grâce à elle que la commune connaîtra son plus important développement.

De Claude-Joseph David-Missillier et de Jeanne-Marie-Françoise Benoit-Gonin naquirent sept enfants, quatre garçons et trois filles.

En 1820, l'un des fils, Jean-Pierre (né en 1782), bientôt suivi par son frère Claude-Marie David (né en 1800), commence à faire tailler des rubis et des émeraudes.

En 1828, Claude-Marie fait l'acquisition d'une maison à trois corps de bâtiment entourée d'environ trente-six ares de terrain. Sur l'acte de vente, sa profession est précisée : marchand lapidaire, mécanicien. Il est marié à Hélène Bavoux[4], originaire des Molunes, dont les frères sont négociants lapidaires à Paris et aux Molunes. La maison a dû subir des travaux, on peut encore en lire

1. Autrefois La Joue, puis La Joux et enfin Lajoux, ce village attaché à l'immense territoire de Septmoncel le 21 octobre 1839.
2. Hameau de La Joue en haut devenue plus tard La Joue dessus.
3. Route qui monte vers les pâturages.
4. Selon Burdet (p. 43) les deux frères d'Hélène Bavoux étaient négociants lapidaires à Paris et aux Molunes. Mais d'après M. Raymond Pernier, dont l'épouse était descendante de la famille David-Misillier, Pierre-Joseph Bavoux, le père, s'était marié deux fois. Deux de ses fils furent médecin, d'abord à Lajoux puis à Saint-Claude, tous deux jouissant dans la région d'une certaine notoriété. L'un dénommé le grand Bavoux et l'autre le petit Bavoux, à cause de sa petite taille. Ce dernier, nommé Hippolyte-Napoléon Bavoux, né aux Molunes le 7 avril 1817, fut maire de Saint-Claude d'Août 1875 à avril 1878, puis député du Jura de 1881 à 1885, en remplacement d'Étienne Lamy qui fut un des 363 qui votèrent la République. Retiré à Lyon, il y décède le 31 décembre 18.





Une petite ferme au lieu-dit La Baumette, sur la route des Forêts Monts. C'est là que naquit Claude-Marie David.
On peut encore en lire, entre deux fenêtres de la façade ouest, la date 1829.

la date, entre deux fenêtres de la façade ouest, gravée dans la pierre *David 1829*.

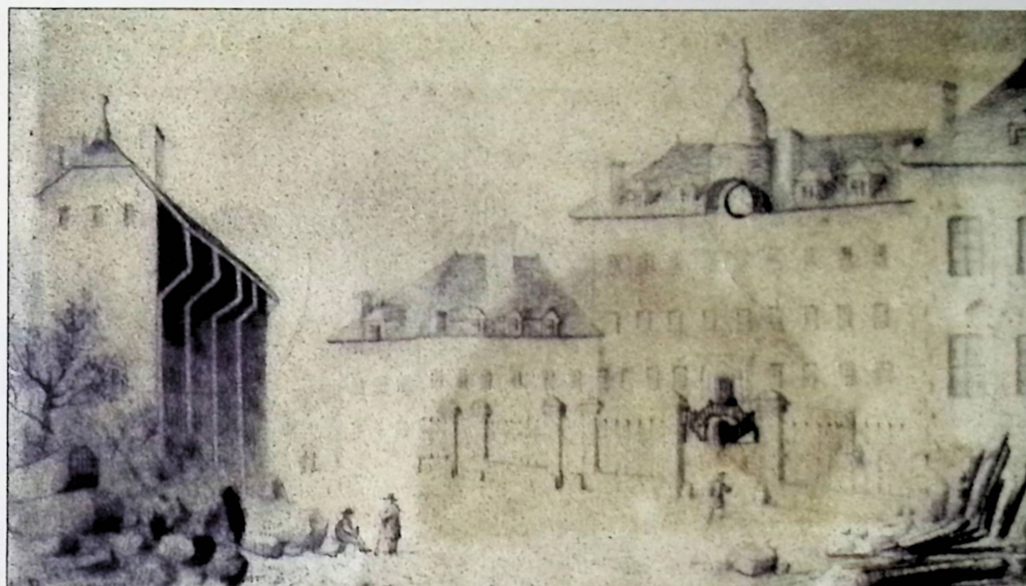
En 1828, Jean-Pierre et Claude-Marie fondent à Paris une maison importante d'où ils envoient des commandes aux ouvriers du Jura et expédient le travail fini dans toute la France ainsi qu'à l'étranger.

Intelligent, volontaire, dynamique et très entreprenant, Claude-Marie est sans doute plus ambitieux que son frère Jean-Pierre dont il préfère se séparer. Afin de marquer cette distinction, il prend alors le nom de Claude David Jeune, sans doute parce qu'il est le plus jeune. Il habite au 12 rue Jean-Jacques Rousseau puis un peu plus tard au 12 rue Lepelletier près de l'Opéra. Jean-Pierre demeure au 31 rue Bourg-l'Abbé.

Quant aux autres frères, Claude-Joseph (même prénom que son père) est horloger à Carouge, dans le canton de Genève, et Jean-Marie cultivateur à Lajoux où il reprend l'exploitation familiale.

En janvier, puis en mai 1840, Claude-Marie agrandit sa propriété en achetant à un dénommé Benoit-Gonin, un ensemble de terrains ainsi qu'une maison voisine de la sienne à Lajoux. Il confie à l'entreprise Dumont de Saint-Claude la construction d'un gros bâtiment de trois étages aux nombreuses fenêtres. La Grande Fabrique est née.

Les deux bâtiments d'origine constituent les ailes de la Grande Fabrique et sont appelés les deux *pavillons*. Celui de droite tient lieu de bureau et de logement du directeur. La disposition intérieure du second indique que si une partie est réservée aux écuries, une immense pièce éclairée par quatre fenêtres, dont trois donnant sur la route nationale, sert de pension aux ouvriers. Cette pension est évoquée dans une séance du conseil municipal du 10 février 1846. Une imposante clôture dotée de trois entrées reliait les deux pavillons en longeant la route principale. Derrière la Fabrique



Gravure représentant la Grande Fabrique.

une bonne étendue de terrain est aménagée en parc. On y plante des arbres, principalement des épicéas et quelques feuillus de diverses essences.

Claude-Marie propose la direction de son entreprise à son frère Claude-Joseph. Ce dernier accepte cette offre et vient s'installer à Lajoux. Au bout de quelques années, l'usine emploie entre deux cents et deux cent cinquante ouvriers.

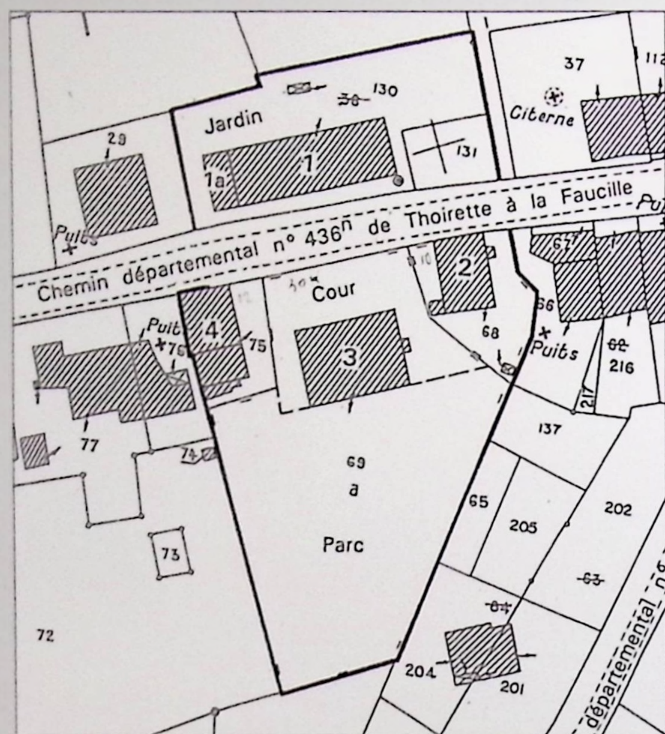
Le développement

Les nombreuses séances du Conseil Municipal de Lajoux nous apportent de précieux renseignements quant à l'importance de cette affaire, et soulignent les avantages sociaux accordés aux ouvriers. Un instituteur, mais aussi un médecin qui délivre des ordonnances gratuitement sont rattachés à la Grande Fabrique. Le procès-verbal du 10 février 1846 indique même que des ouvriers devenus estropiés à la suite d'une autre activité, et par conséquent contraints de rester dans l'inaction, ont pu trouver là des ressources contre la misère.

En 1848 il s'agrandit encore en achetant aux frères Forestier du domaine du *Content* le terrain situé en face de son usine, de l'autre côté de la route départementale. Sur ce terrain de soixante-trois mètres de long sur vingt-six mètres de large, il fait construire un long immeuble avec trois entrées principales qui servira de logement à ses ouvriers. L'ensemble est grandiose pour le lieu et surtout pour l'époque, mais reste malgré tout équilibré.

Claude-Marie travaille sur deux objectifs : les rubis de montre en contre pivot et la taille des pierres précieuses. Il occupe également des ouvriers à domicile dont quatre-vingt à cent pour le village de Lélex[5] (chiffre rapporté lors d'une séance du conseil municipal).

5. Lélex est un village éloigné de Lajoux. Il serait curieux de connaître le nombre de lapidaires travaillant à domicile dans les villages les plus proches (trois cents environ avec Lélex).



Un plan de géomètre qui permet de mieux comprendre l'évolution des lieux.
1 : la longue maison ;
2 : pavillon gauche ;
3: la Grande Fabrique qui deviendra l'*Hôtel de la Haute Montagne*
4 : pavillon de droite qui deviendra le *Café du Pavillon*

À cette époque, les villages du Haut Jura sont assez peuplés. Dans son ouvrage de 1854, Rousset indique les chiffres suivants :

Année 1846	Population
Lajoux	828 habitants
Lamoura	929 habitants
Septmoncel	1 362 habitants
Les Molunes	650 habitants

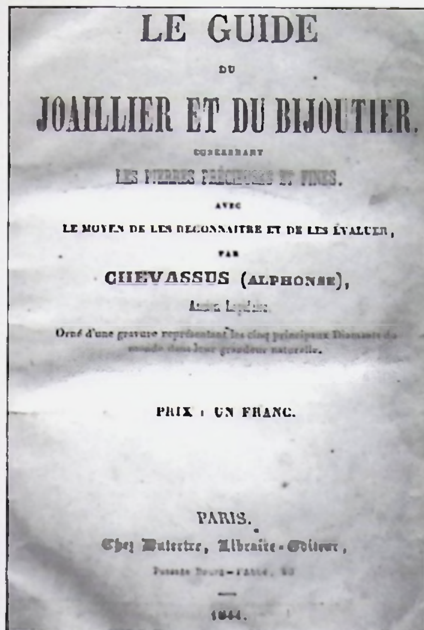
Notons que sur une population de 5 471 habitants la même année, Saint-Claude ne compte que deux lapidaires en pierres fausses. Peut-être étaient ils employeurs car Rousset en indique quatre-vingt. Dans les villages cités ci-dessus, les deux tiers des habitants étaient lapidaires.

Alphonse Chevassus, originaire de Lajoux, ancien lapidaire, négociant à Paris, auteur d'une publication en 1844, indique « qu'un établissement spécial et unique dans son genre vient d'être créé dans la commune de Lajoux. Deux cent cinquante ouvriers y travaillent en permanence à scier et tailler les pierres précieuses pour la joaillerie et l'horlogerie par des procédés nouveaux qui mériteraient l'attention des industriels ».

Les relations avec la Suisse se sont rétablies. Claude-Marie a-t-il concurrencé les entreprises suisses de taille de rubis de montre ? Toujours est-il qu'il travailla pour plus de trois cents établissements helvétiques d'horlogerie. La production annuelle suisse est d'environ neuf cent mille montres, pour lesquelles il faut prévoir six trous pour l'emplacement des rubis, ce qui fait cinq millions quatre cent mille pièces, chaque pièce représentant environ soixante-quinze centimes de l'époque.

Claude-Marie se spécialise également dans la pierre précieuse de qualité. Il n'hésite pas à se déplacer en personne, même très loin, pour traiter ses affaires. Selon ses petits enfants, sa diligence serait allée souvent jusqu'à Moscou, et même au-delà.

On le considère aussi comme le principal fournisseur de la toujours aussi célèbre Maison Boucheron de Paris. Ce voyage Lajoux-Paris ne peut s'effectuer d'une seule traite. Au retour il fait



LE GUIDE
DU
JOAILLIER ET DU BIJOUTIER,
[illegible]
LES PIERRES PRÉCIEUSES ET FINES.
AVEC
LE MOYEN DE LES RECONNAITRE ET DE LES ÉVALUER,
PAR
CHEVASSUS (ALPHONSE),
[illegible]
[illegible]

PRIX : UN FRANC.

PARIS.
Chez Dutertre, Libraire-Éditeur,
[illegible]

1844.



une dernière halte à Saint-Claude à l'Hôtel du Nord, chez Monsieur Marius Bavoux, avec qui il se lie d'amitié. Les chevaux ont besoin d'un repos pour se remettre de ce long voyage. Surtout que le lendemain, c'est la pénible ascension par Chaumont, Haut-Crêt, La Chaux-Berthod, Lamoura et Lajoux.

L'importance de l'activité de l'usine nécessite un approvisionnement en eau pour le travail des diverses pierres sur les meules. Claude-Marie avait étudié la possibilité de capter l'eau au lieudit *La Refate* dans la combe de la Simard, commune des Molunes, située à une altitude plus élevée que la Grande Fabrique. Celle-ci devait être amenée par une canalisation en bois sans doute analogue à celle qui conduisait l'eau salée de Salins à Arc-et-Senans à la même époque, mais elle ne fut pas réalisée.

Des problèmes de courrier

Les communes de Lajoux, Lamoura, Les Molunes sont desservies par l'unique bureau de distribution de Septmoncel et les courriers ont beaucoup de retard. Claude-Marie David, jamais à court d'idées, formule sa demande, comme le rapporte Monsieur Duhem, archiviste, dans son ouvrage sur Lamoura : « Au début de l'année 1846, un certain Sieur David, important industriel de Lajoux, et qui avait sans doute de gros appuis auprès de l'administration, fit proposer le transfert du bureau de distribution de Septmoncel à Lajoux, il demandait aussi la création d'un entrepôt sur La Faucille pour le courrier provenant de Paris par la malle Paris-Genève ».

L'affaire fit l'objet de débats en conseil municipal, trois procès-verbaux en faisant état : celui du 10 février 1846, puis ceux des 4 août 1847 et 17 février 1849.



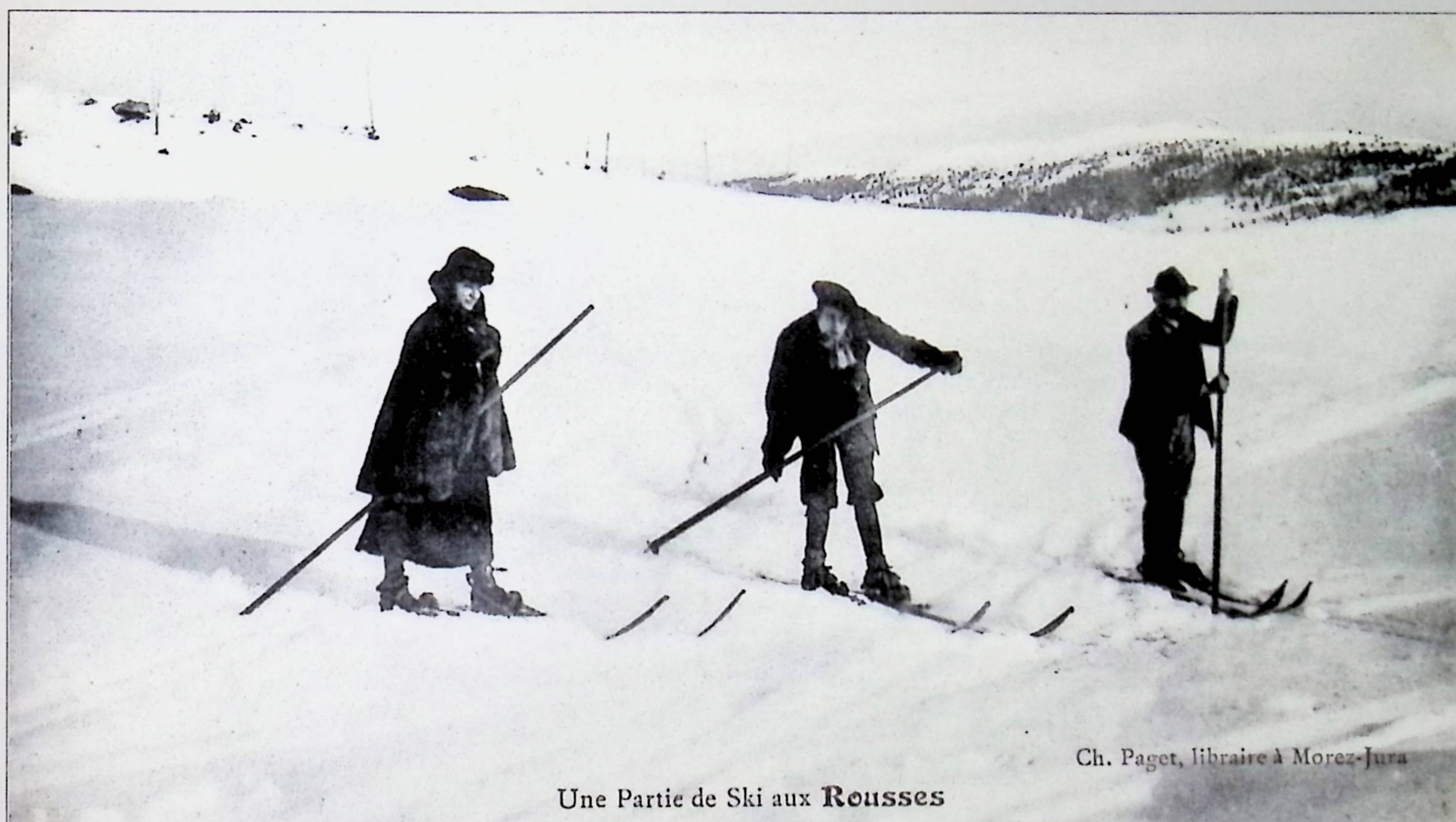
Les voies principales sont ouvertes avec des chevaux tirant une charrue de bois.

Une véritable polémique s'instaure sur le sujet, avec les communes concernées. Et G. Duhem d'ajouter : « Le conseil de Lamoura donna un avis défavorable faisant remarquer que le courrier de Paris, si on le voulait bien, pourrait être acheminé plus directement et plus rapidement jusqu'à Septmoncel si on utilisait la route la plus courte et la moins enneigée par Saint Laurent et Saint-Claude, et que d'autre part la présence du bureau de Septmoncel assurait mieux les relations avec Lyon et Bordeaux ; et qu'enfin, Septmoncel étant un centre important avec brigade de gendarmerie, perception, étude de notaire, attirait fréquemment les habitants de toute la région et ne pouvait donc se passer de bureau. Ce à quoi le conseil municipal de Lajoux rétorque : « Il résulte de renseignements émanés de personnes dignes de foi, que le bureau de Septmoncel n'aurait rapporté que deux milles francs par an. À Lajoux, le produit pourrait doubler prochainement avec garantie de trois mille francs pour la première année ».

Malgré toutes les démarches déployées, Claude-Marie n'obtient pas satisfaction. Peut-être y avait-il une rivalité, mêlée de jalousie de la part des marchands lapidaires assez nombreux à ce moment-là sur le secteur du Haut Jura, vis-à-vis de Claude-Marie. L'affaire en reste là.

Claude-Marie a amassé une assez grosse fortune. Lors d'une vente aux enchères à Gex, le 9 octobre 1848, il fait l'acquisition du Château de Voltaire à Ferney où il viendra assez souvent, dit-on, passer les vacances d'été.

On imagine difficilement aujourd'hui l'importance d'un établissement tel que la Grande Fabrique à cette altitude et à une époque où l'automobile n'existe pas encore. Il faudra attendre l'année 1905 pour qu'apparaisse le déplacement à ski. À cette époque les voies principales sont ouvertes avec les



Il faudra attendre l'année 1905 pour qu'apparaisse le déplacement à ski.

chevaux tirant une charrue de bois[6]. Cette commune et les communes voisines étaient pourtant beaucoup plus peuplées que de nos jours. Le recensement de 1851 indique plus de huit cents habitants.

Fier de sa réussite et pour la célébrer, Claude-Marie décide d'offrir aux habitants de Lajoux et des alentours une grande fête nocturne. Bien au courant des nouveautés parisiennes, il apporte de la capitale le nécessaire pour un spectacle auquel ils ne sont pas habitués. Des lanternes à acétylène, marquées de l'initiale « D »[7] sont disposées devant la Grande Fabrique, probablement accrochées à cette importante clôture marquant l'entrée de la cour. Et, chose alors totalement inconnue, un feu d'artifice ravit l'assistance. Maurice Benoit-Gonin, notaire honoraire de Septmoncel, se souvient des récits enflammés des membres de sa famille, qui, alors jeunes enfants, avaient assisté à cette soirée. L'annonce de ce spectacle avait en effet attiré les habitants de nombre de communes avoisinantes.

6. Chasse-neige primitif constitué d'un triangle, plus ou moins ouvert, en bois.

7. « D » comme David.



Lajoux. On aperçoit *La Grande Fabrique* au centre du village, avec les arbres du parc en arrière-plan.

Une fermeture tragique pour la commune

Vers 1860, Claude-Joseph, directeur de l'établissement, doit interrompre ses activités. Il a soixante-dix ans et connaît des problèmes de santé. Il meurt à Lajoux en 1861 et sa succession est difficile.

Claude-Joseph a eu quatre enfants d'un premier mariage et quatre d'un second. De son côté Claude-Marie a une fille, Hortense, mariée au célèbre sculpteur Lambert qui travaille à Paris et à Ferney, où il laissera de nombreux chefs-d'œuvre, témoins de son talent.

Quels problèmes insurmontables posent cette succession ? Toujours est-il que Claude-Marie prend la décision de fermer l'établissement. Choix catastrophique pour ce village et même pour l'ensemble du Haut Jura. En consultant la situation du revenu communal de Lajoux, on peut remarquer une hausse de plus de 93 francs en 1842 et, après la fermeture, en 1870, une baisse à moins de 48 francs.

Cette fermeture reste très énigmatique : jamais on ne retrouva la moindre trace du matériel, notamment des tours destinés à percer les pierres. On peut supposer que le fonds, l'outillage et la clientèle, ont été cédés à l'amiable à l'une de ses relations industrielles, parmi sa clientèle suisse.

L'immeuble sera ensuite occupé par la douane.

Il abritera même la résidence du capitaine, car Lajoux est à ce moment-là en deuxième zone de protection douanière.

Le Café du Pavillon

Claude-Marie et son épouse décident de s'installer à Ferney-Voltaire, où ils resteront jusqu'à leur dernier jour. Madame Marie-Hélène David, décède le 10 août 1871 et son mari le 30 septembre 1878. Leur fille Hortense et son mari conservent la propriété. Émile Lambert y avait déjà installé son atelier du vivant de son beau-père, en 1876, et il était très attaché à ces lieux. Le couple décide de vendre les bâtiments de Lajoux. L'aile droite est vendue à Honoré Benoit-Gonin par un acte notarié du 26 septembre 1884.

Monsieur Marius Bavoux, grand ami de la famille, propriétaire de l'Hôtel du Nord à Saint-Claude où Claude-Marie faisait halte en rentrant de Paris, est mandaté pour représenter les époux Lambert à cette vente. C'est lui qui devient propriétaire de la *Grande Fabrique*, du Pavillon (n° 4 sur le plan page 76), ainsi que des deux tiers de la longue maison, les vendeurs se réservant la partie restante, comme l'indique l'acte notarié du 28 octobre 1892. Mais finalement, le 23 avril 1898, il accède à l'ensemble.

Marius Bavoux revend l'immeuble (n° 4) qui deviendra le *Café du Pavillon* et qui sera exploité pendant plusieurs années par Monsieur Ernest Benoit-Gonin.

Au décès de son épouse en 1902, en présence de sa fille Angèle et de son gendre Xavier Benoît[8], il en fait faire l'inventaire notarié.



Les douaniers de Lajoux.

Il décède lui-même le 13 mai 1916. Déjà, le 29 juillet 1915, le fils Benoît[9] avait succombé dans les durs combats d'Alsace, à l'âge de vingt-cinq ans.

À la suite de tous ces événements, Xavier et Angèle Benoît décident de s'installer à Lajoux. Angèle Benoît, qui avait passé toute sa jeunesse dans l'hôtellerie, déciside de créer un hôtel dans cet important immeuble (n° 3) devenu libre, le personnel de la douane ayant considérablement diminué. Et c'est en mai 1922 que naît cet hôtel. Angèle Benoît s'est prise d'affection pour

8. Angèle Bavoux et Xavier Benoît se sont mariés le 11 juin 1888.

9. Né le 17 décembre 1890.

Gabrielle Bourgeois, la fiancée de leur fils disparu, qui connaît quelques difficultés avec sa propre famille. Elle l'invite à venir s'installer avec eux, et décide même de l'adopter. L'acte est officialisé le 23 juillet 1925.

Le courage et le dynamisme d'Angèle Benoît font que, malgré le décès de son mari, Xavier, le 7 octobre 1923, elle réussit à développer le tourisme de manière extraordinaire. Ses talents culinaires lui assurent une renommée qui ne cesse de croître.

Quelques années plus tard, Victor Anselmetti, lapidaire, victime de la crise de 1929, est à la recherche de travail. Il devient employé à l'*Hôtel de la Haute Montagne*. Victor et Gabrielle contribuent au bon fonctionnement de l'établissement et rassurent Madame Benoît qui prévoit de manière vigilante la succession de son entreprise. Le 19 avril 1934, ils se marient. De cette union naît Marie-Angèle. Madame Benoît tient toujours son poste, mais meurt subitement la veille de Noël 1937, tandis que l'hôtel affiche « complet ».

C'est donc au tour des époux Anselmetti d'assurer la relève, mais les bruits de guerre dès 1938, puis les événements de 1939-1945 ont bien évidemment des répercussions néfastes sur leur activité. Victor reprend provisoirement son activité de lapidaire.

Après la guerre, la reprise est difficile.

Marie-Angèle épouse Jean Mermet, grand champion de ski originaire de La Pesse, au palmarès impressionnant. Et aujourd'hui, par héritage, c'est toujours la famille Mermet qui perpétue la tradition familiale de l'hôtellerie.

Le Grand'mile

Émile Dalloz est né le 29 juillet 1861 dans la ferme du Flumen, située sous la Roche Percée, un site particulièrement sauvage et retiré. Qui aurait pu prédire l'avenir de cet illustre personnage ?

Dans le bulletin annuel n° 11 des *Amis du Vieux Saint-Claude*, 1988, René Chambard, ancien mécanicien des établissements Émile Dalloz, nous en fait un récit surprenant. Nous y avons largement puisé.

Jeune enfant, comme bien d'autres garçons de son âge, il s'occupe des travaux de la ferme et livre du bois de chauffage et des fagots aux habitants de Saint-Claude. L'école primaire en est à ses débuts, Saint-Claude n'est desservie que par une voiture à cheval, Le Courrier. L'enfant est déjà doté d'une volonté tenace pour se sortir de ce milieu quasi misérable dans lequel il grandit.

En 1877, il a seize ans, et décide de devenir lapidaire. Cette année-là, Monsieur Goudard décide de créer un atelier de diamantaire à *La Patinerie*[10]. Il profite d'une importante source qui descend de la montagne pour faire tourner une roue à aube qui entraîne, à l'intérieur de l'usine, un long arbre de transmission. C'est chez lui que le jeune Émile débute son apprentissage avant d'être embauché dans un autre atelier, au Martinet. Apprenant par la suite qu'un atelier de diamantaires fonctionne à l'aide d'une machine à vapeur, il part pour Lamoura.

Curieux de nature, sans cesse animé par le désir de s'améliorer et de s'élever, il découvre, d'un atelier à l'autre, les différentes phases du métier. Ses progrès sont rapides, et bientôt la recette de la cristallisation de cette pierre dure et complexe[11] n'a plus aucun secret pour lui. Sa grande taille et son habileté lui valent le surnom de *Grand'Mile*, surnom qui lui restera toute sa vie.

Très vite, il est considéré comme l'un des meilleurs ouvriers diamantaires de Saint-Claude.

En 1881, il décide de se mettre à son compte. Pour cela, il lui faut acheter une *place*, c'est-à-dire du matériel : meule, banc et outillage nécessaire,

10.Ancien nom de l'actuel hameau de Montbrillant.

11. Le diamant.



L'atelier diamantaire de *La Patinerie* (aujourd'hui Montbrillant) créé par Goudard en 1877.

et louer un emplacement près d'une fenêtre, si possible bien exposé pour avoir la luminosité idéale, en principe, la lumière du nord. Il taille des pierres confiées par un négociant.

Il n'hésite pas à livrer ses connaissances, il rédige même un petit livre vert qui devient très vite le bréviaire de la profession.

À vingt ans, sa réputation est déjà immense. Il fait la connaissance d'une riche héritière, Anaïs Barbe, dont la dot fait encore parler d'elle aujourd'hui… Cette union lui permet d'ouvrir deux ateliers à Saint-Claude en 1885, l'un aux Arrivoirs, l'autre rue Christin. Le voici donc patron diamantaire, et par la force des choses, il se livre au négoce du diamant. Pour cela il entre en relation avec des acheteurs de pierres naturelles fines et précieuses, mais aussi de pierres fausses. Très vite il devient aussi un très grand commerçant.

Une évolution décisive : la taillerie mécanique

À cette époque, les petits artisans ingénieux de la montagne jurassienne commencent à tailler avec des *étuis* à plusieurs pierres. Après le *bâton*



Marcassite.

Ferme du *Flumen* au-dessous de la *Roche percée*.

mécanique à deux pierres utilisé aux environs de 1885, c'est Aristide Grospiron qui crée un système à cinq pierres, sans se préoccuper de le faire breveter. Peut-être envisageait-il de perfectionner la technique de son invention. C'est un autre lapidaire, Édouard Pernier, de Gex, qui fait breveter un dispositif à cinq pierres. Le principe en est très astucieux, mais l'utilisation habituelle de meules plates n'est pas idéale pour suivre les phases de travail. Une création en amène une autre : l'emploi de meules cylindriques permet encore plus de rendement. Plusieurs ateliers de taille mécanique s'installent dans la région : Aristide Grospiron dans la taille de marcassite et les Établissements Joly un peu plus tard à l'Essard. Cette pierre naturelle est de la pyrite appelée à tort marcassite dans le commerce. La véritable marcassite des minéralogistes ne peut être employée en joaillerie car elle se désagrège à l'air. La pyrite (sulfure de fer) est une roche compacte, alors que la marcassite est friable et altérable. Cette pierre opaque d'un gris métallisé se taille en rose, avec seulement huit faces sur le dessus.

D'autres ateliers se mettront à tailler mécaniquement des chatons [12] en série.

12. Un chaton est une pierre qui imite le diamant, taillée en huit facettes au-dessus, huit facettes à la culasse et une table, en tout dix-sept facettes.



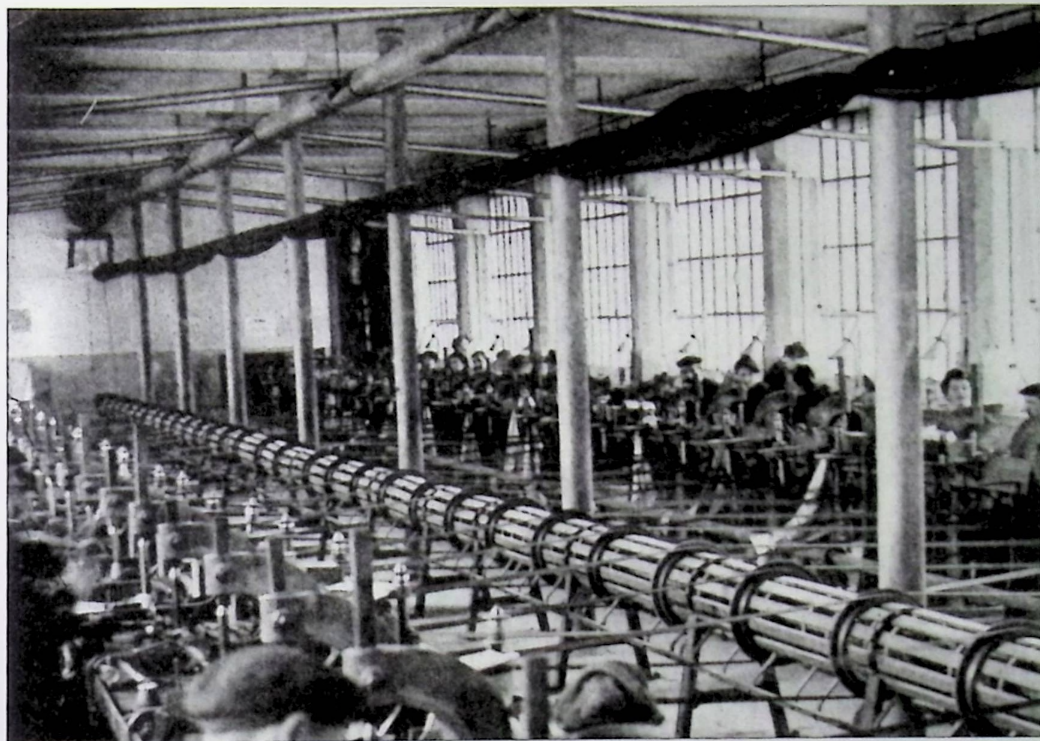
La Bohême et l'Autriche ont pris de l'avance, la concurrence est rude, les Jurassiens risquent fort de perdre ce marché. En 1898, Émile Dalloz, jamais à court d'idées géniales, apporte un perfectionnement en créant de nouveaux appareils dont la production est particulièrement importante. Pour cela, il contacte les meilleurs mécaniciens de la région. À ces deux ateliers de Saint-Claude, il ajoute ceux de Foncine-le-Haut et de Cinquétral. L'affaire devient très importante et possède trois branches d'activité : le diamant, la pierre fine, et une affaire en extension constante, la pierre fausse (le chaton).

Émile Dalloz mène ses affaires de manière efficace et rentable. Il apprend qu'une importante propriété de dix hectares, Sous le Pré, est à vendre aux enchères. Il en fait l'acquisition le 4 octobre 1898, ce qui lui permet de regrouper usines et bureaux. Rapidement, de nouveaux locaux sont construits. Ils sont réservés à la fabrication des chatons, qui le passionne d'autant plus qu'il veut rivaliser avec les productions tchécoslovaque et autrichienne où Watens est son plus redoutable concurrent.

En 1899, de nouvelles machines taillent des séries de vingt-quatre et trente-deux facettes, laissant loin derrière tout ce qui avait été entrepris jusque-là. L'atelier de mécanique est doté d'un outillage des plus performants : étau-limeur américain, tour Reine-Kier...

L'énergie électrique

Émile Dalloz fait installer une première génératrice d'électricité. On imagine la surprise des enfants des écoles découvrant les premières lampes électriques. Quelques années plus tard, la ville de Saint-Claude est alimentée en électricité. Son concessionnaire, l'*Union Électrique,* n'a ni la possibilité ni l'intention de desservir les villages du Haut Jura.





Ateliers de diamantaires de la fin XIXe, probablement assez semblables à ceux d'Émile Dalloz.

En 1902, plusieurs personnalités de Septmoncel, voyant tous les avantages que peut offrir l'électricité pour l'éclairage et la force motrice, demandent à utiliser la force hydraulique du Flumen. Or, Émile Dalloz était propriétaire des droits d'eau et du terrain du Flumen. Il aurait pu l'exploiter pour son propre compte, mais il perçoit le bien-fondé de la démarche de ses concitoyens et en 1903 est créée la Mutuelle Électrique du Haut Jura [13]. Il en devient le premier Directeur puis le Président de 1904 jusqu'à sa mort en 1941.

Septmoncel est électrifiée à son tour en 1904. Les villages de Moussières, de La Pesse et des Bouchoux le sont en janvier 1905 [14]. L'alimentation de Lamoura et de Lajoux est envisagée mais ces deux communes se sont reliées à l'Union Hydroélectrique de Mijoux qui venait d'équiper plus facilement une toute petite centrale aux Sept Fontaines, près de Lelex. Ce n'est que très tardivement que EDF prendra possession de tout ce secteur.

En 1911, les Établissements Dalloz obtiennent la Médaille d'Or à l'exposition de Turin [15]. Les mécaniciens de l'usine construisent, à cette époque, une automobile, de marque *Émile Dalloz*, avec enjoliveurs de roue en bronze marqués *Émile Dalloz* en rouge et bouchon de radiateur en forme de chaton.

En 1914, alors qu'ils viennent à nouveau de se distinguer à l'exposition de Lyon et à celle de San Francisco, la guerre éclate. La mobilisation générale nécessite le départ massif du personnel, il faut organiser le travail en conséquence. La guerre se prolonge, les blessés et les mutilés reviennent. Émile Dalloz organise des soupes populaires ouvertes à tous. Il crée un centre de rééducation pour les rapatriés mutilés afin de leur apprendre la taille du diamant, sous la direction d'un moniteur.

Cette période de guerre, qui dure plus de quatre ans, ne touche pas particulièrement les activités lapidaires et diamantaires. Par contre, beaucoup de Haut Jurassiens ne reviennent pas. En consultant les monuments aux morts, on peut constater l'ampleur de ces drames familiaux.

Communes	Nombre de disparus
Les Bouchoux	44
La Pesse	33
Les Moussières	27
Lajoux	21
Lamoura	30
Septmoncel	35
Les Molunes	19
Bellecombe	6

À la fin de la guerre, 250 diamantaires travaillent Sous-le-Pré. Avec le retour de la paix ce nombre augmente encore. Émile Dalloz devient le Président de la Chambre Syndicale des Patrons Diamantaires. C'était alors un personnage extrêmement important pour toute la région. Il verse [16] une somme considérable pour redresser le

13. Société à forme coopérative.
14. À l'exception des fermes et des maisons isolées qui n'obtiennent le courant électrique qu'après 1920.
15. Selon René Chambard.
16. *Idem*.



Diamanterie de Lamoura.

Franc[17], non en prêt, comme on pourrait le penser, mais en tant que don à fonds perdus !

Il est le créateur du *Cercle Démocratique* et de la *Société Immobilière*, à qui il fit acquérir la propriété du 45 de la rue du Pré à Saint-Claude, qui comprenait l'immeuble et le *Grand Café Américain*. Il fit construire, également à la *Société Immobilière*, le Théâtre des Variétés.

Malgré toutes ces actions civiques, le personnel se plaint et menace de faire grève. En réaction Émile Dalloz installe une nouvelle usine à Lons-le-Saunier, ce qui provoque un changement de climat, et après certaines concessions le calme revient.

Il ne saisit pas l'opportunité...

La découverte de la pierre synthétique issue du procédé Verneuil crée une véritable révolution dans le milieu international de la bijouterie. Ce procédé chimique permet d'obtenir des corindons de synthèse de même composition et de même structure que les gemmes naturelles, et ce, en quelques heures, alors que la nature le réalise dans des cycles cent fois millénaires. Ces pierres synthétiques n'ont pas de défaut, ne comportent pas d'inclusion, et contrairement aux cristaux naturels, leur teinte est régulière, ce qui fait que leur taille en est considérablement simplifiée.

Alors qu'il a toujours été à la pointe de la nouveauté, Émile Dalloz ne semble pas s'intéresser à ces pierres de synthèse !

17. En réponse à l'appel de Poincaré.

Ainsi, malgré l'extension de son activité à la fabrication de boutons de verre, il ne peut faire face aux nouveautés de ses concurrents tchécoslovaques et autrichiens. Alors qu'il employait 600 ouvriers en 1929, il n'en a plus que 50 en 1932. Il ne verra pas le tragique destin de son entreprise puisqu'il s'éteint le 30 décembre 1941.

Dans les décennies 1930 et 1950, ses successeurs tentent d'agrandir encore l'entreprise mais en 1963, c'est la disparition totale de la Sarl Émile Dalloz & Fils.

L'esprit du Haut Jura

Si certains lapidaires s'adonnent sans relâche à la recherche et à la création de nouvelles pierres d'imitation, d'autres vont concentrer leurs efforts sur l'amélioration du matériel et sur l'innovation. C'est l'époque où la lampe à huile est remplacée par la lampe à pétrole. L'ensemble des outils se modernisent. On utilise l'*évention* qui donne l'angle de taille, mais aussi l'*étui mécanique*, genre de *diviseur* qui permet d'exécuter les facettes, et enfin le *tableur* qui permet de disposer le *bâtonnet* perpendiculaire à la meule pour réaliser la face centrale : *la table*.



Cyrille Barbe à droite, avec son fils Paul à gauche.

À Lajoux le *Père Vuarin* avait repris l'outillage de la *Petite Fabrique de* Benoît-Jeannin à sa fermeture. Il n'utilisa pas ce matériel pour développer une entreprise lapidaire, mais pour mettre au point de nouvelles techniques. Il se déplaçait au domicile des lapidaires pour entretenir et améliorer leur matériel. De même, dans chaque village, des artisans menuisiers fabriquent des établis, des mécaniciens mettent au point l'outillage en fonction des besoins et des demandes des lapidaires.

Aux Molunes Cyrille Barbe[25] était réputé pour être *fin bricoleur*[26], ce qui lui valait d'être souvent sol-

25. Le grand-père de l'auteur de cet ouvrage.

26. À l'époque, on appelait couramment ces artisans des bricoleurs, mais le terme n'avait rien de péjoratif, au contraire, il signifiait que ces bricoleurs savaient tout faire !

Parmi ces artisans, il y avait de véritables artistes à qui l'on confiait de beaux bruts en pierres précieuses, et qui étaient bien rétribués. Ainsi, une famille de Lamoura put s'offrir une propriété en taillant de l'émeraude tout l'hiver. L'émeraude très fragile rend la taille particulièrement délicate, et donc bien rémunérée. À l'inverse, d'autres ouvriers à domicile n'avaient pas l'adresse nécessaire et ne se voyaient confier que de la *pacotille*, des chatons à huit faces dessus et dessous ou des roses (pierres plates du dessous et quelques faces sur le dessus). Ces derniers gagnaient beaucoup moins que les autres, la ferme était là pour subvenir à leurs besoins familiaux.

Les gens envoyaient leurs enfants en apprentissage chez de bons lapidaires, parmi leurs relations ou dans la famille, car les secrets ne se divulguaient pas facilement…

Dans toutes les maisons, on pouvait voir des établis de lapidaires, et ce, même si le mari avait une autre profession, facteur ou douanier par exemple. Les jours de fête, la famille et les amis, venus de loin, pouvaient admirer ce magnifique meuble, astiqué pour l'occasion, qui trônait au milieu de la pièce, et que l'on avait débarrassé de ses ustensiles habituels. L'admiration des hôtes gonflait le propriétaire d'orgueil et l'occasion était toute trouvée de parler du métier, des gestes, des pierres. Ensuite chacun s'en retournait, heureux, avec sa petite pierre en cadeau.

licité, aussi bien pour la mise en forme que pour la réparation de matériel. Son atelier était équipé d'un tour à bois et d'un tour à métaux. Un arbre de transmission permettait de faire fonctionner les tours à débruter le diamant destinés à ses fils Élie et Paul. Avant 1900, l'ensemble était activé par un moteur à pétrole. Il est l'inventeur d'une petite pompe à eau dont le système consiste à aspirer l'eau à la base et à la refouler sur la meule qui a besoin d'être constamment arrosée pendant l'ébauchage et la taille, ceci pour éviter un encrassement dû à l'usure de la pierre. Ces meules disposent obligatoirement d'un petit bac ou bassin en métal qui dépasse de quelques centimètres le diamètre de la meule, et est un peu plus haut. Il est aussi l'auteur d'un rouleau à *diamanter* ou à *ferrer* la *meule à tailler* ou la *meule à ébaucher*, qui remplace le marteau utilisé précédemment. Il s'agit d'une roulette en acier fixée au bout d'un manche en bois. La poudre de diamant, appelée aussi *Boart*, est disposée à l'aide d'un fin tamis sur la meule humectée d'huile ou de glycérine. Avec ce nouveau système, le diamant ne s'écrase pas, il s'incruste dans la meule en cuivre, car il est plus dur que le métal. Si la manière de frapper n'était pas régulière avec le marteau, ce dernier risquait fort de déformer le métal.

Un autre artisan, Clément Girard, de Longchaumois, a créé un *porte-pierre à barillet*, appareil assez imposant, en laiton et acier. Son prix élevé mais aussi le fait qu'il finissait par prendre du jeu, quand on utilisait les nouvelles poudres abrasives, ont fait qu'il n'a pas obtenu le succès espéré.

Les *étuis mécaniques*, *éventions* et *tableurs* perfectionnés inventés par Léandre Vuillermoz et Lucien Mermet-Grandfille à La Pesse étaient, à l'époque, considérés comme le meilleur outillage et le plus pratique.



Pierres scientifiques.

Facture pour des *pierres scientifiques* adressée à Madame Benoit-Gonin, l'épouse du *Félix au Maréchal.*

Pierres et Perles Fines et Fausses pour Bijouterie et Horlogerie
SPÉCIALITÉ DE PIERRES SCIENTIFIQUES
POUR LES PIERRES D'HORLOGERIE VENTE EXCLUSIVEMENT EN GROS

Golay-Buchel & Cie S.A.
Le Sentier (Suisse)

Le Sentier, le

Mme Benoît Gonin Bureau de tabac. Lamoura.

239. 80
26. 40.
En compte. 266 . 20

À Lamoura, en dehors de ses travaux de forge, *le Félix au Maréchal* exécutait des réparations et entretenait le matériel des lapidaires. Il coulait les meules d'étain dans un moule prévu à cet effet avant d'en enlever les bavures sur son tour. Lorsque l'électricité fit son apparition dans les principaux centres, Félix, tout à la fois bricoleur, forgeron et maréchal-ferrant, travaillait dans un atelier au rez-de-chaussée, là où toutes les machines étaient actionnées par un arbre de transmission. Par un système astucieux, il adapta une poulie sur un petit arbre de transmission entre deux poutres du plafond, qu'il faisait communiquer avec une courroie qui passait à l'étage du dessus, ce qui lui permettait de faire fonctionner un établi de lapidaire. Ainsi sa femme pouvait, elle aussi, se consacrer au travail des pierres !

Les pierres scientifiques

En 1891, Verneuil révolutionne le métier en mettant au point un procédé de synthèse des corindons, à la fois simple, rapide et relativement bon marché. Un investissement relativement peu élevé, des pierres taillées bien meilleur marché que les pierres naturelles, sont des arguments qui incitent de nombreux lapidaires à travailler ces *pierres scientifiques*, comme on les appelle à

Les risques du métier

De par leur position assise, le corps penché et immobile au-dessus de l'établi, après bien des années de travail, certains lapidaires ressentent des douleurs dans le dos. La vue est également soumise à rude épreuve, à cause des petites facettes et de l'éclat des pierres observées durant tout le travail. Le soir, l'éclairage à la lampe à huile était bien faible. En outre, Burdet parle de l'utilisation de roues ou de meules de plomb pouvant être à l'origine d'intoxication et de saturnisme.

En 1856, lors du conseil de révision, les conscrits de Septmoncel semblent bien chétifs, les traits pâles, la tournure gauche. Heureusement, les travaux d'été, la fenaison, la préparation des réserves de bois pour l'hiver, mais aussi la consommation de produits sains comme le lait, les fromages, permettent de réagir contre les risques de maladies professionnelles du lapidaire.

l'époque. *Ah, tu fais du scientifique?* est une expression que l'on entend souvent.

À la fin du XIXe siècle, l'activité lapidaire se développe autour des catégories suivantes :

– les pierres fausses (verre, strass) ;
– les Doublés puis plus tard les Doublets ;
– la pierre de synthèse (procédé Verneuil) ;
– les pierres naturelles.

Pendant bon nombre d'années, la profession se maintient à un niveau régulier et satisfaisant, sans connaître de crise. Les dates gravées sur les linteaux au-dessus des portes d'entrée des belles maisons témoignent de l'aisance de cette époque.

Quelques entreprises de pierres précieuses sont toujours présentes. Certaines firmes ont su se constituer un stock de marchandise brute qui ne s'est pas dévalorisé. L'habitude de travailler avec l'étui mécanique à une pierre est conservé. Les gemmes à l'état brut ont des formes et des grosseurs différentes. Le travail en série est exclu, il y aurait trop de perte de poids.

Les débuts des syndicats

Même si la situation économique est florissante pour la profession, un courant revendicatif a tendance à se développer chez les ouvriers. Le 29 août 1897, le Syndicat Professionnel rassemble au 15, Avenue de Belfort à Saint-Claude, une vingtaine de lapidaires. Monsieur Henri Pernier est porté à la présidence de la Chambre Syndicale des Ouvriers lapidaires du Jura. L'ordre du jour est le suivant :

– la création des statuts ;
– des suggestions concernant le métier, les négociants, etc.

Lors des débats du 1er octobre 1899, il est fait mention des lapidaires qui se déplacent depuis le département du Doubs, et plus précisément d'un établissement du village des Fourgs, près de Pontarlier. La plainte porte sur leur patron qui les traite de manière honteuse ! Une délégation se rendra à cet établissement.

Un autre groupement dépose des statuts en l'étude de Maître Burdet, notaire à Septmoncel,


C. G. T.

Syndicat des Ouvriers Lapidaires

(JURA - AIN - DOUBS)

Siège Social : SEPTMONCEL (Jura)

Convention Collective

de Travail

concernant

LA LAPIDAIRERIE

(Jura - Ain - Province)

SAINT-CLAUDE

Imprimerie de la Maison du Peuple

— 1938 —


AUX

ATELIERS COOPÉRATIFS

DES

LAPIDAIRES

JURA & AIN

COOPÉRATIVE SYNDICALE

STATUTS

déposés en l'étude

de Mr BURDET, notaire à Septmoncel (Jura)

le 5 décembre 1919

SAINT-CLAUDE

IMPRIMERIE DE LA MAISON DU PEUPLE

1920

le 5 décembre 1919, sous le nom de *Aux Ateliers Coopératifs des lapidaires Jura-Ain.*

Depuis longtemps des coopératives existaient déjà dans le Haut Jura, sous forme de *fruitières* pour les produits laitiers. L'originalité de ces nouvelles coopératives réside dans le fait que les bénéfices réalisés ne sont pas reversés aux membres, mais affectés à un fonds spécial de réserve destiné à financer des réalisations sociales.

L'Union des Négociants lapidaires du Haut Jura

L'*Union des Négociants lapidaires du Haut Jura* est formée à Septmoncel le 25 août 1921 sous la présidence de Monsieur Henri Chevassus de Lamoura. Elle a pour objet :

– l'achat en commun des bruts et matières premières nécessaires à l'industrie ;





Page de gauche :
Le phalanstère de la famille Mandrillon.
La maison a été construite en 1912.

Page de droite :
Durant la première guerre mondiale, à l'exception de Pompée resté comme soutien de famille, et d'Aristarque trop jeune pour être envoyé au front, tous les hommes sont à la guerre et les femmes font le jardin.

Avec le développement de l'industrie lapidaire les ouvriers décident de s'organiser. En 1890, une première tentative de travail coopératif a lieu. Vers 1905, après une prospérité passagère, la coopérative disparaît pour n'avoir pas su s'adapter assez vite aux nouvelles conditions de travail.

Vers 1911, au moment où la pierre scientifique fait son apparition et où le travail se développe, des ouvriers se voulant à l'avant-garde de la technologie et de la qualité du travail, relancent l'idée d'une coopérative. Mais c'est en 1919, avec le retour des démobilisés, qu'est créée la coopérative *Aux Ateliers coopératifs Lapidaires.*

Avec les Frères Mandrillon et les frères Gauthier la coopérative regroupe 80 ouvriers et fait un chiffre d'affaires d'un million de francs de l'époque. Ses statuts prévoyaient le reversement intégral des bénéfices à des caisses sociales. Ainsi

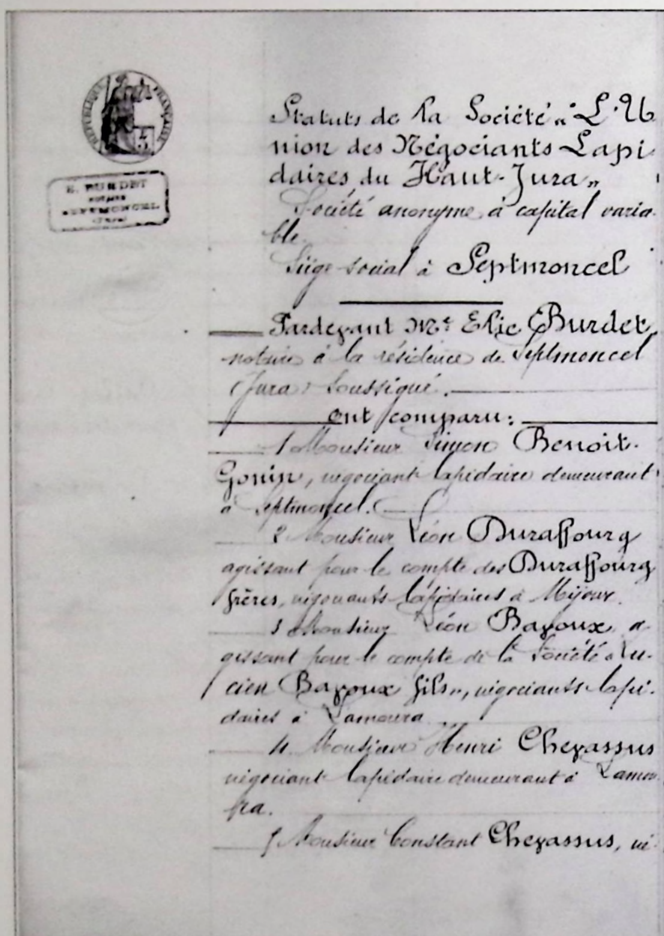


les ouvriers n'avaient que leur salaire mais dès qu'un problème survenait, les caisses entraient en action. Chômage, maladie, service militaire, naissance ou décès donnaient droit à un prélèvement sur les fonds sociaux et rien ne prenait la forme d'un secours ni d'une aumône.

Au sein de cette coopérative existait un curieux phalanstère familial. César Mandrillon, âgé de 72 ans, avait réuni dans un atelier ses 9 fils ainsi que leurs femmes, soit 18 personnes. La communauté comprenait 36 personnes et le salaire global était divisé entre tous, à part égale. Seules les femmes avaient un salaire fixe à l'heure.

Le Père, César, était un vieux militant syndicaliste. Il fut le premier candidat socialiste à Saint-Claude en 1896.

L'un de ses fils était fondé de pouvoir de la coopérative et un autre fut secrétaire du syndicat.



Statuts de la Société « L'Union des Négociants Lapidaires du Haut-Jura »
Société anonyme à capital variable
Siège social à Septmoncel

Pardevant Me Elie Burdet, notaire à la résidence de Septmoncel (Jura) soussigné.
ont comparu :
1 Monsieur Simon Benoit-Gonin, négociant lapidaire demeurant à Septmoncel.
2 Monsieur Léon Durafourg agissant pour le compte des Durafourg frères, négociants lapidaires à Mijoux.
3 Monsieur Léon Bayoux agissant pour le compte de la Société « Lucien Bayoux fils », négociants lapidaires à Lamoura.
4 Monsieur Henri Chezassus négociant lapidaire demeurant à Lamoura.
5 Monsieur Constant Chezassus, né-



CHAMBRE SYNDICALE
DES
NÉGOCIANTS LAPIDAIRES
DE
SAINT-CLAUDE & RÉGION

Siège Social :
SAINT-CLAUDE (Jura) - France

– chaque membre peut apporter une idée comme par exemple la proposition d'une bourse aux pierres les premier et troisième lundi de chaque mois à Septmoncel ;

– tous renseignements, conseils ou appuis pour la défense des intérêts de la profession, notamment les nombreuses correspondances échangées avec les députés du secteur et même le ministère des finances, concernant les taxes à l'exportation, suivant un article 72 de la loi du

COLLÈGE
DE
SAINT-CLAUDE
(JURA)
TÉLÉPHONE N° 83
CABINET DU PRINCIPAL

Saint-Claude, le 5 Juin 1928

Monsieur Henri Chevassus

Lapidaire à Lamoura(Jura)

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli le programme des Cours Professionnels(categories:diamantaires et lapidaires de la Ville de St-Claude.

Au cas ou des renseignements complementaires vous seraient necessaires, je me ferai le plaisir de vous les fournir.

Croyez, Monsieur, en mes sentiments les meilleurs et devoues.

Le Principal,

Cours professionnels,
catégories diamantaires et lapidaires,
au programme du Collège de Saint-Claude

COURS PROFESSIONNELS de ST-CLAUDE.

Programme des Cours(Categorie:Diamantaires-Lapidaires)

1° Mathematiques-Ih par semaine
Numeration-Operations-Fractions decimales et fractions periodiques-Divisibilité-Proportions-Regle de trois.
Lignes et angles-Triangles-Cas d'egalite-Parallelogramme-
Rectangle-carré-lozange-circonference-diametre-cordes-arcs
tangente-polygones reguliers-positions relatives de 2 cercles
mesure de la circonference-calcul des angles-
mesure des aires et des volumes-prisme-pyramide-cone-cylindre
sphere.

2° Physique et Chimie-Ih par semaine.
Le carbone-etat naturel-proprietes physiques-chimiques-
Carbone cristallisé-varietes-le diamant-origine-marche-gisement
action de l'oxygene et des acides sur le diamant.
Minerais cristallises-formes geometriques-proprietes et
caracteres des faces-clivage, clivage octaedrique.
Propagation de la lumiere en general-refraction-dispersion-
prisme-spectre de la lumiere blanche-application au diamant-
marche d'un rayon lumineux à travers un diamant-
Quelques diamants celebres.

3° Dessin6- Ih par semaine.
Dessin a main levé d'objets usuels. Croquis cote-Projections
Mise au net.
Dessin geometrique(geometrie plane).
Solides geo-metriques.
Decoration par les formes geometriques.
Combinaisons employdes dans la taille du diamant.
Representation des differents diamants tailles.

4° Demonstration [illegible].pratique.
L'outillage d'un diamantaire(meules en bronze, cuivre, fonte)
Entretien-rodage des meules-La soudure(proportion de plomb et d'etain)Danger de manipuler la soudure en fusion à proximite d'un lieu humide.
Notions de mecanique-plateau du diamantaire-vitesse moyenne
vitesse angulaire-frottement-adherence-
Manieres de placer un diamant pour la taille-
Complements-Forces motrices-Emploi de l'electricite6-

Les apprentis et apprenties subissent le Certificat d'aptitude professionnelle apres 3 ans de presence aux Cours.

25 juin 1921, qui s'étend au travail à façon, ce que ne peuvent admettre les lapidaires ;

– Une excellente résolution quant à la proposition émise, en accord avec la *Chambre Syndicale des Patrons diamantaires* et le Principal du Collège de Saint-Claude, au sujet de cours professionnels, catégories diamantaires et lapidaires au programme dans cet établissement (lettre du 5 juin 1928).



GRANDE TAILLERIE DE PIERRES POUR BIJOUTERIE

PIERRES FINES . DEMI-FINES

...PIERRES SCIENTIFIQUES

...mes et grandeurs

...BRAGE

...IS

COMMISSION-EXPORTATION

L. Masson & Fils & Cie

Successeurs de L. MASSON FRÈRES

LAPIDAIRES

PRÉMANON (JURA) FRANCE

Le 6 Juin 1929

Monsieur Pillot fils

Bonlieu

Monsieur,

Nous confirmons n/ dernière en réponse à v/ lettre & vous priant d'expé contre remboursement la faucheuse ainsi que le râteau à traîner.

Nous espérons donc que vous expédierez le tout sous peu.

Veuillez agréer Monsieur nos plus empressées salutations —

L. Masson

Dans cette lettre du 6 juin 1929 ce lapidaire commande, contre remboursement, une faucheuse et un *râteau à traîner*. On voit que lorsque l'activité lapidaire subissait un ralentissement c'était l'exploitation qui occupait nos artisans !

gagné sur le Diamant
en 8 mois
13 mille 553 frs.

9 avril 1922
V. de B. ... 700 fr

VILLE DE SAINT CLAUDE JURA
Syndicat DIAMANTAIRE

Nom et Prénoms : BARBE Paul
Profession : Débruteur
Adresse : à LAJOUX (Jura)
Né le 5 Juillet 1892



Les années 1920-1927 furent des années très prospères pour les ouvriers à domicile, qu'ils soient diamantaires ou lapidaires, comme nous le montrent les cahiers de compte de deux d'entre eux.

En haut Paul Barbe, père de l'auteur, et en bas Maxime Mathieu.

Pour se faire une idée des sommes comptabilisées on peut estimer que 1 franc de 1922 est égal à 0,878 Euros de 2000.

172

1923 Maxime Mathieu

			Report du folio 157	28345 65	26454
Xbre 30	34	Triangles Sap. Aust.	la pièce 2.50	85	
"	73	Rubis orient c. v. 6 3½ ct (brut 132)	à 9	571 50	
"	2 p.	Sap. Aust. ovales appairés 3½ ct	à 4	14	2000
" 31		Balance			562 15
				29016 15	29016 15

Obtient le titre de M O Fer Année 1924

le Krach

Après le krach

1929, le krach de Wall Street

MÊME SI quelques rares financiers avaient pu le pressentir, le krach de 1929 fut une immense surprise pour le monde entier. La bourse de Wall Street à New York se souviendra de ce jeudi 24 octobre 1929 comme du *jeudi noir*. Le jour même le soutien des banques limite à 2 % la chute des cours ; mais dans les jours qui suivent, elle se poursuit jusqu'à atteindre 30 %. Le 29 octobre, le krach se confirme avec une chute de 43 points à l'indice des valeurs boursières.

Le monde occidental entre dans la plus grave crise économique de son histoire. Les commerces et les entreprises sont à leur tour affectés et les problèmes se propagent dans l'activité jurassienne.

Répondre à la crise

À partir de 1930, dans la région de Saint-Claude, les industries sont très touchées.

Avant 1929, les exportations vers les États-Unis absorbaient plus des trois quarts de la production de cette région.

Selon André Millot-Vuillet, dans la *France Horlogère*, Alfred Dalloz[27] avait créé en 1916 un petit atelier pour la taille des pierres naturelles et synthétiques. Son entreprise comprenait déjà un nombre important d'employés lorsque Monsieur Fernand Dalloz, son frère, rentre de la guerre de 1914-1918. Il rejoint alors l'entreprise qui prend un caractère familial et devient une des plus importantes tailleries mondiales de pierres synthétiques. Alfred Dalloz n'hésite pas à se rendre aux États-Unis en plein krach de Wall

27. Pas de lien de parenté avec Émile Dalloz de Saint-Claude.



« Septmoncel 1929. Voici l'automobile du docteur de septmoncel qui à renverser par les lacets de septmoncel. (Probablement Romain Bavoux accompagné de Léon Julliard) »

Street, pour tenter d'obtenir des commandes de pierres.

Il ne peut cependant que constater l'ampleur du désastre et se pose quelques questions quant à l'orientation de la production pour l'avenir. L'idée mûrissait-elle en lui depuis longtemps déjà ? Nul ne le sait, mais il décide d'étendre son activité sur une nouvelle spécialité, la *glace saphir,* qu'il crée avec l'aide de mécaniciens entreprenants et ingénieux *les Arbez* et *les Poncet.* Fabriquer des verres de montre incassables et qui ne se rayent pas à partir de Corindon synthétique saphir blanc, il fallait y penser ! Le succès est immense et dès 1930, les premières *glaces saphir* pour montres sont livrées aux plus grandes marques suisses spécialisées dans les montres haut de gamme. Les montres pour dames avec *glace saphir* facettée sur le pourtour deviennent de merveilleux bijoux.

Le nom *glace saphir* est déposé au niveau national et international.

La montée du nazisme

Comme toutes les activités de luxe, le métier de lapidaire connaît des périodes florissantes. Il est cependant très sensible aux fluctuations économiques.

De plus, la concurrence est de plus en plus intense. En Allemagne le mark, particulièrement dévalué, est remplacé par le Reischsmark en 1924.

La région de Gablonz en Tchécoslovaquie, Jablonec, a pour principale activité la verrerie.

À Wattens, dans le Tyrol autrichien, Daniel Swarovski ouvre sa première usine en 1895 ; il est très vite à la pointe du progrès en imposant la taille des cristaux. Il diversifie ses activités : verres optiques pour jumelles, lunettes, verres polarisés.

Depuis 1933, le régime nazi développe les tailleries d'Idar-Oberstein, en instaurant des primes et des avantages à l'exportation. Pour parer à cette concurrence redoutable, des études visant à améliorer la production des pierres synthétiques s'avèrent nécessaires.

La taillerie de pierres fausses de la firme Émile Dalloz de Saint-Claude a bien du mal à faire face à la concurrence, en particulier celle de la Tchécoslovaquie et de l'Autriche, et se voit contrainte de licencier du personnel.

Les finetiers qui ont pu se constituer un stock non négligeable de pierres brutes lors de la période faste peuvent satisfaire le marché parisien.

Malheureusement, pour beaucoup d'ouvriers à domicile, le travail fait défaut. Les petits cultivateurs s'en sortent malgré tout en augmentant l'activité agricole. Les autres doivent se livrer à des petits boulots journaliers. Les communes facilitent les travaux d'entretien des routes. Certains vont arracher les racines de

TAILLERIE MÉCANIQUE
DE PIERRES FINES
SPÉCIALITÉ de CARRÉS VIFS & TRIANGLES
CALIBRAGE
AJUSTAGE SUR ŒUVRES

C. Grossiord
LAPIDAIRE
2, Rue ~~de la Préfecture~~ Edmond Chapuis
LONS-LE-SAUNIER, le 8 Xbre 1929
(JURA)

ci joint un timbre pour réponse

Monsieur Chevassus

Je vous adresse ci-joint une lettre de mon fils Georges pour lui délivrer le certificat qu'il demande et me l'adresser au plutôt possible.

Avec mes remerciements recevez Monsieur Chevassus mes sincères salutations.

Grossiord

Beaucoup de lapidaires Jurassiens s'établirent à Paris. Georges Grossiord, lapidaire à Lons-le-Saunier, partit s'installer à Rio de Janeiro.

GROSSIORD Georges

Boite postal 996 Le 19 / II / 1929
RIO DE JANEIRO

Monsieur CHEVASSUS
President de la Chambre Syndicale
a Septmoncel Jura

Quoique ne faisant plus parti de la chambre Syndica
je me permet de venir vous demander, de bien vouloir me faire parvenir un certificat attestant, que j'ai toujours exercé la profession de lapidaire et cela depuis vingt ans, que jétais établi negt. lapidaire ayant fait parti de la Chambre syndicale.

Avec mes remerciements anticipé, recevez Monsieur mes respectueuses salutations.

G. Grossiord

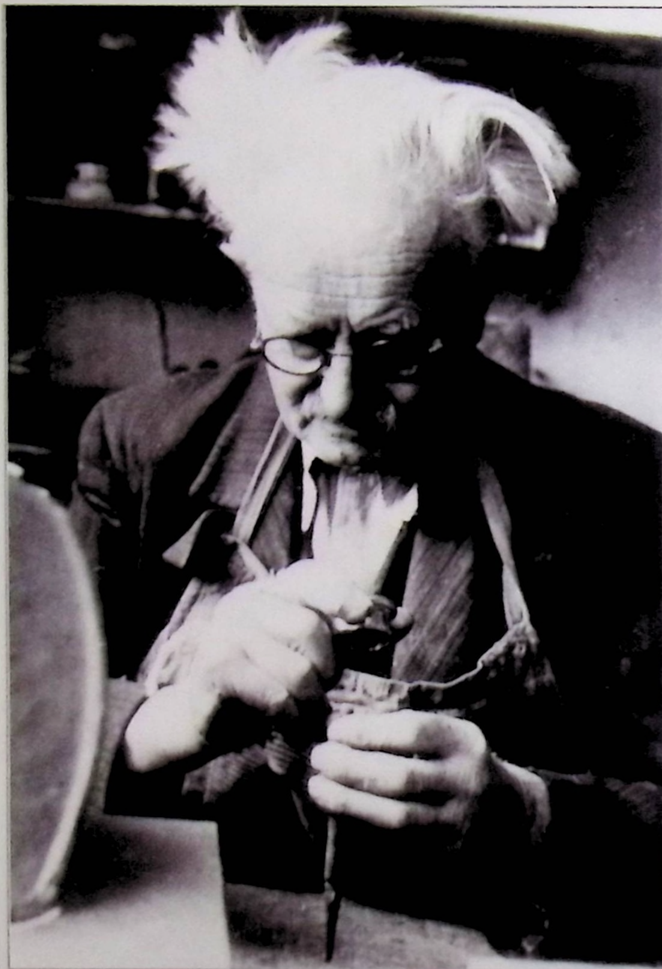
Certificat adressé le 10 décembre à Mr Grossiord à Lons-le-Saunier

gentiane pour la distillerie. Les coopératives Sanclaudiennes étendent leurs activités aux produits alimentaires et implantent des magasins en gérance dans les villages environnants. Les emplois ainsi créés sont confiés à d'anciens ouvriers lapidaires. D'autres obtiennent un emploi modeste dans l'administration. Il devient plus difficile de s'en sortir à la ville qu'à la campagne. On dénombre trois mille chômeurs assis sur les bancs de la Place du Pré, à Saint-Claude, en attendant la soupe populaire…

En 1933 le concours *Un des Meilleurs Ouvriers de France* ne trouve plus de lapidaires pour affronter l'épreuve, pas plus qu'en 1936[28]. Seul un diamantaire de Saint-Claude, Monsieur Laurent Reffay obtient cette distinction en 1939. Le concours n'aura plus lieu pendant la guerre, et ne reprendra qu'en 1949.

Selon Boullier, « il n'est aucune industrie qui ait joui pendant un nombre aussi important d'années de succès plus marqués et qui ait essuyé

28.Ce concours devait se dérouler tous les trois ans.









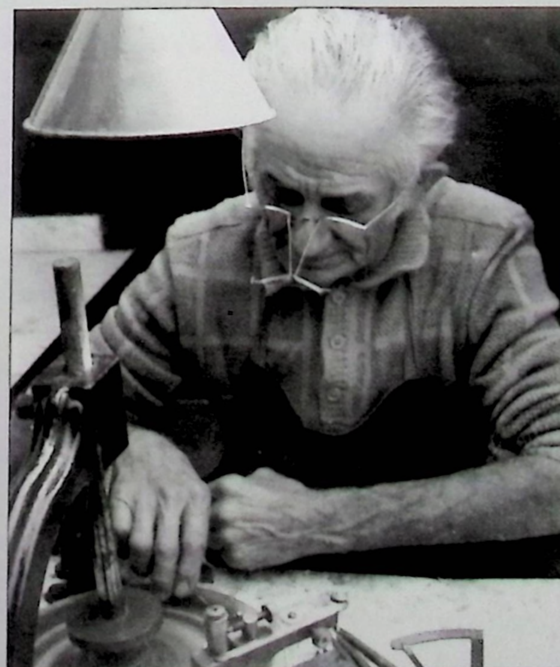
Quelques grandes figures qui ont marquées la lapidairerie.

En haut à gauche, Jules Gauthier, et à droite avec son beau-fils Marcel Gauthier et le facteur Rémi Grenard.
Madame Marie Dalloz encore à l'établi à 85 ans.
Et en bas à gauche, Armand Duraffourg, 70 ans d'activité lapidaire.

Maurice Grossiord, de Saint-Claude, réunit toutes les qualités pour prétendre au titre *Un des Meilleurs Ouvriers de France*. Il fut très souvent sollicité par le comité d'organisation pour déposer sa candidature. Il a fait don de sa collection au Musée de la Pipe et du Diamant de Saint-Claude, où elle est exposée. Elle est impressionnante autant par la dimension de ses pierres, que par la précision du facettage et du polissage. Cette collection est l'aboutissement d'années d'expérience et du travail minutieux de cet artisan.







Lucas Joz-Roland, des Molunes. Une vie, une passion, une volonté mais aussi un talent : il exécute les formes et les tailles les plus diverses dans toutes les variétés de pierres, ce qui lui a permis de traverser les périodes les plus difficiles rencontrées dans ce métier.


Un atelier de lapidaire vers 1939.



Une *taillerie* de pierres fines à Pontarlier.

de plus fabuleux revers que celle de la lapidairerie ». Il reprend en fait les mots qu'écrivait déjà le Sous-Préfet de Saint-Claude en l'an IX.

1936 : un nouveau démarrage pour les pierres synthétiques

En 1936, la Chambre Syndicale des patrons lapidaires présente un rapport au ministre de l'économie, Charles Spinasse. Des prêts exceptionnels, garantis par le Trésor, permettent d'entreprendre une politique de modernisation dans la fabrication.

La baisse du franc facilite les achats des clients étrangers. Les affaires reprennent de l'importance, en particulier pour les pierres synthétiques. Les industriels modifient leurs techniques et s'orientent vers une mécanisation plus poussée. C'est donc la pierre synthétique qui est la plus en vogue dans les années 1936-1937. Pourtant, la situation internationale ne plaide pas en faveur de jours meilleurs. C'est avec une certaine angoisse que l'on apprend les annexions de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de l'Albanie. Le rappel de certains réservistes mobilisables en septembre 1938 laisse présager des jours sombres. La violation par Hitler des accords de Munich va tout déclencher.

1939 le travail à nouveau perturbé

Cet automne 1939, la mobilisation de tous les hommes valides plonge le pays dans une grande angoisse. Les industries jurassiennes rencontrent d'évidents problèmes. Mais cette guerre ne ressemble pas à la précédente. Après « la drôle de guerre », la grande invasion allemande s'effectue au printemps 1940. Avec la défaite, nous ne pouvons que déplorer le déplacement de nombreux prisonniers et l'occupation importante du territoire. La ligne de démarcation longe la frontière suisse en suivant

Auguste Bavoux

Lapidaire

3, Montée de la Cueille, SAINT-CLAUDE (Jura)

Taillerie de toutes Pierres fines et fausses

Marcassites grandes pierres

Livraisons rapides et soignées

ACHAT DE BRUTS

Pierres scientifiques

Pierres doublées

Pierres fausses Jura

en toutes teintes et toutes tailles

CALIBRAGE & AJUSTAGE

Améthystes fines - Onyx - Cornalines - Crysoprase - Jaspes - Lapis, etc. en tous genres

Pierres fausses — Article mécanique et moulé

F. BUFFARD & Cie

17, Rue Wladimir Gagneur, MOREZ (Jura)

TAILLERIE DE PIERRES PRÉCIEUSES

en tous genres

TAILLE SPÉCIALE de Rubis, Saphirs, Emeraudes Scientifiques de toutes formes

SCIENTIFIQUE BLANC

— AJUSTAGE —

SPÉCIALITÉ de Petites Pierres calibrées

Joanny GRENARD

Lapidaire

BELLEYDOUX (Ain)

FRANCE

Téléphone : 3

COMMISSION — EXPORTATION

TAILLERIE MÉCANIQUE DE MARCASSITES

MARIN GROSPIRON

10, AVENUE DE BELFORT

SAINT-CLAUDE (JURA)

SPÉCIALITÉ DE PETITES MARCASSITES

La meilleure qualité

TAILLERIE de PIERRES PRÉCIEUSES en TOUS GENRES

Grand Assortiment de Pierres de couleur

Pierres fines et scientifiques — Spécialité de SAPHIR BLANC

Ajustage sur œuvres — Petit calibré

RICHARD PERRIN

LAPIDAIRE

Téléphone : 135

SAINT-CLAUDE (Jura) France

18, Route de Chaumont

Gaston PONCET & Fils

SAINT-CLAUDE (JURA)

GROSSES & PETITES PIERRES PRÉCIEUSES

RUBIS, SAPHIR, ÉMERAUDE

SAPHIR D'AUSTRALIE & AIGUE-MARINE, ETC.

Tous genres de Pierres scientifiques et imitation

AJUSTAGE - CHEVAGE - PERÇAGE

Consignation de bruts d'Orient — Références

TAILLE & RETAILLE DE DIAMANTS

Pierres Fines en tous genres — Scientifiques

Rubis — Saphir — Blanc

Robert COLLOMB

Successeur de M. J. COLLOMB

Maison fondée à SAINT-CLAUDE (Jura) en 1890

Téléphone : 56

R.C. Salins 2 678

64, Rue de Faramand

ARBOIS (Jura)

TAILLERIE MÉCANIQUE DE PIERRES

pour BIJOUTERIE & MODES

MARCASSITES

Roses du Jura

Roses-Tablées

Chatons fins et demi-fins

Louis DALLOZ

Usines et Bureaux :

17, Rue Voltaire

SAINT-CLAUDE (Jura)

MAISON à PARIS — Vente en gros — 75, rue Turbigo

ARTICLES DU HAUT-JURA

Fabrique de Pierres pour Bijouterie

Léonard JACQUEMIN-TILLIER

LAPIDAIRE-FABRICANT

Maison fondée en 1860

LONGCHAUMOIS (Jura)

GRAND ASSORTIMENT de Pierres fausses et de doublés en tous genres

PIERRES DE COULEURS

PIERRES DE MADAGASCAR

Spécialité de Doublés tailles en toutes formes et toutes teintes

AJUSTAGES SUR ŒUVRES

ARTICLES TRÈS SOIGNÉS

COMMISSION — EXPORTATION

Etablissements Fd JOLY

Taillerie de Marcassites

Usines et Bureaux :

L'ESSARD, près SAINT-CLAUDE (Jura)

Téléphone : 344

PONCET Ulysse & Cie

Lapidaire en Pierres précieuses

CHAUMONT, par St-CLAUDE (Jura)

Pierres fines et demi-fines

Rubis, Saphirs, Emeraudes, Aigues-marines

Pierres calibrées - Pierres de centre

Retaille et Ajustage de toutes pierres

EXPORTATION — ACHAT DE BRUTS

Téléph. Chaumont N° 1

E. RABINOVITCH

LAPIDAIRE

à SAINT-CLAUDE (Jura) - 12, Avenue de Belfort

PIERRES FINES

DEMI FINES

SCIENTIFIQUES

ÉMERAUDE SOUDÉE

MARCASSITES

AJUSTAGE SUR ŒUVRES

TAILLERIE DE DIAMANTS

Ronds toutes grosseurs, qualités et formes — Roses

FANTAISIE : Baguettes, Trapèzes, Triangles, etc.

A toute demande, il sera donné satisfaction par retour du courrier

---

En toute Confiance

Armand DAVID

Maison fondée en 1906

IMPORTATION — EXPORTATION

St-CLAUDE (Jura) France

11, Rue du Collège, 11

Ses Pierres pour Bijouterie

(toutes tailles, toutes couleurs, toutes grandeurs)

Consultez ses Prix

TAILLE DE PIERRES FINES en tous genres

Saphirs, Rubis, Emeraudes, etc.

Théodor DAVID

Lapidaire

20, Faubourg Etienne Dolet

SAINT-CLAUDE (Jura)

Calibrage

ACHAT DE BRUTS

TAILLERIE DE PIERRES FINES & SCIENTIFIQUES

Calibrage en grandes séries et Ajustage sur œuvre

Clovis Foz-Roland

Bureaux et Ateliers :

8, Faubourg Etienne Dolet, SAINT-CLAUDE (Jura)

Taillerie Mécanique de toutes Pierres pour la Bijouterie

Fines et Scientifiques

ALBERT MERMET

LAPIDAIRE

VIRY (JURA)

PIERRES FINES

PIERRES SCIENTIFIQUES

CALIBRAGE

AJUSTAGE sur ŒUVRES

Rolandez & Gruet

LAPIDAIRES

SPÉCIALITÉ POUR BIJOUX FANTAISIE

SAINT-CLAUDE (Jura)

TAILLERIE DE PIERRES

en tous genres

Fernand Regard

Négociant Lapidaire

MIJOUX (Ain)

FRANCE

Taillerie Mécanique de Pierres pour Bijouterie et pour Modes

J. GRANDCLÉMENT & SES FILS

LAPIDAIRES

Siège Social, Bureaux et Magasins de Vente :

19, Rue Drouot

PARIS (9e)

MARCASSITES

Usines à :

ERMONT (Seine-et-Oise)

SAINT-CLAUDE (Jura)

POLIGNY (Jura)

Pierres Fausses et Doublées toutes Tailles Fantaisies

Pierres de Madagascar et Saphirs Australiens

Ulysse Grandperret

LAPIDAIRE

LONGCHAUMOIS (Jura)

Ajustage sur œuvres

TAILLERIE DE PIERRES PRÉCIEUSES

POUR LA BIJOUTERIE

en tous genres

GUSTAVE MILLET

LAPIDAIRE

LES MOUSSIÈRES (Jura) - France

Spécialité de Scientifique blanc

Calibrage — Ajustage sur œuvre

Marcassites fines

RUBIS - SAPHIRS - ÉMERAUDES

SPÉCIALITÉ SAPHIRS AUSTRALIE

BRILLANTS ALUMINE

Samuel MILLET

SAINT-CLAUDE

(JURA) FRANCE

TAILLERIE de PIERRES FINES, SCIENTIFIQUES et FAUSSES

Spécialités : Pierres Scientifiques et Marcassite

GROS STOCK

Société VUILLET Frères & BOULUD

20, Faubourg Etienne Dolet, St-CLAUDE (Jura)

Spécialités

Pierres Fines

Synthétiques

Calibrage

Saphirs blancs et Saphirs bleus

Rubis, Emeraudes

etc.

Grosse Production

Etablissements VUILLET - JACQUEMIN

Taillerie Lapidaire

Faubourg Etienne Dolet

SAINT-CLAUDE

(JURA) FRANCE



De 1946 à 1969, le syndicat représentant ces artisans, présidé d'abord par Monsieur Denis Millet puis par Monsieur Verpillat compte 78 membres.

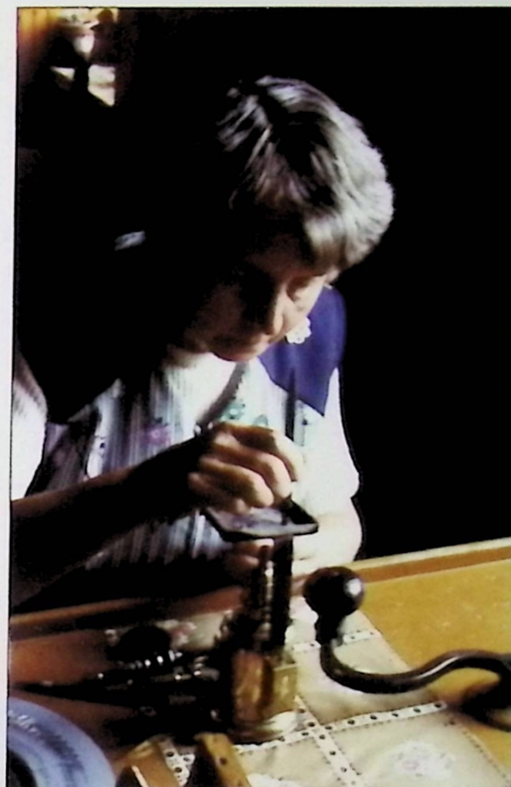
Lieux	Établissements
Septmoncel :	
	Dalloz & Frères
	Hermann-Gauthier
	Ateliers Coopératifs Lapidaires
Saint-Claude :	
	Vuillet-Boulud
	Vuillet-Jacquemin
	Vuillet-Devaux
	Vuillet-Verguet
	Colin-Roger
	Mermet-Vincent-La Verne
Morez :	
	Félix Buffard
	Guy
Lamoura :	
	Lucien Bavoux

le cours de la *Valserine* par Chezery-Lélex, Mijoux, et Morez. Saint-Claude se trouve en zone libre. Commence alors une difficile existence, faite de restrictions en tous genres et réglementée par les tickets de rationnement.

Malgré tout, les demandes en pierres synthétiques demeurent importantes, contrairement aux pierres fines et précieuses, dont les marchandises brutes sont beaucoup plus difficiles à obtenir.

À partir de 1942, le travail est perturbé par la présence totale de l'occupant. Il faut s'adapter aux nombreuses coupures de courant. Le couvre-feu est instauré à partir de 20 heures. Les fenêtres doivent être équipées de volets pleins pour ne pas laisser filtrer la lumière pendant la nuit. Les réquisitions sont très nombreuses, allant de l'alimentation au bétail. Les restrictions en essence incitent certains à





Antoinette Hugon, dite l'*Antoinette du Boulu.*

équiper les véhicules pour qu'ils puissent fonctionner avec des gazogènes.

Le relief du Haut Jura, recouvert de forêts d'épicéas, présente un secteur relativement favorable pour les jeunes qui veulent se soustraire au Service du Travail Obligatoire. De nombreux groupes de résistants se constituent et gênent considérablement les troupes allemandes. Beaucoup d'entre eux seront fusillés, et les représailles envers la population se font de plus en plus menaçantes. Saint-Claude est particulièrement touché. Le jour de Pâques 1944 tous les hommes de 18 à 45 ans, sont rassemblés sur la Place du Pré, 302 sont déportés. Parmi eux, 186 ne rentreront jamais.

1946 : reprise des synthétiques

Il faudra plusieurs années après la défaite de l'Allemagne pour retrouver un certain équilibre. Mais petit à petit, l'activité des lapidaires retrouve une certaine stabilité. Le prix des pierres synthétiques atteint des sommes élevées. Plusieurs usines s'équipent de machines pour le travail en série. Comme avant-guerre les petites séries et les pierres à taille spéciale ou fantaisie continuent d'être confiées à des ouvriers à domicile par des négociants qui n'ont pas d'ateliers attitrés.

Un nombre considérable de lapidaires prend le statut de travailleur indépendant en s'inscrivant au Répertoire des Métiers. De 1946 à

1969, le syndicat représentant ces artisans, présidé d'abord par Monsieur Denis Millet puis par Monsieur Verpillat, compte 78 membres.

La coopérative des lapidaires de l'Ain et du Jura, dirigée par Monsieur Zénon Gauthier, emploie une cinquantaine de sociétaires.

Antoinette Hugon, dite *l'Antoinette du Boulu*[44], ouvrière à domicile, ne tarde pas à être repérée, grâce à son adresse et à la passion qu'elle donne à son travail. Avec beaucoup de générosité, elle offre volontiers une démonstration à tous ceux qui viennent la voir, qu'il s'agisse de vacanciers ou d'élèves de l'École des Neiges.

Cette situation favorable n'est pourtant qu'éphémère. À partir de 1970, les choses se gâtent. Les ouvriers à domicile, mais aussi les artisans, doivent à nouveau faire face à une crise économique, due à la concurrence du marché international.

1950 : reprise des pierres précieuses

À partir de 1950, c'est au tour des pierres précieuses de connaître un regain d'activité. Parmi quelques établissements, nous pouvons citer les ateliers Poncet-Ulysse à Saint-Claude, Poncet Gaston St-Hubert par Saint-Claude, David Fernand à Lamoura.

D'origine jurassienne, les établissements Grospiron ont transféré leur siège à Paris depuis 1931. Ils ont créé un premier atelier aux Moussières en 1952, puis un second à La Pesse dix ans plus tard et enfin un troisième à Échallon en 1964. L'ensemble sera finalement regroupé sur la commune des Moussières.

Les pierres

FACET DESIGN Volume 7 ANTIQUE SQUARE CUSHION

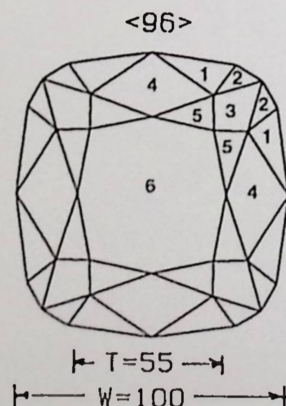
9.068 CULLINAN VARIATION 1

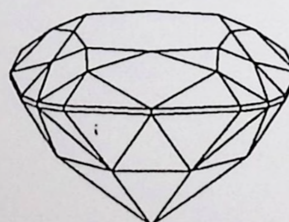
96 INDEX **1.00 L/W** **81 FACETS**

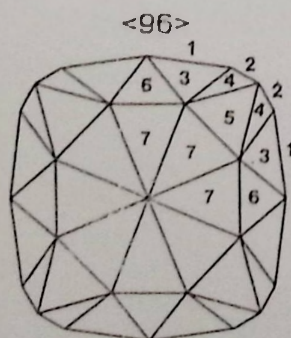
CROWN CUTTING INSTRUCTIONS

STEP/ANGLE		BEARING INDEX	REMARKS
C1	40.5	94-74-70-50-46-26-22-02	Level girdle
C2	36.7	88-80-64-56-40-32-16-08	Level girdle
C3	31.5	84-60-36-12	Meet C2-C2-girdle
C4	34.0	96-72-48-24	Meet C1-C2-C3
C5	23.5	93-75-69-51-45-27-21-03	Meet C1-C2-C3-C4
C6	0.0	Any for Table	Meet C5-C3-C5

Similar to Cullinan IV Replica without the large culet facet.







PAVILION CUTTING INSTRUCTIONS

STEP/ANGLE			BEARING INDEX	REMARKS
PF1	35.0	35.0	88-80-64-56-40-32-16-08	Cut to TCP
PF2	38.0	38.0	94-74-70-50-46-26-22-02	Cut to TCP
P1	90.0	90.0	94-74-70-50-46-26-22-02	Fix stone size
P2	90.0	90.0	88-80-64-56-40-32-16-08	Complete preform
P3	57.4	59.2	94-74-70-50-46-26-22-02	Locate true girdle
P4	49.8	51.8	88-80-64-56-40-32-16-08	Level girdle
P5	44.0	46.0	84-60-36-12	Meet P2-P4-P4-P2
P6	54.1	56.0	96-72-48-24	Meet P1-P3-P3-P1
P7	39.0	41.0	96-84-72-60-48-36-24-12	Meet P3-P4-P5-P6 and form PCP

Step P3 requires an estimate of the pavilion depth. This is an example of "outside-in" cutting sequence which usually requires several iterations to establish proper girdle location.



Copie de diamants célèbres, les Cullinan 1 et 2 et le Régent, réaliser en oxyde de zirconium par l'auteur.

Les pierres précieuses



L'origine de la fascination de l'homme pour les gemmes se perd dans la nuit des temps.

Il existe sur la terre plus de 3 500 espèces de minéraux dont seulement une centaine peuvent-être considérés comme des gemmes.

Parmi ces gemmes, l'appellation *pierre précieuse* est réservée au diamant, aux corindons : rubis et saphirs, et à l'émeraude (variété de Béryl).

Le diamant :

Dureté 10 à l'échelle de Mosh.

Les gisements diamantaires les plus fréquentés sont l'Australie et l'Afrique du Sud.

Pour évaluer la beauté et la valeur d'une pierre, et plus particulièrement du diamant, il est d'usage de se référer à la règle dite des quatre C : colour, carat, clarity, cut (couleur, carat, pureté, taille).

Les quatre « C » :

Colour : la couleur

Elle peut varier dans toutes les espèces de pierres. Pour un diamant une classification est établie en partant du blanc exceptionnel pour descendre à un blanc nuancé plus ou moins jaune ombré. Les prix varient considérablement selon les nuances. Les belles teintes très rares comme le bleu, le rose, le rouge et le jaune canari atteignent également des prix élevés car elles sont très recherchées.

Échelle internationale des couleurs CIA (Gemological Institute of America).

Blanc exceptionnel +	D
Blanc exceptionnel	E
Blanc extra +	F
Blanc extra	G
Blanc	H
Blanc nuancé	IJ
Blanc légèrement teinté	KL
Couleur teintée	M à Z

Carat : le carat

C'est l'unité de poids d'une pierre, qui équivaut à 0,2 gramme (5 carats = 1 gramme). Plus la pierre est grosse, plus le prix de son unité de poids est élevé.

Clarity : la pureté

Toutes les pierres sont loin d'être pures.

Sur certaines gemmes de mauvaise qualité, les inclusions sont visibles à l'œil nu. Le lapidaire se sert souvent de sa loupe à grossissement 3, voire 10. Pour plus de précision, un gemmologue observe ces pierres à la binoculaire ou au microscope. Les inclusions ont des dénominations selon leur nature : fêlures, voiles, givres, plumes, piqués, nuages, crapauds.

Degré de pureté

Pur à la loupe x 10	Aucune inclusion
VVS : VVS1-VVS2	Minuscules inclusions très difficilement visibles à la loupe x 10
VS — : VS 1-VS2	Très petites inclusions difficilement visibles à la loupe x 10
SI1	Petites inclusions facilement visibles à la loupe x 10
P1	Inclusions à peine détectables à l'œil nu
P2	Inclusions plus grandes, facilement visibles à l'œil nu
P3	Nombreuses inclusions très facilement visibles à l'œil nu

Cut : la taille

Elle joue certainement un rôle important. Pour le diamant, on utilise depuis le début du vingtième siècle des recherches et des calculs théoriques suivant la réflexion de la lumière, la dispersion et la dureté, afin d'obtenir un éclat maximum par des proportions convenables et des rapports de symétrie. Contrairement à ce qui se faisait au XIX[e] siècle et au XX[e], les lapidaires et les diamantaires choisissent souvent de sacrifier le poids de la pierre au profit de son éclat.

Les tailles anciennes sont reconnaissables par les formes plus épaisses, les facettes moins régulières, la géométrie plus ou moins parfaite, etc.

Pour les pierres de couleur, rubis, saphir, émeraude, la taille est plus délicate à définir, et seul un spécialiste de cette taille pourra en obtenir la forme suivant l'épaisseur du brut et le placement de la couleur.

Échelle de dureté

	Échelle Mosh	Échelle Rosiwal	Échelle Knopp
Talc	1	0,03	1
Gypse	2	1,25	32
Calcite	3	4,3	135
Fluorite	4	5	163
Apatite	5	6,5	430
Orghose	6	37	560
Quartz	7	120	820
Topaze	8	175	1 340
Corindon	9	1 000	1 800
Diamant	10	140 000	7 000

La dureté du minerai

En 1812, un minéralogiste allemand, Friedrich Mosh (1773-1839), classifie suivant un indice de dureté, en 1896, un géologue autrichien August Rosiwal (1860-1923) établit son classement suivant la dureté d'aiguisage.

Knoop classe les minéraux suivant la profondeur des signes gravés sur un objet spécial avec la pointe du diamant.


Rubis


Saphir


Émeraude

Les corindons :

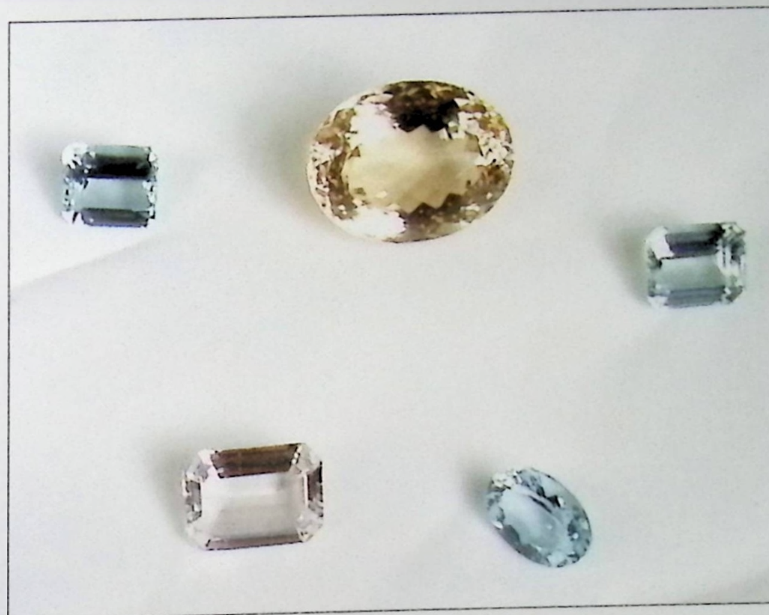
- les **rubis** varient de la couleur rouge un peu clair à un rouge très sombre. Le plus recherché est le « sang de pigeon » selon l'appellation lapidaire, mais il est aussi très rare. Les fameux gisements de Mogok en Birmanie sont animés depuis bien longtemps. Le rubis est une des pierres précieuses les plus coûteuses. Les gros rubis sont plus rares que les diamants de même taille.

- le **saphir**, cousin du rubis, corindon de même dureté : 9 à l'échelle de Mosh, est beaucoup plus courant. Les couleurs les plus recherchées sont le bleu bleuet ou bleu indigo, issu des gisements du Cachemire et de Birmanie. Les saphirs de Ceylan, plus clairs, sont également bien appréciés. Leur valeur est fonction de leur teinte. Les saphirs d'Australie, de Madagascar, de Rhodésie, du Montana aux États-Unis, souvent très sombres, sont communément dénommés saphirs australiens. En les observant sur la tranche, on remarque souvent des reflets verts. Ils sont de moindre valeur.

Il existe des corindons de couleur qui ont l'appellation saphir jaune, saphir vert, etc. À part quelques teintes rares comme le padparadscha, d'un orange soutenu, ils sont également de moindre valeur.

L'**émeraude** est une variété de Béryl vert végétal. C'est la plus fragile des quatre précieuses (dureté 7,5 à l'échelle de Mosh). Celles qui ont une bonne transparence et une couleur d'un vert intense sont considérées comme les plus belles. Elles sont souvent parsemées d'inclusions et de givres liquides nommés « Jardin de l'émeraude ». Les principaux gisements actuels sont encore la Colombie, plus précisément les mines de Chivor et de Muzo, et le Brésil avec la dernière découverte d'un gisement dans l'état de Golas en 1982. Depuis, d'autres gisements ont été découverts, comme celui de Piterras, où l'on trouve des émeraudes d'excellente qualité.

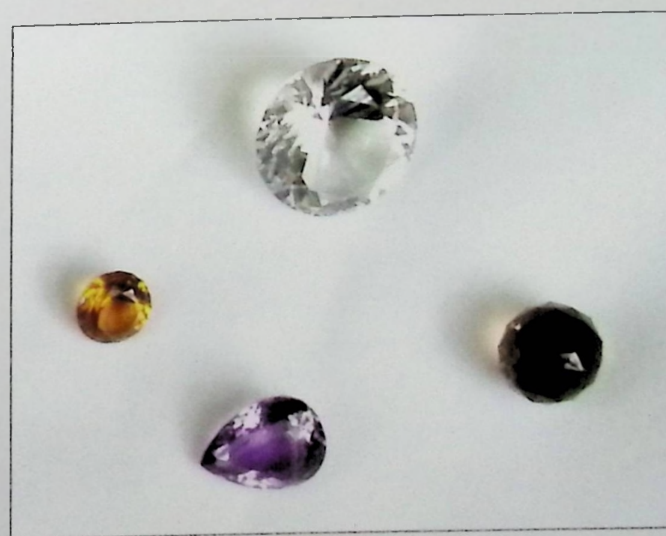
Les pierres fines



Trois aigues marines, une morganite rose et une morganite saumon.

Seules quelques dizaines peuvent être montées sur bijoux et commercialisées. Les autres sont recherchées par les collectionneurs pour leur forme, leur fragilité ne permettant pas de les sertir en joaillerie.

L'Aigue-marine appartient au groupe des béryls (dureté : 7 ?). Son nom est tiré de sa couleur d'océan qui peut varier d'un bleu léger, même très pâle, à un bleu mêlé de vert, ou encore à un bleu comme certains saphirs Ceylan. Les aigues-marines foncées dénommées « Santa Maria » sont devenues d'une extrême rareté et leur valeur pourrait être classée dans les pierres précieuses. Les mines les plus importantes sont au Brésil (Minas Gérais, Bahia). Dans le groupe des béryls, on rencontre la morganite rose, l'héliodore jaune. L'émeraude en est la plus noble gemme.



Quartz : citrine, améthyste, cristal de roche et quartz fumé.

Le quartz (dureté 7) est une espèce minérale qui offre un grand nombre de gemmes : le cristal de roche incolore, l'amethyste violette, la citrine dont la couleur vire du jaune à l'orange, le quartz fumé de couleur brune que le lapidaire taille à facettes. De nombreuses autres pierres opaques (quartz associé à d'autres éléments) sont destinées à être taillées en forme de cabochons ou pierres d'ornementation : l'aventurine, la cornaline, la calcédoine commune, le jaspe, la chysoprase, l'œil-de-tigre, l'œil de faucon, etc. Les principaux gisements sont au Brésil et à Madagascar.



Trois tourmalines dont une tricolore.



Grenat.



Trois topazes.

La tourmaline

C'est une variété de borosilicate complexe (dureté 7). Elle forme une famille de plusieurs teintes chaudes et nuancées : rose, rouge, vert, bleu. La tournaline rouge appelée également rubellite, originaire du Brésil, est la plus appréciée.

Les grenats

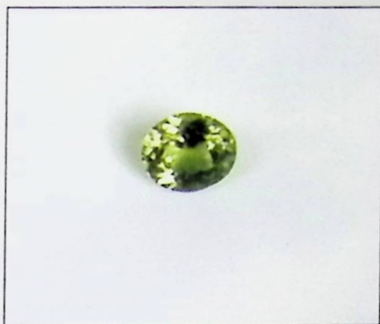
Le grenat est un silicate composé (dureté 7) d'une variété de couleurs assez curieuse, allant du rouge sombre comme l'almandin, à une couleur orangé comme la spessartine, en passant par une autre très vive mais très rare, le vert vif, la démantoïde.

L'origine des gisements varie selon leurs caractéristiques et leurs couleurs.

Les topazes

C'est une variété de silicate très composée (dureté 8). Les topazes roses ou jaune orangé sont particulièrement appréciés. Ces dernières années, des topazes bleus ont été commercialisés en nombre assez important. À l'origine, ce sont des topazes incolores ou d'un bleu très pâle qui ont subi un traitement (ils sont irradiés puis chauffés). On trouve les principaux gisements au Brésil. Les citrines (quartz) ont souvent été dénommées « topazes ».


Spinelles naturelles


Péridot


Opale noire, opale laiteuse et opale de feu

Les spinelles naturelles

De dureté 8, ces pierres ont un éventail de couleur assez important. Le spinelle rouge est la plus populaire et a souvent été considérée comme une variété de rubis. Les gisements sont très dispersés. On la trouve souvent associée à d'autres minéraux.

L'alexandrite

C'est une variété de Chrysoberyl (dureté 8). Très rare et de grande valeur, l'alexandrite passe du vert sombre sous la lumière du jour à un rouge mauve sous une lampe à incandescence. Les anciens gisements de l'Oural sont épuisés. Les corindons synthétiques imitant cette variation sont très courants dans le commerce.

Le zircon

Le zircon véritable est connu depuis plus de deux mille ans. Les pierres incolores sont exécutées en taille brillant, ce qui leur donne un éclat très vif et des feux intenses, leur donnant l'aspect d'un diamant.

Leurs couleurs sont variées mais peuvent avoir été traitées thermiquement. Les principaux gisements se situent au Sri Lanka, au Cambodge, au Vietnam, etc.

Le Péridot

Avant d'être ainsi baptisée par les gemmologistes en raison de sa qualité fine, cette pierre fut appelée à l'origine par les minéralogistes « olivine ». Il est conseillé de la tailler en forme de poire pour être montée en pendentif. Assez prisée, elle se voit souvent montée en bague ou en boucles d'oreille. L'Île de Zerbiget en Mer Rouge a été le principal gisement.

L'Opale

Cette pierre (dureté 5 à 6) aux reflets irisés est exceptionnelle. Selon l'angle de vue, les reflets changent.

On distingue l'opale blanche, l'opale laiteuse, et l'opale bleue dite noire. Elles se taillent en cabochon. L'opale noire, qui se présente souvent en plaques moins épaisses, est la plus prisée. Celles-ci sont collées comme les doublets sur une



Jade jadéite et jade néphrite.



Turquoise.



Jade jadéite.

autre plaque qui peut être en verre noir, ou onyx, ce qui la renforce et accentue l'irisation. Les principaux gisements se situent en Australie. On trouve une autre variété, provenant du Mexique, dite opale de feu, de couleur orange, qui est souvent taillée à facettes.

La Turquoise

Pierre (dureté 5 à 6) d'un beau bleu céleste. La Turquie lui a donné son nom car le transit commercial passait par là. Les gisements actuels les plus réputés se trouvent au nord est de l'Iran. Ces pierres, souvent traversées de veines brunes ou noires, sont appelées « Turquoises Matrix ». La turquoise peut être imitée de bien des manières.

Les Jades

On distingue deux variétés : Jade Jadéite et Jade Néphrite.

La première se présente sous plusieurs couleurs mais la plus estimée est la Jade Impérial, originaire de Birmanie. Sa composition de chrome lui donne une teinte émeraude. Quant à la seconde (dureté de 6 à 6?), elle est plus répandue. La variété vert foncé est peut-être appréciée mais n'égale pas la Jadéite. Elle se trouve en Chine, en Australie, au Brésil. La Serpentine se rapproche du Jade.

On pourrait citer d'autres minéraux comme la Pierre de lune, qui doit son nom à un reflet lunaire, la Malachite, la Labradorite, la Sodalite, le Lapis Lazuli, etc. Ces pierres sont taillées en cabochon ou en pierre d'ornementation.

Il en existe beaucoup, très recherchées par les collectionneurs.

Parmi elles, citons : Spène, Axinite, Spodumène, Scapolite, Blende, Bénitoïte, Sinhalite, Fobrotite, Cordiérite, etc.



Ambre



Corail

Autres matériaux travaillés par le lapidaire

L'Ambre

Il s'agit d'une résine fossilisée (dureté 2), la plupart du temps de couleur jaune à orangée, qui peut contenir de la mousse, des insectes, emprisonnés il y a environ soixante millions d'années, lorsque que cette résine était gluante et qu'elle coulait le long de certains résineux. Les plus grands dépôts sont dans la région de la Baltique.

Le Jais

Assez répandu au XIXe siècle, il est beaucoup moins utilisé pour la bijouterie aujourd'hui. On retrouve quelques objets anciens, surtout en colliers que les grands-mères portaient jadis.

C'est un produit organique qui s'est formé il y a des millions d'années sous la pression d'enfouissement de divers végétaux et d'arbres cassés durant les tempêtes. Immergé dans des eaux stagnantes, il s'est compacté et fossilisé. Il prend un bel aspect au polissage et était autrefois considéré comme pierre de deuil.

On le trouvait dans beaucoup de pays d'Europe comme l'Angleterre, l'Espagne, la France, etc., mais également aux États-Unis.

Le Corail

Il prend la forme de branches, tel un squelette. Il est constitué de petits polypes logés dans des arborescences qui secrètent une substance calcaire. Le plus apprécié est le corail rouge, mais le corail rose tendre dénommé « peau d'ange » a aussi beaucoup de succès. Leur grande dimension leur donne une grande valeur.

La Perle

Elle est constituée de nacre qui est en grande partie du carbonate de chaux. Elle se forme dans l'huître à la suite de l'intrusion d'un corps étranger. Depuis de nombreuses années, on obtient des perles de culture en reproduisant cette méthode, c'est-à-dire en introduisant un corps étranger à l'intérieur de la coquille, car les perles naturelles sont rares.

Depuis une vingtaine d'années, des perles de culture d'eau douce ont fait leur apparition dans le commerce, à des prix très abordables.



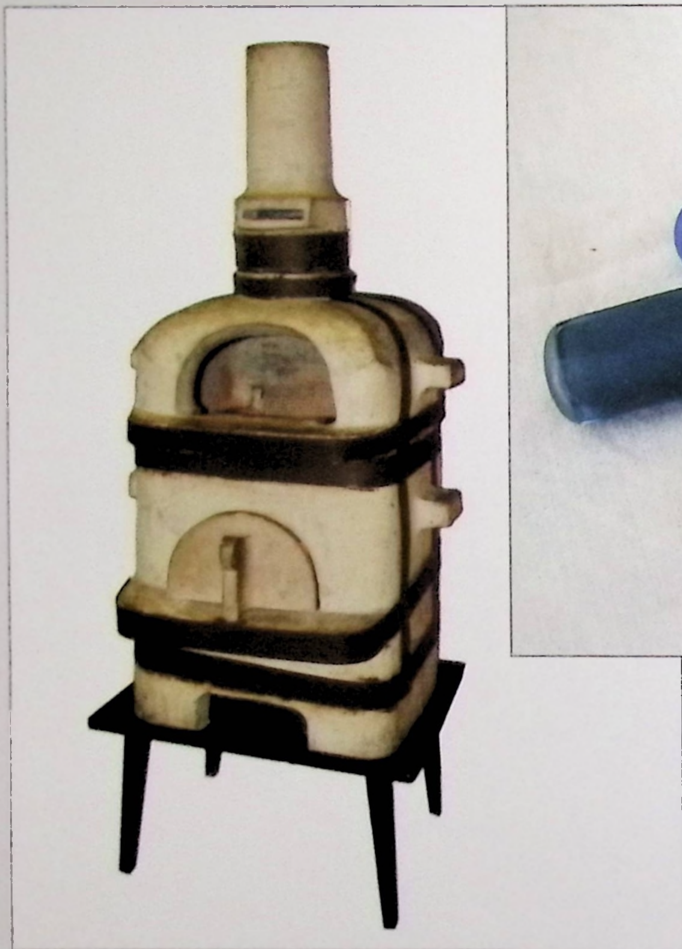
Pierres fausses taillées (verre). Pierres fausses similisées. Pierres fausses moulées.

Les imitations

Nombreux sont les édits et les ordonnances qui par le passé ont tentés de réglementer le port et l'usage de pierres fausses. Cela prouve, au moins, que de tout temps l'homme a tenté, avec plus ou moins de bonheur, de copier les gemmes. Mais malgré tous ces règlements, la profession a souvent été dépassée par les nouveaux procédés : la science a toujours devancé la loi. Encore aujourd'hui, grâce aux progrès de la technique, les imitations sont de plus en plus convaincantes.

L'exemple le plus frappant est le verre, déjà fabriqué dans l'Antiquité. Des scarabées, symboles de l'immortalité dans l'Égypte ancienne, en pâte de verre, accompagnaient les défunts dans leur tombe. Aujourd'hui encore, le verre est toujours utilisé.

Notons que depuis l'apparition des plastiques d'origine organique au début du XXe siècle, celluloïd et galalithe, mais aussi avec les résines actuelles, l'ambre et l'ivoire sont souvent imités.





Le procédé Verneuil

Les synthèses

Les synthèses à leur début.

Un précurseur, Jacques Joseph Ebelmen (1814 – 1852).

Né dans le Doubs à Baume-les-Dames le 10 juillet 1814. Dès son enfance, il est doué d'une mémoire merveilleuse.

Il fait de brillantes études à Paris au Collège Henri IV et poursuit celles de Mathématiques spéciales au Lycée de Besançon. Il n'a que dix sept ans lorsqu'il entre à l'École Polytechnique en 1831.

Admis avec le sixième rang, il en sort quatrième avant d'entrer comme élève ingénieur à l'École des Mines.

De 1847 à 1851, ses recherches font sensation dans le monde savant. Il parvient à produire à l'état de cristaux parfaits, des composés qui par leur forme, leur densité, leur dureté, leur action sur la lumière polarisée, sont identiques aux gemmes ou pierres précieuses que l'on trouve dans la nature et que l'on sait être caractérisées par leur insolubilité et leur résistance aux agents d'altération. Il crée ainsi une véritable méthode de synthèse des minéraux par la voie sèche.

Ebelmen meurt avant d'avoir accompli sa trente-huitième année, en pleine maturité de son

talent, au moment où il abordait les plus difficiles solutions.

Le procédé Verneuil

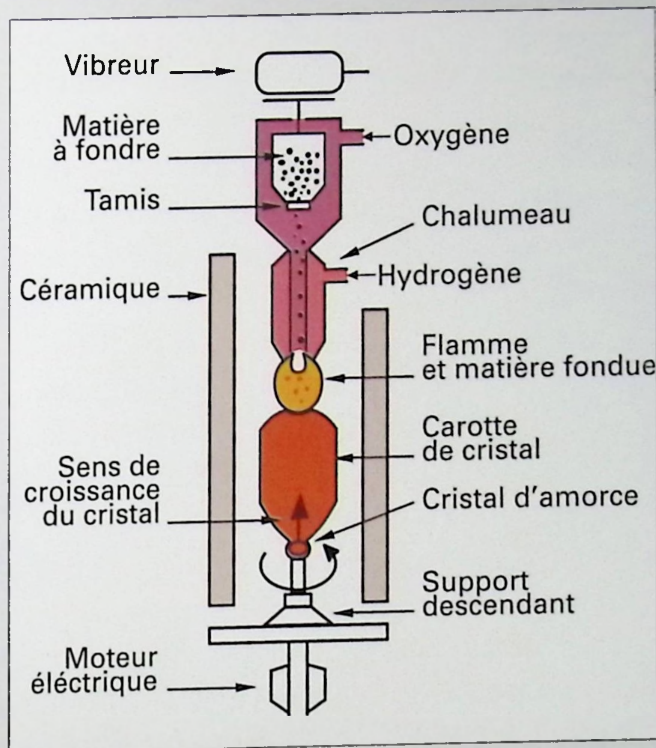
Le prix très élevé qu'atteignent les pierres précieuses incite certains savants et chimistes à tenter des expériences en laboratoire.

C'est ainsi qu'en 1880 apparaissent les Rubis de Genève. Ce sont des fragments de rubis agglomérés par des produits chimiques. Aux Molunes, Samuel Grenard est reconnu comme très bon lapidaire. Il lance sur le marché des rubis artificiellement reconstitués, du plus bel effet une fois taillés. Mais lorsque la composition de ces imitations est révélée, le marché s'effondre et ces rubis ne sont plus fabriqués en ce début de siècle.

Les chimistes français n'en restèrent cependant pas là. C'est surtout la synthèse du rubis qui les intéresse. Brut très rare en volume et en pureté, il est par ce fait plus cher que le diamant pour une pierre gemme de plus de quatre carats.

Auguste Verneuil, chimiste français, et E. Frémy travaillent de concert. Ils connaissent la composition et la structure des gemmes naturelles. Ils fréquentent d'autres chercheurs, Feit et Gaudin qui leur apportent de nouvelles données. Peut-être l'aspect technique les préoccupe-t-il ? Chacun apporte son idée, jusqu'à ce qu'un seul tire profit du tout.

Auguste Verneuil met au point un procédé de synthèse pour le rubis. En 1895, il dépose ce procédé sous enveloppe scellée à l'Académie des Sciences de Paris. Pendant quelques années, il apporte encore quelques modifications à sa technique de fabrication et c'est en 1902 qu'il fait publier les résultats de ses recherches qu'il avait jusque-là toujours tenus secrets.



Chalumeau Verneuil

Le principe est de mettre en fusion de la poudre d'alumine, additionnée d'un agent colorant au chrome, dans un chalumeau cylindrique à très haute température, jusqu'à 2700°C.

D'après le croquis ci-dessus, la poudre est introduite par la buse amenant l'oxygène. Les gouttes ainsi produites tombent sur un germe d'amorce d'alumine et y cristallisent. C'est ainsi que se forment un cylindre de matière de 30 mm

de diamètre environ sur 100 à 150 mm de haut, ressemblant à une carotte ou une petite bouteille. Ce brut de synthèse sera utilisé pour la taille des gemmes et trouvera aussi une application dans l'industrie, par exemple dans les rubis de montre en contre pivot, et remplacera les pierres naturelles de même dureté.

À partir de cette technique sur la synthèse du rubis, le procédé permit des bruts de différentes couleurs par l'ajout d'agents colorants correspondants. Sans addition, on obtient un saphir synthétique incolore, qui de par sa dureté de 9 à l'échelle de Mosh, donc inrayable, sera beaucoup utilisé pour les verres de montres.

Face au succès de la synthèse du Corindon, Verneuil pense qu'il est possible de produire d'autres matériaux. C'est ainsi que par hasard, et après de nombreuses expériences, il synthétise le spinel. Les bruts ainsi réalisés sont moins durs (7 à l'échelle de Mosh). D'autres couleurs sont imitées, comme l'Aigue Marine, la tourmaline verte, le chysoberyl, etc. Cette dernière synthèse fut introduite sur le marché vers les années 1930.

Les firmes fabriquant ce type de gemme synthétique sont :

– Éts Baikosky frères & fils à Paris puis Annecy ;
– Éts Neymann & fils à Boulogne et Saint-Étienne ;
– Éts H. Djevahirdjan à Paris.

Seule l'émeraude résiste au procédé Verneuil. Pendant plusieurs années encore, les lapidaires ont encore taillé de la pierre fausse (strass vert) ou des doublets appelés émeraudes soudées synthétiques qui auront la faveur d'être utilisées en imitation.

Ces dernières sont fabriquées à partir de deux plaques blanches, qui peuvent être du Béryl blanc, du Cristal de Roche ou encore du spinel blanc synthétique. Ces plaques sont polies sur une face et soudées avec une matière en fusion, comme l'émail.

Les doublés, déjà cités, sont fabriqués de différentes manières.

Une fine lamelle de grenat est collée sur une masse de verre en fusion. L'ensemble est ensuite taillé de telle sorte que le grenat occupe la partie supérieure de la pierre. À la fin du XIX[e] siècle, une quantité importante de doublés est taillée de cette façon.

Les doublets, au milieu du XX[e] siècle, sont fabriqués à partir de minéraux naturels : cristal de roche, béryl blanc, mais surtout avec des plaques de spinel synthétique incolore. Celles-ci sont collées l'une sur l'autre avec un produit vert en fusion (verre ou émail), dénommé émeraude soudée synthétique. La couleur émeraude n'ayant pas pu être obtenue par le procédé Verneuil, ce procédé est largement utilisé.

C'est C. Chatham de San Francisco, qui, en 1940, trouve la solution pour la fabrication de la synthèse de l'émeraude.

Contrairement au procédé par fusion sèche de Verneuil, Chatham utilise la dissolution anhydre, qui produit des cristaux et des inclusions assez semblables à ceux des pierres naturelles.



Doublets

La différence fondamentale de l'expérience réside essentiellement dans la durée de l'opération, puisqu'il faut près de dix mois pour fabriquer un cristal synthétique par ce procédé.

L'investissement pour le matériel et les matières nécessaires représentent sans doute un coût élevé car les constituants ainsi mélangés et fondus entre 800 et 1 000 °C dans un creuset en platine sont ensuite refroidis de manière lente et contrôlée sur un ensemencement de germes de cristaux naturels.

Suite à cette création, de nombreux scientifiques du monde entier suivent la voie tracée par Chatham.

Parmi eux :

1940	Zerfasse	Allemagne
1963	Gilson	France
1963	Inamori	Japon
	Seikosla	Japon
	Ramaura	Autriche
	Russe	Nom générique pour les pierres fabriquées en Russie.


Création de Pierre Gilson.

Pierre Gilson

Né en 1914 à Campagne-les-Wardrecques, près de Saint-Omer.

Doué pour les études, c'est avec un diplôme d'ingénieur qu'il revient dans la briqueterie familiale, créée par son père. Son tempérament de chercheur et de découvreur attise son goût de l'aventure scientifique.

En 1936, il crée son premier laboratoire industriel. Très vite, ses travaux ont des répercussions sur la production de l'entreprise et il devient l'un des leaders de la céramique industrielle. Il est préoccupé par la concurrence et ne cesse d'étudier la possibilité de fabriquer des émaux sur briques.

En 1947, il visite les briqueteries de la côte Est des USA, renommées pour être à la pointe de la technique. C'est au cours de ce voyage qu'il prend connaissance, dans la revue *Fortune*, des travaux de Caroll C. Chatham, un Américain autodidacte, qui tente de faire la synthèse de l'émeraude…

Sa curiosité le pousse à se documenter davantage sur la cristallographie, la chimie minérale, la technique des fours, leur électrification, la surveillance électronique. Il est épaulé dans ses travaux par André Dupuy, diplômé comme lui de l'ICAM

Les premières synthèses obtenues en 1958 ne sont pas encore les gemmes désirées, il faut encore des années de recherche pour obtenir des résultats satisfaisants. Ce n'est que vers 1970, à la suite d'une cristallisation de plus d'un an, qu'il obtient un cristal de synthèse de forme hexagonale semblable aux cristaux découverts dans la nature.

En 1974, la reproduction synthétique de l'opale, gemme à la structure très compliquée, constitue un autre succès.

Malheureusement, la fabrication coûteuse rend la commercialisation de ces nouveaux produits difficile.

Retenons simplement, à travers les hommages qui lui furent rendus au moment de sa disparition, le 16 avril 2002, à quel point ce fut un être d'exception : *Pierre Gilson, la disparition d'un génial créateur de gemmes*, titre d'un texte signé Michel Spisser. Ou encore, la remarque faite à Madame Gilson, son épouse, dans un courrier du Professeur Fritsch de l'Institut des Matériaux Jean Roussel de Nantes : *C'est un géant qui s'est effacé, mais si l'homme est mort, son œuvre vit toujours et sa réputation restera vivace comme un des grands noms des gemmes synthétiques.*



En haut à gauche : cristal de roche. Au centre : Oxyde de Zirconium. À droite : synthétique (Verneuil).

Toutes les pierres blanches ne sont pas des diamants

Un bref rappel

Le diamant a toujours occupé une place privilégiée dans l'imaginaire des gens. C'est la raison pour laquelle, sans doute, on a tendance à le considérer comme seule et unique « pierre blanche ». Or, depuis des siècles, beaucoup de pierres incolores ont été taillées.

Les gemmes

Ce sont des pierres naturelles qui, sans en avoir le même éclat, en ont l'apparence. Parmi elles, le quartz cristal de roche, le saphir blanc, la topaze blanche, le béryl blanc, le zircon, sont les plus connues.

Les imitations

Ce sont des matières qui, par leur aspect, imitent les pierres naturelles, mais n'en possèdent toutefois pas les propriétés optiques et physiques. On peut citer les verres de différentes densités. Les pierres fausses, avec dessous similisés, peuvent être trompeuses.

Les synthétiques naturels

Ce sont des pierres fabriquées par l'homme. À l'exemple du procédé Verneuil, elles ont la même composition chimique. Parmi elles, le rutile, le saphir ou corindon blanc, la spinelle.

Les synthétiques artificiels

Ces pierres sont également fabriquées par l'homme mais n'ont pas d'équivalent à l'état naturel. Le titanate de strontium, le YAG, etc. en font partie.

L'oxyde de zirconium ou zirconium cubique

C'est une pierre de synthèse, donc totalement issue du travail de l'homme. Sa densité et son éclat sont intenses. Elle remplace le diamant qu'elle imite sans l'égaler.

Ne pas confondre avec :

Le zircon, silicate naturel de zirconium,

Le zirconium, élément chimique de symbole Zr, à l'aspect métallique.

L'oxyde de zirconium synthétique, dénommé également « cubique zirconia », n'est pas un diamant synthétique, comme le mentionne la revue « Les Métiers d'Art en Franche-Comté » SEMA N° 49 (1993).

Les Établissements DJEVA, à Monthey en Suisse, ont obtenu, par fusion d'oxyde de zirconium stabilisé à l'oxyde de calcium, et par la méthode de l'auto-creuset, un produit semblable appelé la Djévalite.

La moissanite (carbure de silicium synthétique)

Cette pierre de synthèse est apparue depuis peu sur le marché. Elle donne une réelle impression de diamant, même à la loupe x 10. C'est une pierre très dure, d'environ 9 à l'échelle de Mosh.

À l'heure actuelle, c'est l'oxyde de zirconium qui est l'imitation synthétique du diamant la plus répandue et le meilleur marché. Cependant, la moissanite semble prendre une place importante et risque bien de le supplanter.

Le diamant de synthèse

La synthèse du diamant a été réalisée dans les années soixante-dix, mais elle est peu adaptée au domaine de la gemmologie, aussi est-elle plutôt réservée à des applications industrielles (fabrication des trépans utilisés lors des forages, mais aussi pour les nombreux outils diamantés).

La réalisation à l'état pur d'un cristal de diamant synthétique exige des pressions et des températures telles, que leur prix de revient est supérieur au prix du même diamant naturel.

Des scientifiques obtiennent des petits cristaux utilisables comme abrasif dans l'industrie, mais leur qualité reste très médiocre.



Oxyde de Zirconium. Vitrine Dalloz, Musée de la pipe et du diamant. Saint-Claude.

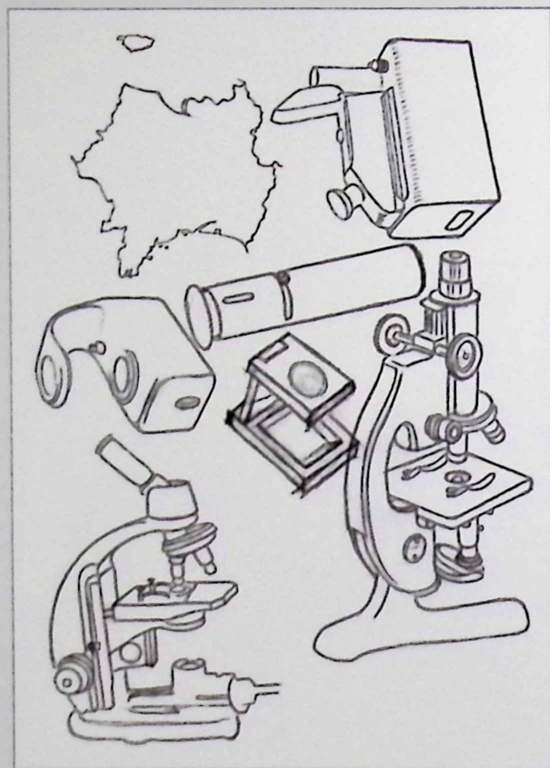
La gemmologie

C'est l'étude et la science des gemmes.

Leurs qualités tant appréciées sont le fruit du facettage et du polissage, deux opérations qui leur confèrent une noblesse sans laquelle elles resteraient une matière sans éclat. C'est là tout l'art du lapidaire.

Les pierres naturelles citées dans les pages précédentes sont parmi les gemmes les plus courantes. Des ouvrages spécialisés donneront bien plus d'informations.

Même si la synthèse des pierres précieuses est une activité tout à fait légale, la difficulté de les



Rémi, le frère de l'auteur, l'avait beaucoup poussé à réaliser cet ouvrage. Il avait même commencé quelques illustrations sur la gemmologie. Il est décédé en 1996.

différencier des pierres naturelles nécessite quelques analyses précises, à l'aide d'appareils spécialisés, que seule la gemmologie est capable d'effectuer. Les lapidaires et bijoutiers sont dans l'obligation de mentionner « pierre de synthèse » lorsqu'ils les utilisent dans leurs réalisations.

Notons cependant que la qualité des gemmes de synthèse, fabriquées en grande quantité, offre des pierres sans défaut. Selon un *dit-on*, elles sont trop belles pour être vraies. C'est pourquoi jamais elles n'atteindront la noblesse d'une pierre naturelle.

Afin de rendre son analyse la plus efficace possible, le gemmologiste procède d'abord à un examen à l'œil nu, puis à la loupe x 10, ce qui va lui indiquer les signes caractéristiques de la gemme à observer et lui permettre d'utiliser l'instrument le mieux adapté pour l'identifier.

Parmi les nombreux instruments, retenons simplement :

le polariscope, qui permet l'observation d'un rayon lumineux lors de son passage dans la matière,
le réfractomètre, qui donne l'indice de réfraction, c'est-à-dire de la vitesse de la lumière dans l'air et la vitesse de la lumière dans le cristal,
le spectroscope, qui permet d'analyser la lumière transmise par une gemme,
le filtre Chelsea,
le Dichroscope.

Précisons également qu'il est souvent très utile, voire indispensable, d'avoir quelques notions de gemmologie.

Le Laboratoire Français de Gemmologie

Géré par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris, situé 2 Place de la Bourse à Paris dans le deuxième arrondissement, il peut délivrer aux professionnels et aux particuliers des attestations scientifiquement garanties. Grâce à son indépendance, son intégrité et sa compétence, il est devenu une autorité en matière



L'auteur et sa fille gémologue.

d'authentification des diamants, des pierres de couleur et des perles.

Premier laboratoire de Gemmologie créé au monde, il bénéficie d'une renommée internationale. Ses activités sont menées dans le respect d'une mission à caractère officiel. Aucune évaluation marchande des pierres n'est effectuée.

Géologie, Minéralogie, Cristallographie

D'un œil avisé, on peut discerner quelques merveilles naturelles.

Si les plantes, les fleurs, nous offrent une beauté éphémère, celle offerte par les roches est éternelle, si l'on sait les protéger.

Depuis des temps immémoriaux, la minéralogie, branche de la géologie, fait l'objet d'un

véritable culte que les voyantes ont su adopter dans leurs prédictions. Les magnétiseurs et guérisseurs ont eux aussi fait allusion à certains phénomènes « apaisants ».

Aux quinzième et seizième siècles, des pierres précieuses sont pilées et écrasées en poussière qui devient substance de potion magique. Plus près de nous, sous d'autres formes, en amulettes qui se portent sur le corps ou encore sous forme de talismans disposés devant ou à l'intérieur des maisons, voire en voiture, elles gardent leur caractère sacré. Nombreux sont les ouvrages qui témoignent de cet aspect.

Les minéraux sont formés de différentes façons.

Suivant la disposition de leurs atomes, ils se développent en systèmes cristallins assez complexes, c'est ce qu'observe la cristallographie. Il en existe des spécimens énormes, mais la plupart des cristaux sont de petite taille, voire microscopiques. C'est alors un vrai régal de les observer au microscope.

Les systèmes cristallins sont au nombre de sept :

Système cristallin	*Exemples*
Cubique	Pyrite, fluorite
Quadratique (tétragonal)	Rutile, zircon
Hexagonal	Aigue-marine, émeraude
Rhomboédrique (trigonal)	Quartz, rubis, saphir
Orthorhombique (rhombique)	Péridot, topaze
Monoclinique	Kunzite, malachite, pierre de lune
Triclinique	Labradorite, rhodonite, turquoise.

Et demain…

Depuis 1960, les brillants résultats obtenus aux concours des MOF laissent supposer que la situation est redevenue favorable. Ce n'est pourtant pas toujours le cas. Seules des personnes très douées dans la taille de pierres précieuses réussissent à se maintenir en exécutant un travail de haute qualité pour des maisons célèbres, telles que les grandes bijouteries de la Place Vendôme à Paris, ou encore pour des industriels suisses, créateurs de bijoux et de montres de grand luxe.

Les producteurs et les prospecteurs emploient des lapidaires à proximité des gisements, comme par exemple dans la région du Mina Gérais au Brésil, à Madagascar, en Birmanie, au Cambodge, aux Indes, en Russie, etc. Mais le matériel est souvent archaïque et la taille pas toujours de bonne qualité.

Heureusement quelques Jurassiens n'hésitent pas à se déplacer dans ces pays pour choisir leurs lots de pierres auxquels, une fois revenus dans leurs ateliers, ils apporteront une note artistique incontestable.

L'outillage se modernise. Les anciens bancs de lapidaire ont rejoint les musées. Les nouvelles tables de travail sont plus grandes et protégées par une couche de zinc ou de bois plastifié. Les potences de retenue sur le dessus du banc ont disparu. Les meules sont fixées sur un axe avec des roulements à billes étanches et résistants. Certaines meules sont indépendantes, adaptées sur un moteur fixé verticalement en dessous de l'établi. L'outillage est en métal léger, tout comme les bâtons en aluminium qui remplacent les anciens en bois.

Les pierres synthétiques

À partir de 1960, la concurrence est de plus en plus présente, les cours s'effondrent. La technique ne cesse d'évoluer. Le matériel est conçu et réalisé en fonction des nouvelles découvertes,



Société Dalloz à Septmoncel.

les automatismes, les systèmes électroniques, robotiques, les commandes numériques.

Les pierres de synthèse issues du procédé Verneuil sont taillées en grande série. Des machines permettent d'exécuter la taille des pierres de manière tout à fait satisfaisante, n'exigeant qu'une participation manuelle limitée. Les porte-pierres des années 1939-1940 sont dépassés. De trente pierres en série, ils passent à quatre-vingt puis cent jusqu'à cent cinquante actuellement. Un seul ouvrier peut surveiller plusieurs machines.

Les recherches, l'investissement, la commercialisation de la production deviennent de plus en plus lourds à gérer et beaucoup d'entreprises ne peuvent suivre ce rythme, et ferment leurs portes.

Aux environs de 1970, la lapidairerie est à nouveau touchée, notamment par une forte concurrence étrangère — Amérique du sud, Asie.

Deux entreprises industrielles en pierres synthétiques subsistent : la Société Dalloz à Septmoncel et la maison Colin-Golay à Villard-Saint-Sauveur.

À Septmoncel, le groupe Dalloz parvient à maintenir son activité grâce à une progression constante et dynamique associée à un plan de développement au niveau national et international.



Colin-Golay à Villard-Saint-Sauveur.

À Saint-Claude, la société Colin s'associe à un établissement suisse, la maison Golay-Buchel, fondée en 1887 par Louis-Auguste Golay dans un village, Vaudois de la vallée de Joux, Le Sentier, et dont le siège se situe à Lausanne. Une filiale est créée à Villard-Saint-Sauveur près de Saint-Claude.

Pour les pierres précieuses, quelques ateliers exécutent du travail de très haut niveau pour les grands joailliers de la place Vendôme à Paris et pour l'horlogerie de grand luxe en Suisse — entourage de verre de montres, etc.

Entre autres :

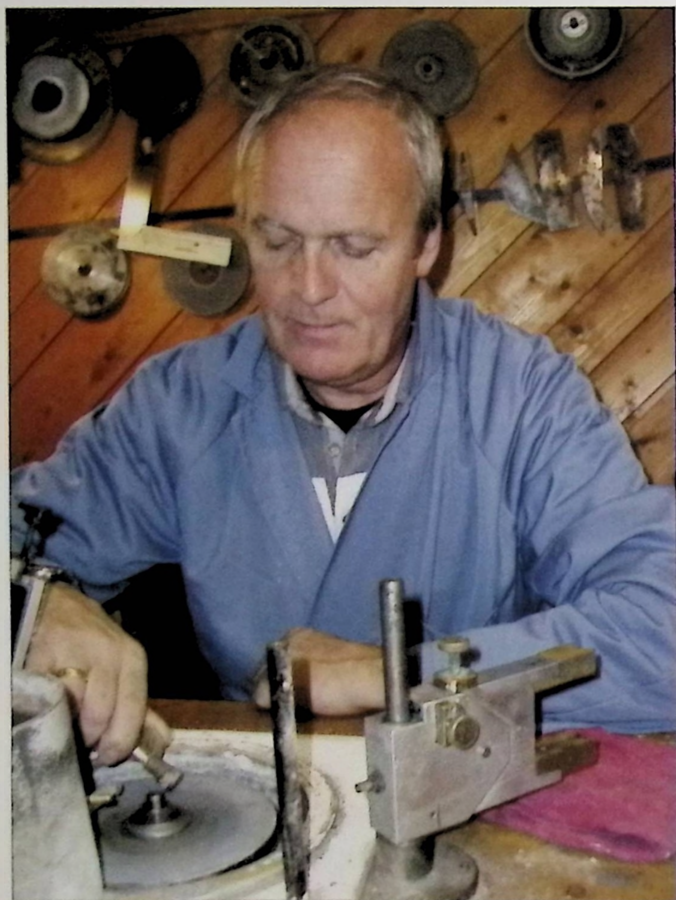
– Éts Ulysse Poncet ;
– Éts François Poncet ;
– Éts Christian Gauthier.

Depuis un certain nombre d'années, ce secteur du Haut-Jura se développe au niveau touristique. Les villages de Septmoncel, les Rousses, Lamoura se situent au milieu du Parc Naturel du Haut-Jura dont les locaux sont à Lajoux. En plus des deux musées déjà cités, quelques artisans proposent des visites et des démonstrations de taille de pierre, tout en tenant un commerce de détail.

Citons :

– Éts Trabbia-Vuillermoz à Mijoux ;
– Éts Gilbert Duraffourg à Bellefontaine ;
– Éts Martial Barbe à Lamoura.

La lapidairerie est un travail manuel et les



Gilbert Duraffourg, seul lapidaire-diamantaire de France.

gemmes véritables sont toujours travaillées avec un outillage qui a peu évolué depuis le XVIIIe siècle. Le succès du métier dans le Jura est aussi dû à la discrétion et à l'honnêteté des montagnards, de véritables fortunes leur sont régulièrement confiées. Ainsi Bernard Bavoux, maire de Lamoura, se souvient de ce jeune Hongrois venu lui demander des nouvelles d'un lot d'émeraudes confié par l'un de ses aïeux à un lapidaire qui n'était autre que l'arrière grand-père du Jurassien. Pendant un siècle, les événements historiques avaient empêché la famille du commanditaire de récupérer leur bien. Bernard Bavoux vit alors son père remettre, intact, le lot d'émeraudes à ce jeune Hongrois qui n'en croyait pas ses yeux !

Lapidaires et diamantaires sont des métiers très différents, affirme Gilbert Duraffourg, seul lapidaire-diamantaire de France. Après avoir travaillé une dizaine d'années les pierres fines et précieuses, sa curiosité le pousse à découvrir le métier de diamantaire qu'il exercera pendant douze ans à Saint-Claude. Cet artisan aime faire partager sa passion. C'est ainsi qu'il s'est installé dans le village de Bellefontaine, où il travaille et fait des démonstrations, pour le plus grand plaisir des touristes et amis vacanciers.

Martial Barbe a déjà une longue expérience qui lui a été transmise par ses parents. Originaire du Haut-Jura, il n'a pas hésité à ouvrir un atelier-boutique dans le village de Lamoura, pendant les saisons touristiques, et ceci en plus de ses magasin et atelier situés en plein centre de Lons-le-Saunier. Il a transmis sa passion à sa fille Martine. Après plusieurs années d'études dans différents centres, elle est titulaire de deux diplômes de gemmologie.

Meilleur Ouvrier de France

Tout au long de son histoire, la France a compté un très grand nombre d'artisans et de professionnels, créateurs obscurs qui ont laissé en chaque siècle des traces impérissables d'un travail acharné et de techniques accomplies. Le métier de lapidaire en est un exemple pour le Haut Jura.

L'idée d'une Exposition Nationale du Travail date de 1913.

À la suite de sa campagne de presse couronnée de succès sur le droit d'auteur et la propriété scientifique, Monsieur Lucien Klotz, journaliste, Directeur du Moniteur de l'Exportation, l'émet déjà. Mais la guerre de 1914-1918 en stoppe la réalisation et il faut attendre des jours meilleurs pour la replacer au rang des préoccupations.

Ce n'est qu'en 1921 que la proposition de résolution est déposée par Monsieur Pierre Rameil sur le bureau de la Chambre des Députés, tendant à la création d'un salon annuel du travail.

Au cours d'une soirée de février 1923, sous la présidence de Messieurs les Ministres du Commerce et du Travail, de Monsieur le Sous-secrétaire d'État de l'Enseignement Technique, où sont réunis les présidents des chambres syndicales de la région parisienne, la création d'une exposition de travail est décidée.

Un comité d'organisation se met à l'œuvre sans tarder. Le Président, Monsieur Lebrun, Sénateur, ancien ministre, précise dans un règlement le but et les principes de l'organisation générale de la future exposition.

À la suite de ces directives, le Comité s'adresse aux comités départementaux d'enseignement technique, et les prie de prendre l'initiative des expositions locales. Ils sont chargés de créer un courant favorable dans le monde patronal et ouvrier de la région, d'arrêter les jurys appelés à juger les œuvres exposées, et de pourvoir à leur budget.

Le discours d'Albert Lebrun donne une idée bien précise quant à l'objectif d'une telle manifestation. Il déclara : « On trouve tout naturel que chaque année, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, littérateurs, musiciens, chanteurs... s'assemblent en des salons ou des concours et

s'efforcent, dans une ambition que légitime leur talent, de parvenir à la notoriété. Pourquoi ne pas trouver aussi naturel de réunir en d'autres salons annuels les produits du travail ouvrier dans les principales branches de la production nationale, en vue de mettre en lumière et de récompenser les plus hautes qualités professionnelles : habileté manuelle, connaissances techniques, imagination créative, et ainsi développer chez l'ouvrier, chez l'artisan, une émulation au travail, un esprit de progrès, un attachement au métier qui ne peuvent d'ailleurs que rejaillir très heureusement sur le développement de l'industrie elle-même... ».

Pour abriter cette manifestation, le comité porte d'abord son attention sur le Pavillon de Marsan, estimant que les œuvres sélectionnées des ouvriers et artisans trouveraient là un cadre digne d'elles et assez ample pour contenir celles qu'une première expérience allait conduire à Paris. Mais devant le nombre important d'œuvres rassemblées, le Comité doit chercher ailleurs le moyen de les abriter convenablement et c'est finalement la salle Saint-Jean de l'Hôtel de Ville qui est désignée en supplément. C'est ainsi que les visiteurs de cette première exposition sont invités à cheminer entre l'Hôtel de Ville et le Louvre.

Pour garder toute sa valeur au prix nouvellement créé : « Un des meilleurs ouvriers de France », le Comité décide d'en faire la seule et ultime récompense de l'exposition [1], estimant que pour le mériter, il ne suffit pas d'être un bon ouvrier, d'avoir derrière soi un long passé de labeur probe et honorable ; il faut être parvenu, dans son métier, à une perfection de technique, à une supériorité professionnelle devant qui s'inclinent les juges les plus difficiles. C'est ce que le Comité d'organisation avait traduit dans ses instructions aux jurys en disant : « Le titre de Meilleur Ouvrier de France n'est obligatoire dans aucune classe. Là où il doit être décerné, il ne peut l'être que par un vote unanime du jury intéressé ».

En ce qui concerne plus particulièrement les lapidaires, c'est la Chambre Syndicale des négociants en diamants, perles, pierres précieuses, dont le siège se situe à Paris, qui organise le concours de sélection.

Dans une séance du 14 novembre 1923, la commission mise en place approuve le rapport présenté par le Président Emmanuel David-Nillet et vote la somme de trois mille francs, prévue pour récompenser les exposants. Tous les patrons lapidaires et diamantaires de Paris et de Province sont informés par un courrier dans lequel on les engage à faire participer leurs ouvriers à ce concours.

Vingt-cinq ouvriers lapidaires jurassiens et cinq parisiens répondent favorablement à l'appel.

Le 2 mai 1924, les employeurs concernés reçoivent une circulaire les informant sur les conditions du concours.

Les 21 et 22 mai, la Chambre Syndicale convie tous ses membres adhérents à l'exposition de sélection du premier degré, qui permettra de classer les candidats.

Le 23 mai, le comité de sélection se réunit pour décerner les prix.

1. Certains exposants avaient pensé trouver là une bonne occasion d'être récompensés.

LES MEMBRES DU COMITÉ EXÉCUTIF



M. LEBRUN
Président,
Sénateur, Ancien Ministre.



M. CONTENOT
Vice-Président,
Conseiller municipal.



Me DE MORO-GIAFFERRI
Sous-Secrétaire d'État
à
l'Enseignement technique.



M. LUCIEN KLOTZ, O.
Secrétaire général,
Directeur
du
Moniteur de l'Exportation.

(Photos Manuel.)



M. ÉDOUARD LIMET
Trésorier général,
Président de la Chambre syndicale
des
Tissus et Nouveauté de France.

On y remarque de nombreuses personnalités parmi lesquelles :

Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et de l'Enseignement Technique,

Monsieur le Ministre du Commerce et de l'Industrie,

Monsieur le Ministre du Travail,

Monsieur Labbé, Directeur de l'Enseignement Technique,

Monsieur Lebrun, Sénateur, ancien ministre, Président de l'Exposition du Travail (futur Président de la République),

Monsieur Klotz, Secrétaire Général de l'Exposition du Travail,

Monsieur Hugues Citroën, Président de la Chambre Syndicale.

Monsieur Hugues Citroën commence par souhaiter la bienvenue aux personnes présentes et remercie vivement ses collègues pour leur précieuse collaboration pour l'organisation de ce premier concours, et tout particulièrement Monsieur David-Nillet à qui il laisse la parole, et qui parle des lapidaires jurassiens en ces termes [2] :

« L'industrie de la taille des pierres précieuses, semi-précieuses et imitation est pratiquée depuis plusieurs siècles dans le Jura…

Dans cette région au climat rude et au sol quasi improductif, les habitants furent de suite amenés, pour pouvoir vivre, à s'occuper d'industries…

Les débuts furent modestes, on taillait la pierre fausse et les tours étaient actionnés à la main, puis, depuis vingt ans, par la force motrice quand l'énergie électrique fut répandue dans les montagnes.

Le travail s'exécute en famille. Dans chaque maison, la pièce principale est transformée en atelier, chaque membre travaille à son établi et ce travail en famille offre aux ouvriers jurassiens de grands avantages tant matériels que moraux.

Au début, les salaires furent assez bas. Il fallait lutter contre la concurrence étrangère ; puis les perfectionnements s'opèrent et, actuellement l'ouvrier jurassien maître chez lui gagne fort bien sa vie.

L'ouvrier jurassien ne s'accommode pas de la vie en atelier, et cependant, pour améliorer la production et arriver à des prix de revient plus abordables en vue de lutter contre la concurrence tant allemande que tchécoslovaque, la création d'ateliers dans ces régions deviendra nécessaire. On commence à s'en rendre compte et plusieurs ateliers fonctionnent dans la région tandis que d'autres sont en construction.

L'industrie lapidaire, localisée à son origine dans quelques villages de la haute montagne, s'est étendue par la suite aux régions voisines et 5 000 ouvriers [3] y sont actuellement occupés.

À l'origine de l'industrie, dit Chriten [4], ces braves gens portaient leur travail à Paris. Ils voyageaient à pied et s'en retournaient de même, leur vente effectuée.

Plusieurs pensèrent alors qu'il serait plus avantageux de s'installer dans la capitale ; ce fut le début des ateliers parisiens, dont la prospérité allait toujours en grandissant et dont les travaux sont actuellement réputés dans le monde entier.

La taille du diamant vint beaucoup plus tard, il fallait la force motrice.

2. Il s'agit de l'intégralité du discours.
3. 5 000 lapidaires, 2 500 diamantaires.
4. Originaire de Gex, lapidaire à Paris, auteur d'une brochure, traité scientifique de l'art du lapidaire à Paris, 1868.

De nombreux ateliers sont installés à Saint-Claude et dans les localités avoisinantes, et leur situation est prospère malgré la concurrence des places d'Anvers et d'Amsterdam.

Environ 2 000 à 2 500 ouvriers sont occupés dans ces divers ateliers ».

Sur trente lapidaires inscrits, vingt-trois présentent leurs œuvres à l'exposition du premier degré, et cinq sont retenus pour participer à la finale. Le comité d'organisation décerne deux titres de *l'un des Meilleurs Ouvriers de France*, à Adrien Gros de Septmoncel et Maxime Mathieu de Lamoura.

N°	Nombre de points	Nom du candidat	Récompense en F
1	215	GROS Adrien de Septmoncel M.O.F.	550 F
2	208	MATHIEU Maxime de Lamoura M.O.F.	300 F
3	201	GROS Victor de Septmoncel	250 F
4	198	BESSIERE Emile de Paris	225 F
5	192	GRUET Fernand de Septmoncel	200 F
6	189	REGAD Léon de Septmoncel	150 F
7	189	DAVID Gaston de Paris	150 F
8	181	FOUQUET Albert de Paris	125 F
9	175	GROSPELY Alexandre de Septmoncel	125 F
10	167	BENOIT à la GUILLAUME Louis Septmoncel	125 F
11	167	BENOIT à la GUILLAUME Raymond Septmoncel	125
12	152	GROSFILLEY Marcel de Lélex	100
13	152	ARBEZ-CARME Paul de Septmoncel	100
14	146	GAUTHIER Luc de Septmoncel	100
15	144	GROSFILLEY Léon de Septmoncel	100
16	144	RENAUD Maurice de Paris	100
17	142	GROSFILLEY Robert de Lélex	75
18	132	GAUTHIER Jules de Lamoura	50
19	131	BEUNON Henri de Paris	50
20	129	DURAFFOURG Gabriel de Saint-Claude	50
21	114	GROSPIRON René Lélex (le plus jeune)	150
22	100	GROSPELLIER Claire Les Molunes	50
23	100	GROS Jules de Saint-Claude	50

Du 18 octobre au 2 novembre 1924, les travaux des cinq finalistes sont exposés à l'Hôtel de Ville, salle Saint-Jean.

En vue de les encourager à se présenter pour le prochain concours, le jury du comité de sélection juge bon de primer chacun des concurrents qui se partagent la somme prévue complétée par un don supplémentaire de deux cents francs pour le premier et cent francs pour le plus jeune lapidaire. Le tableau ci-dessus indique le classement et la répartition des sommes versées.

Le samedi 31 janvier 1925, la distribution solennelle des récompenses aux Meilleurs Ouvriers de France se déroule dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Les tribunes et galeries, pourtant vastes, s'avèrent trop petites pour recevoir la foule venue applaudir les lauréats.

Le Comité d'organisation a tenu à donner le plus bel éclat à cette fête du travail, et c'est la fanfare du 46e Régiment d'Infanterie, mise à la disposition du comité par le Gouverneur militaire de Paris, qui ouvre la cérémonie.

Monsieur Gaston Doumergue, Président de la République, est représenté par un officier supérieur de sa maison militaire.

À neuf heures précises, Monsieur De Moro-Giafferri, sous-secrétaire d'État à l'Enseignement Technique, prend place sur l'estrade.





Adrien Gros et Maxime Mathieu *Meilleur Ouvrier de France* 1924.

Grâce au dévouement et à la remarquable organisation de Monsieur Édouard Limet, trésorier du comité, chacun garde le meilleur souvenir de cette belle fête du travail.

1923 ayant donné un élan prometteur pour les lapidaires, en 1927, une deuxième exposition nationale du travail est organisée par les membres du comité fondateur. Le résultat est plus important, cinq Jurassiens sont honorés du titre « Un des Meilleurs Ouvriers de France ».

Nom	Commune
Luc Duraffourg	Bellecombe
Adrien Gros	Septmoncel
Victor Gros	Septmoncel
Alexandre Grospély	Septmoncel
Léon Regad	Septmoncel

Le 7 janvier 1928, la distribution des récompenses a lieu une fois encore à la Sorbonne.

Cette reconnaissance du travail manuel a pour effet de susciter d'autres manifestations du même genre, qui, en général, se renouvellent tous les trois ans.



Cristian Gauthier Médaille d'argent 1979.

En 1929 une association (loi 1901), à laquelle peuvent adhérer les Meilleurs Ouvriers de France, est créée.

Depuis 1949, le concours pour le titre « Un des Meilleurs Ouvriers de France » est de nouveau organisé. Pour les lapidaires, le sujet comprend plusieurs pierres compliquées 45 à exécuter en pierres naturelles.

Bien des lapidaires de l'Ain et du Jura se lancent dans l'aventure, dont certains seront récompensés :

Année	Nom prénom		Lieu d'origine
1965	Camas Armand	Champfromier	Mijoux (Ain)
1968	ForestierAimé	Bellegarde	Lajoux (Jura)
1976	Barbe Martial	Lons-le-Saunier	Lajoux (Jura)
1982	Duraffourg Christian		Les Moussières
1982	Grandclément François		La Pesse
1986	Poncet François		Saint-Claude
1989	Robert Claude	Saint-Claude	La Pesse
1994	Robert Alain	Paris	La Pesse



Armand Blanc Médaille d'argent 1968.

De 1961 à 1986, des médailles d'argent sont attribuées à des candidats dont le travail mérite un encouragement. C'est le cas de :

1965	Jean Trabbia	Mijoux
1968	Armand Blanc	Les Moussières
1972	Martial Barbe	Lons-le-Saunier
1979	Christian Gauthier	Saint-Claude

Dans son discours, Madame Olga Saurat, Présidente Nationale de la Société des Meilleurs Ouvriers de France, donne son avis :

« Le concours des Meilleurs Ouvriers de France distingue de grands professionnels. Il reste d'une



surprenante actualité parce qu'il célèbre la qualité, le savoir, une certaine façon de penser, de réfléchir.

Les Meilleurs Ouvriers de France ne correspondent pas à une tradition désuète, bien au contraire, puisqu'ils représentent ce qui se fait de mieux dans les métiers manuels et que d'une étonnante modernité, leur quête de l'excellence professionnelle se confond parfaitement avec les préceptes actuels de la qualité totale en s'intégrant au changement et au progrès.

Ils sont l'association idéale entre la performance individuelle et l'adaptation économique du marché. D'ailleurs, ce sont souvent les artisans qui sont à l'origine de ce que sont aujourd'hui les grandes entreprises.

Les Meilleurs Ouvriers de France représentent 220 métiers. Les professions artistiques et artisanales figurent au premier plan en nombre, toutefois, l'industrie et la mécanique sont aussi largement représentées. Quelques grands noms de l'industrie possèdent des groupes importants de cette élite dont l'aérospatiale fait le meilleur usage sur les technologies de pointe, ainsi que les cristalliers de Baccarat, où la flamme brûle depuis



Louis XV et où sont employés de nombreux Meilleurs Ouvriers de France.

Accéder à ce titre consacre l'effort de tout un parcours jalonné de sacrifices pour se rapprocher de l'idéal. L'œuvre devient un accomplissement professionnel et personnel et offre aux MOF l'occasion de rivaliser dans la performance au plus haut niveau.

Cette perfection qui restera leur marque crée également des devoirs dont l'ardente obligation de transmettre son savoir ».

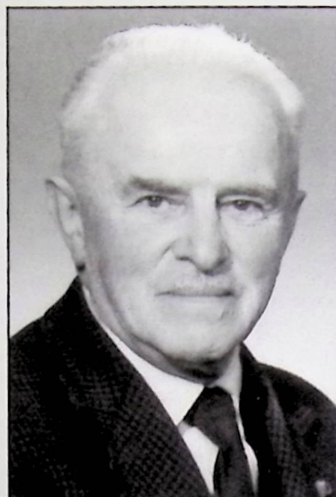
Le cinquantenaire de la création d'un groupe jurassien MOF (1953-2003) s'est déroulé le vendredi 19 septembre dans cette ville de Morez où une poignée de pionniers l'avait fondé en 1953.

Par décret en date du 28 mai 2001, le titre de *Un des Meilleurs Ouvriers de France* a été élevé au niveau III (Bac + 2) au même titre que le DUT ou le BTS.



Madame Marie-Thérèse Barbe débute son apprentissage aux Ets Dalloz à Septmoncel en 1939. Dès 1947, elle travailla au sein de l'entreprise familiale en tant que conjoint d'artisan.

Elle dirigea souvent le petit atelier comprenant cinq ouvriers, ce qui me permit d'occuper de nombreux postes de responsabilité ; Chambre des Métiers, Président du Groupement M.O.F. Jura, Commissaire du Comité d'Organisation du Concours M.O.F. et de celui de la SEMA...



Adrien Gros



Martial Barbe



Christian Duraffourg



François Grandclément



Claude Robert



Alain Robert



François Poncet *Meilleur Ouvrier de France* 1986.
Quatre générations de lapidaires.
Grand Prix de l'Exportation Artisanale 1995.

Création du m



Martial Barbe et Désiré Joz-Rooland. C'est Rose, sa sœur, qui a effectué les premières démonstrations.

À l'occasion de la fête du Haut Jura de 1983 dont le thème était *Le lapidaire dans le Haut Jura*, un lot d'outillage et de matériel est rassemblé. À partir de cette manifestation, l'idée de créer un musée ne tarde pas à germer dans la tête de quelques passionnés tels que Désiré Joz-Roland, Jean Daniel et Martial Barbe. Ce projet est encouragé par la commune de Lamoura qui met gracieusement une ancienne salle de classe à disposition.

Depuis le 21 mai 1999, c'est l'Association des Amis du Lapidaire qui gère ce musée, sous la Présidence de Monsieur Claude Hugon, fils de *Antoinette du Boulu*.

Lamoura se situe en plein cœur de cette activité qui a occupé au cours du XIXe siècle entre cinq à huit mille lapidaires. Rappelons nous *Michaud des Thoramys*, pour ne citer que lui. Depuis, ce secteur est devenu touristique, avec de nombreuses résidences secondaires, un village vacances important, des bâtiments transformés en sites de villégiature par des villes qui en

sée de Lamoura

Michel Mermet, originaire de La Pesse, a pratiqué, lui aussi, le métier de lapidaire depuis sa plus tendre enfance.
Son courage et son adresse lui ont permis de traverser les périodes les plus difficiles.
Aujourd'hui, il est membre du Conseil d'administration de l'Association *Les Amis du lapidaire* liée au Musée de Lamoura. Le président en est M. Claude Hugon, fils de l'*Antoinette du Boulu.*



sont devenues propriétaires, comme La Rochelle et Mâcon, ou encore des immeubles à usage scolaire comme l'École des Neiges, le Centre de Plein Air, etc.

Le musée offre à ces vacanciers un aperçu de la vie d'autrefois dans nos villages du Haut Jura. Beaucoup sont surpris d'apprendre la présence d'une telle activité dans ce lieu.

Malheureusement, le local prêté s'avère beaucoup trop exigu pour permettre d'exposer tout le matériel, les divers outils, les pierres taillées. La panoplie s'en trouve donc limitée. Pour la même raison, il ne permet pas non plus d'accueillir des groupes.

Ce musée, qui a aujourd'hui vingt ans d'existence, ne progresse pas comme il le devrait et ne peut donc accomplir de manière satisfaisante sa mission pour les générations futures. Il serait en effet normal, dans un lieu qui a vu tant de lapidaires, de rappeler l'importance de cette activité et le rôle social et économique qu'elle a joué dans l'évolution de nos villages.

Quelques adresses utiles

— Écoles qui proposent une formation en gemmologie —

Association Française de Gemmologie
7 rue Cadet
75009 Paris

École de Gemmes
12 rue de la Paroisse
78000 Versailles

Bac Pro Commerces et Services – Approfondissement Bijouterie :

1.
C.F.A. Pierre Lacroix
6 Avenue de Margencel
BP210
74304 Cluses

2.
I.P.C. Chambre de Commerce et d'Industrie de Saumur
Annexe Du Bellay
49000 Saumur

Formation Initiale Jeunes – Tech Bijouterie
C.A.P. des Métaux Précieux – CAP de Bijouterie
DMA – BMA – DSAA :

1.
Centre de Formation d'Apprentis
Bijouterie de la Chambre des Métiers de la Haute-Garonne
Chemin de la Pyramide
31600 Muret

- CAP des Métaux Précieux en trois ans – CAP Polisseur en trois ans
- CAP Sertisseur en trois ans – CAP Fantaisies en trois ans
- MC Gemmologie, un an

2.
Centre de Formation d'Apprentis de Saumur
Chambre de Commerce et d'Industrie de Saumur
Place de Verdun
49412 Saumur Cedex

- CAP des Métaux Précieux option Bijouterie – option Joaillerie, en trois ans
- CAP de Bijoutier option Polissage
- CAP de Sertisseur en Bijouterie, Joaillerie, Orfèvre
- CAP Orfèvre
- Préparation à la mention complémentaire de gemmologie
Ouverte aux titulaires d'un CAP désigné ci-dessus, en une année

3.
Lycée Polyvalent Edgar Faure
2 rue du Docteur Sauze
BP87
25503 Morteau Cedex

- CAP Horloger en deux ans
- Bac Professionnel Horloger en deux ans
- DMA en deux ans
- CAP Métaux Précieux – BMA Joyaux

Achevé d'imprimer
sur les presses
de M.P. Stampa
à Torino
le 5 decembre 2005
jour de la saint Sabas



Lapidaires et lapidaireries des origines à nos jours

Martial Barbe, dans ce beau livre, nous raconte avec passion cette grande aventure, aux multiples rebondissements, qu'est l'histoire des lapidaires.

Il nous fait visiter ces villes, villages et hameaux « où les meules chantaient ». Nous y croisons une foule de personnages hauts en couleur qui ont, par leurs talents et leur inventivité, créé cet art magnifique qu'est la lapidairerie.

Aréopage

23, rue de la Comédie
39000 Lons-le-Saunier
ISBN : 2-908340-49-6
Prix : 49 €

